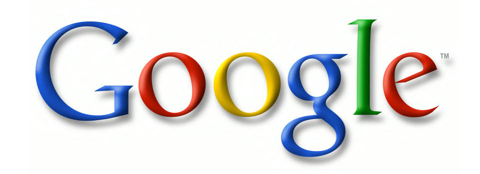


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

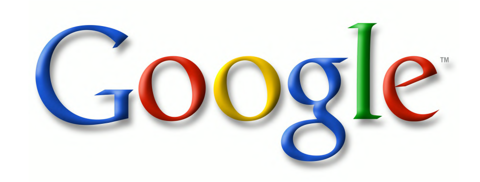
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922–1960



Vet. Fr. II B. 770

[illegible]

MAXIMES,

PENSÉES, CARACTERES ET ANECDOTES.

PAR

NICOLAS CHAMFORT,

UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

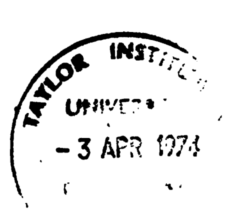
PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE SUR SA VIE.

A PARIS.

Et réimprimé chez T. BAYLIS, Imprimeur, No. 15, Greville-Street, Holborn, à Londres—Se trouve Chez J. DEBOFFE, Gerrard-Street, Soho-Square.

1796.


TAYLOR INSTIT
UNIVE
- 3 APR 197

NOTICE

SUR

LA VIE DE CHAMFORT.

L'ORIGINE illustre ou obscure des hommes qui ont marqué leur place dans la carriere des lettres & des arts, a toujours été comptée pour peu de chose dans l'histoire de leur vie: aujourd'hui, elle ne doit plus être comptée pour rien. Ce serait avoir tiré peu de fruit de nos victoires sur tant de préjugés ridicules & nuisibles, que d'avoir encore à payer quelque tribut à l'un des plus absurdes & des plus dangereux de tous; & comme il ne serait d'aucun avantage pour la mémoire de Chamfort, qu'il eût tenu aux familles les plus distinguées, il doit être aussi tout-à-fait indifférent qu'il ait été sans naissance, & même, pour ainsi dire, sans famille.

Mais ce qui ne peut, après sa mort, influer en rien sur sa gloire, dut, pendant sa vie, & sur-tout pendant

ses premieres années, influer beaucoup sur son bonheur, Rien de plus douloureux pour un jeune homme à qui la Nature a donné de l'élévation & de l'énergie, que de se sentir défavorablement classé dans l'opinion. Il en résulte trop souvent pour lui le malheur de jetter sur la Société un coup-d'œil amer, de prendre de bonne heure en haine ses institutions, & de s'habituer à regarder comme les plus contraires au bonheur & à la morale, celles-là mêmes qui ont été créées pour les garantir.

Ces réflexions pourraient en amener d'autres, & ouvrir un champ assez vaste aux considérations de la Philosophie, sur les rapports de la position de chaque homme avec son esprit & son caractere. Elles sont nées du premier fait qui se présentait dans la vie de Chamfort, & qu'il ne convient ni de dissimuler, ni peut-être de rappeler autrement que par ses réflexions mêmes, quoiqu'il n'en résulte rien que de vraiment honorable pour sa mémoire : en effet, il y a peu de mérite à tenir son ame au niveau d'une situation élevée, quoique ce mérite même ne soit pas commun ; mais il y en a sans doute davantage à l'élever au-dessus d'une situation réputée basse : il y en a sur tout à se créer une morale pure & transcendante, quand on se trouve, en naissant, placé comme en contradiction avec les notions de la morale la plus vulgaire.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, naquit en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Il ne lui fut permis de connaître & d'aimer que sa mere ; mais

mais il s'en dédommagea en quelque sorte en l'aimant avec une extrême tendresse. Dans les plus fortes agitations de sa jeunesse, quoiqu'il sût de très-bonne heure le secret de sa naissance, il ne s'écarta jamais du respect & de l'amour d'un fils ; il songea toujours aux besoins de sa mere avant de s'occuper des siens ; & dans les situations les plus embarrassantes, il se priva souvent du nécessaire, pour qu'elle n'en manquât pas.

Il fut admis fort jeune, sous le nom de Nicolas, au collége des Grassins en qualité de Boursier. Ses premieres années n'y eurent rien de remarquable : ce ne fut qu'en Troisième, qu'il commença de se distinguer. En Rhétorique il eut pour professeur M. Lebeau, le jeune, moins célebre que son frere, mais qui peut-être n'a pas rendu moins de services à l'enseignement de la jeunesse. Les prix de l'Université étaient alors une grande affaire : c'était, dans chacun des colléges, à qui des éleves remporterait le plus de ces prix ; & la même émulation existait entre les collégues. Il y avait cinq premiers prix & cinq seconds pour la classe de Rhétorique. Nicolas en remporta quatre premiers : il ne manqua que celui de vers Latins. Ses maîtres voulaient qu'il les eût tous : son état de Boursier le mettait dans leur dépendance : on le força de doubler sa Rhétorique : & on lui fit entendre qu'il fallait ou renoncer à la Bourse qui était son seul bien, ou obtenir cette fois les cinq premiers prix. Il les obtint ; & déjà doué d'un goût délicat, & d'un esprit supérieur, il disait à ses amis : « Je manquai le prix l'an passé

parce que j'avais imité Virgile : je l'ai remporté cette année parce que j'ai imité Buchanan, Sarbiewins & les autres modernes." Il y avait dans sa piece de vers une description du canon & du ronflement d'une canonnade, qui enleva tous les suffrages, excepté peut-être celui de l'Auteur.

L'indépendance de son caractere, & la fougue précoce de ses passions lui rendait dès-lors très-difficile à supporter la vie uniforme & réglée du collége. Sa gaieté piquante, ses réparties spirituelles & malignes mettaient souvent en désarroi la gravité de ses maîtres. M. Lebeau l'aîné, professeur de Grec, l'avait admis au nombre de ses disciples, & ses progrès étaient rapides ; mais sa pétulance & ses bons mots jetterent un tel désordre dans la classe, que le professeur se crut obligé de l'exclure. Ce petit désagrément ne fit qu'ajouter à son dégoût : il sortit des Grassins avant d'avoir terminé sa philosophie, & partit pour la Normandie avec Letourneur, son camarade d'études & d'espiegleries, celui qui s'est fait connaître depuis par les traductions élégantes d'Young & d'Ossian. Ils allerent jusqu'à Cherbourg, on ignore dans quel dessein : ils revinrent sans avoir réussi, & tous deux beaucoup plus pauvres qu'avant cette équipée. La maison qu'ils avaient quittée les reprit avec indulgence ; & il faut bien avouer que leur conduite répondit assez mal à cette preuve de bonté.

Cependant au milieu de cette premiere effervescence d'une jeunesse orageuse, ils apprenaient l'Anglais, l'Italien : Nicolas faisait des vers ; il corrigeait ceux de

quelques-uns de ses camarades qui éprouvaient le même attrait sans avoir le même talent & le même goût ; ceux entr'autres d'un certain Fontaine-Malherbe, jeune homme d'un esprit bizarre, qui se disait descendant du poëte Malherbe, & qui a laissé quelques pieces de vers qui ne sont pas sans énergie & sans verve.

Nicolas était alors abbé : c'était un costume & non pas un état. On le pressait de prendre sérieusement son parti ; il répondit à M. d'Aireaux, Principal des Grassins ; " Je ne serai jamais prêtre ; j'aime trop le repos, la philosophie, les femmes, l'honneur, la vraie gloire ; & trop peu les querelles, l'hypocrisie, les honneurs & l'argent."

Les secours qu'il trouvait dans la bourse de quelques amis riches, ne lui faisaient pas autant de bien que leur société libertine & dissipée lui faisait de tort. Ayant définitivement abandonné ce collége, jetté sans fortune & sans appui dans le monde, il se trouva bientôt réduit à l'état le plus misérable : il ne subsistait que de son travail pour quelques journalistes, & ce qui est plus plaisant, pour quelques prédicateurs. Le premier ouvrage utile qui lui fut confié par des libraires fut le *Vocabulaire Français :* plusieurs volumes sont entierement de lui. Il ne cessait point pour cela de cultiver son talent poëtique. Il avait commencé *la Jeune Indienne,* & *l'Epître d'un Pere à son Fils.* Son caractere luttait contre sa position ; & loin de se laisser abattre, il se nourrissait des espérances les plus heureuses : " Vous me voyez bien pauvre-diable, disait-il un jour

à Sélis ;

à Sélis ; eh bien ! savez-vous ce qui m'arrivera ? J'aurai un prix à l'Academie ; ma comédie réussira ; je me trouverai lancé dans le monde, & accueilli par les Grands que je méprise : ils feront ma fortune sans que je m'en mêle, & je vivrai ensuite en philosophe."

Ce pressentiment commença bientôt à se vérifier. Le prix qu'obtint à l'Académie son *Epître d'un Pere à son Fils sur la naissance d'un Petit-Fils*, le fit connaître ; & sa figure, qui était alors très-jolie, son esprit brillant, ses reparties ingénieuses, lui procurerent auprès des femmes un genre de succès qu'il est permis à cet âge de priser au moins autant que les succès académiques. Il avait un autre avantage que quelques hommes se sont bien trouvés pour leur fortune d'allier avec ceux de l'esprit, c'est celui d'une force physique à l'épreuve de toutes les fatigues & de tous les plaisirs. Aussi Madame de Cra . . . . , la premiere belle dame dont il obtint plus, ou si l'on veut, autre chose que de l'amitié, disait de lui : "Vous ne le croyez qu'un Adonis & c'est un Hercule."

Cependant il n'oubliait point ses camarades de college, ni ses anciens professeurs. Dès qu'il eut remporté le prix, il adressa un exemplaire de son Epître à ce même M. Lebeau qui avait été obligé, à cause de ses espiégleries, à le renvoyer de sa classe de Grec. L'exemplaire était accompagné de ce billet : "Chamfort envoie son ouvrage couronné à son ancien & respectable maître, & lui demande pardon au bout de 9 ans pour Nicolas." M. Lebeau répondit : "J'ai toujours aimé

Nicolas; j'admire Chamfort." Ils se virent quelques jours après; & le maître & le disciple s'embrasserent en pleurant.

Le train de vie que menait Chamfort depuis son entrée dans le monde, a des inconvéniens pour les hommes les plus forts : il en eut de très-fâcheux pour lui : sa santé reçut des échecs dont elle ne se releva jamais. Ses nerfs resterent affectés ; des humeurs acres se jetterent sur ses yeux, & firent perdre à son teint les couleurs brillantes, & la fraîcheur de la jeunesse, en même tems qu'une mélancolie profonde fanait & flétrissait en quelque sorte la fleur de son esprit.

Il était lié avec un nommé Waneck, riche Liégeois, qui retournant dans son pays, lui proposa de l'y emmener avec lui. Arrivés à Liege, ils se brouillerent ; Chamfort, ou seul, ou avec quelqu'autre Liégeoise se rendit à Spa, & ensuite à Cologne, d'où il adressa à l'un de ses amis une fort jolie Epître en vers. De retour à Paris, il reprit le cours de ses travaux & de ses dissipations. Il concourut pour les prix de l'Académie ; mais moins heureusement que la premiere fois : son Discours philosophique en vers, intitulé : l'*Homme de Lettres* ; son Ode *sur les Volcans* furent présentés sans fruit au concours : deux années s'écoulerent, & rien n'avançait pour sa réputation ni pour sa fortune.

Enfin il donna au théâtre la *Jeune Indienne* (1) dont le succès fut son premier pas vers l'une & l'autre ;

(1) En 1764.

mais

mais le délabrement de sa santé continuait d'y mettre obstacle; des guérisons apparentes se terminaient toujours par des rechûtes: il se séquestrait alors: il vivait retiré dans sa chambre: sa porte ne s'ouvrait qu'à quelques amis; il tâcha long-temps de leur cacher sa détresse; mais vaincu par les langueurs & l'opiniatreté de sa maladie, qui interrompant ses travaux, lui enlevait ses seules ressources, il accepta enfin quelques secours de ceux qu'il estimait le plus.

Madame Saurin, épouse de l'Auteur de Spartacus, n'avait cessé de lui prodiguer dans sa retraite, tous les soins de l'amitié la plus active. Après sa convalescence, il l'en paya par ses assiduités reconnaissantes. Parmi les liaisons qu'il forma dans sa société, il s'attacha surtout à l'abbé de Laroche, homme de lettres sans prétention, philosophe sans esprit de parti, ancien & intime ami d'Helvétius qu'il venait de perdre il y avait peu de tems, & qu'il regrette encore.

Laroche savait Chamfort malheureux, & l'espoir de lui être utile lui fit désirer de le connaître. Mylord Huntingdon, après la mort d'Helvétius, dont il était aussi l'ami, lui avait offert 40 mille francs, qui devaient être déposés chez un notaire, pour prix du sacrifice de deux années employées à voyager agréablement en Italie, avec deux jeunes Anglais déjà très-bien élevés. Chamfort paraissait à Laroche plus propre que lui-même à remplir les intentions de Mylord. Le léger sacrifice qu'exigeait cet arrangement, n'était rien au prix des avantages qu'il promettait; mais Chamfort

croyant

croyant sa santé rétablie, avait oublié tous les maux que lui avait causés l'indigence. A cette gêne passagere d'achever une éducation, il préféra la liberté de ses goûts & de ses études. Laroche ne retira des démarches qu'il avait faites auprès de lui, pour l'engager dans cette bonne affaire, d'autre fruit qu'une tendre & réciproque amitié qui, ni d'une part ni de l'autre, ne s'est jamais démentie un instant.

L'ouvrage dont Chamfort était alors occupé, était l'*Eloge de Moliere*, proposé pour sujet du prix d'éloquence par l'Académie Française : il s'y préparait par une étude approfondie de ce grand maître de l'art ; le prix qu'il obtint l'année suivante (1) le paya de ses travaux

(1) 1769. Ce n'était pas la premiere fois qu'il concourait pour un prix d'éloquence. Quelques années auparavant, l'Académie d'Amiens avait proposé ce sujet assez hétéroclitement énoncé : *Combien les lettres sont utiles ?* le prix n'était que de 300 livres ; mais ni un peu d'argent ni un peu de gloire n'étaient alors à négliger pour lui. Il envoya donc à cette académie un discours fait avec soin : il en prévint Delille & Sélis, qui étaient tous deux professeurs au collége d'Amiens ; il les pria d'avoir l'œil sur la maniere dont se passeraient les choses, & de lui être utiles s'ils pouvaient. L'académie avait pour secrétaire un homme à grandes prétentions & à petits talens, nommé *Baron*, qui s'était avisé, aussi lui, de concourir : chargé de lire les ouvrages présentés, il lut très-mal & très-rapidement celui de Chamfort, qui fut rejetté tout d'une voix ; très-bien & très-oratoirement le sien, qui

travaux & de la préférence qu'il leur avait donnée sur des propositions séduisantes. Ils lui procurerent encore un autre avantage; il composa, pour ainsi dire sous les yeux de Moliere, la jolie comédie du *Marchand de Smyrne*, qui semble en effet animée de son esprit: elle parut six ans après *la Jeune Indienne* (1), & ne réussit pas moins dans un autre genre. Le sel comique dont cette piece est remplie, contrastait avec le style touchant de la premiere, & prouvait dans son auteur autant de souplesse de talent, que de cet esprit d'observation qui est le vrai cachet du génie comique.

Ce que lui valut cette piece, le soutint pendant quelque tems; mais il restait toujours sans fortune, sans autre moyen d'exister que son travail, auquel la faiblesse habituelle de sa santé ne lui permettait pas de se livrer avec autant de suite que l'eût exigé sa position. Il comptait entre ses amis un jeune homme dont le nom, connu depuis dans la littérature, est resté cher à tous les gens de bien: c'était Chabanon. Né dans l'aisance, il avait, on ne sait pourquoi, une pension de 1200 liv. sur le Mercure. A force d'instances, nous dirions presque d'importunités, il vint à bout de la faire agréer à Chamfort. Ceux qui ont su apprécier le caractere de ces deux hommes sentent que l'un montrait

---

qui parut une merveille & fut couronné d'emblée. Le manuscrit de ce discours existait encore il y à peu d'années dans les cartons de Chamfort; mais à sa mort, il n'y était plus.

(1) En 1770.

montrait autant de générosité à recevoir cette pension que l'autre à l'offrir.

Ce don de l'amitié lui servit d'abord à faire les frais d'un voyage de Contrexteville pour y prendre les eaux & y achever sa guérison. A son retour, la croyant parfaite, il alla demeurer seul à la campagne, pour se livrer enfin tout entier à des études selon son goût. Moliere, Lafontaine & Racine en étaient les principaux objets : il les méditait sans cesse, ou tour-à-tour, ou souvent même tous à-la-fois, les comparant l'un à l'autre, & faisant des observations & des notes sur le génie particulier à chacun d'eux, sur l'art & sur le style.

Il avait déjà payé son tribut académique au premier: l'occasion se présenta d'en payer au second un semblable. L'Académie de Marseille proposa l'*Eloge de Lafontaine:* elle y était engagée par M. Necker, qui offrait un prix de cent louis : c'était une tournure délicate, imaginée pour obliger un autre homme de lettres, lequel avait d'avance composé cet Eloge, & l'avait lu dans la société de M. Necker : ni cette société, ni l'Auteur ne doutaient de l'heureuse issue de ce concours : il en eut une toute différente. Chamfort, de jour en jour plus épris de Lafontaine, excité d'ailleurs par les circonstances piquantes qui accompagnaient la couronne proposée, entreprit de l'enlever, & y réussit. Les deux ouvrages imprimés eurent, devant le public, le même sort qu'à l'Académie de Marseille : on en porte encore aujourd'hui le même jugement ; & celui de Chamfort est resté, comme un des morceaux les plus précieux que

le genre de l'éloge nous ait fournis. En reconnaissant dans celui-ci la supériorité de talent, & sur-tout de vues & de résultats, d'Alembert avouait cependant à l'Auteur qu'il trouvait dans l'autre plus de littérature : « Ce que vous nommez littérature, lui répondit Chamfort, c'est-à-dire, les citations, observations & annotations, tout cela est resté dans mes rognures : je me suis bien gardé de le mettre dans mon discours (1)."

Pour achever cet Eloge à terme fixe, il avait forcé de travail : il eut encore une rechûte qui l'obligea de partir pour les eaux de Barrége, & de consacrer aux frais d'un voyage dispendieux, tout le fruit de cet heureux ouvrage. Ce fut à ces eaux qu'il fit la connaissance de plusieurs femmes de la Cour, entr'autres de madame de Grammont sœur du duc de Choiseul. Le genre d'esprit de Chamfort, quant il voulait bien n'être qu'homme du monde, était précisément ce qu'il fallait pour y plaire. Il réussit completement auprès de ces dames : il revint de Barrége par Chanteloup ; & M. de Choiseul, chez qui il passa quelques jours, fut sur son amabilité, sur la finesse & le piquant de son esprit, entierement de l'avis de sa sœur.

---

(1) Ce qu'il appellait ses *rognures* joint à des observations, nouvelles, que de nouvelles méditations sur ce poëte inimitable lui inspirerent, compose un commentaire presque complet, qui est heureusement tombé entre les mains d'un littérateur estimable (le citoyen Gail, professeur de Grec au college de France) & qu'il ne tardera point à faire paraître, terminé par le citoyen Sélis.

Revenu de ce voyage, il éprouvait de l'adoucissement à ses maux; mais voyant qu'ils n'étaient point guéris, il renonça pour toujours à des cures ruineuses : il y substitua des bains, des palliatifs doux qui lui devinrent d'un usage habituel & presque journalier. Sa fortune n'était guere en meilleur état que sa santé; pour subsister & pour payer les soins d'une garde-malade, il n'avait que la pension sur le Mercure & une modique gratification sur la Cassette : il se retira à Seves dans un appartement que lui fit meubler madame Helvétius; ses souffrances, quelques tracasseries littéraires auxquelles il se vit en butte, & le lâche abandon de quelques prétendus amis, avaient aigri la sensibilité de son ame, irrité la fierté de son caractere, & lui avaient fait prendre le parti de se laisser entierement oublier du public.

Cependant ses amis qui sentaient le besoin qu'il avait de s'arracher à une oisiveté dangereuse & de fixer l'inquiete activité de son esprit par des occupations attachantes, le déciderent à reprendre sa Tragédie de *Mustapha*, commencée depuis long-tems, abandonnée & reprise vingt fois dans les alternatives de langueur & de force qu'éprouvait sa santé. Il se remit alors à l'étude de Racine : les observations & les notes qu'il fit sur l'art & le style de ce premier de nos tragiques, formeraient un excellent commentaire. Plusieurs scenes de sa tragédie de Mustapha, prouvent avec quelle attention & quel fruit il avait étudié sa maniere, & jusqu'où il en aurait peut-être porté l'imitation, s'il n'eût été

sans

sans cesse distrait par ses maux, & par des travaux étrangers à ses goûts.

Il s'occupait alors du dictionnaire des Théâtres qui parut en 1776, & dont presque tous les articles de quelque importance sont de lui. Ce fut cette même année que sa Tragédie fut donnée a Fontainebleau; elle y eut un très-grand succès, dont ses amis profiterent pour lui obtenir une pension sur les Menus. Le prince de Condé lui accorda, le soir même de la représentation, une place de secrétaire des commandemens qui vaquait dans sa maison. Dorat avait précédemment conseillé à Chamfort de solliciter cette place; il s'y était refusé sous différens prétextes, dont le plus réel était sa passion pour la liberté. M. d'Angeviller pour qui il avait beaucoup d'amitié, entreprit de le persuader : il y parvint. La négociation était entamée avant le voyage de Fontainebleau; le succès de Mustapha termina l'affaire : le Prince y mit beaucoup de grace, & parut offrir ce qu'il accordait. Chamfort crut, comme on ne lui avait dit, que c'était un simple titre sans fonctions : il espéra pouvoir assurer par-là son indépendance, ne plus occuper le public de lui & laisser le champ libre à ses rivaux; mais à peine installé au Palais Bourbon, il s'apperçut que ce n'était rien moins qu'un bénéfice simple; qu'il y avait une correspondance très-étendue, & des affaires de détail. Grouvelle, jeune homme de lettres plein d'esprit, de talent & d'activité, se chargea de lui épargner tous ces dégoûts. Il montra dès-lors dans ce travail, qu'on pouvait

vait regarder comme au-dessus de son âge cette capacité qu'il a déployée depuis dans de plus grandes affaires, & dans les premiers emplois (1).

Malgré ce secours, Chamfort sentait de jour en jour davantage le poids des chaînes que lui imposaient les attentions & les égards mêmes du Prince : il se trouvait malheureux de l'idée de ne pouvoir y échapper ; il crut rompre d'abord une partie de ses fers en remettant son brevet d'appointemens, & accorder ce qu'il devait aux instances du Prince en restant dans son Palais ; mais bientôt encore il s'y trouva mal à son aise, & ne cessa de se tourmenter qu'il n'eût tout-à-fait quitté son appartement & brisé tous les liens dont il se sentait garotté.

Il avait mis dans la conduite de cette séparation toute l'adresse dont son esprit était capable, pour qu'elle ne devint point une rupture. Il était entre les pattes du Lion, il s'agissait d'en sortir sans que le Lion serrât la griffe. Il s'établit entre eux une correspondance dans laquelle tout le soin de Chamfort fut de témoigner au Prince un grand attachement, une tendre reconnaissance de ses bontés, mais une impossibilité physique & morale de lui rester attaché autrement que par ces sentimens mêmes ; & tout le soin du Prince fut de prouver à Chamfort que ce qui pouvait le gêner dans

(1) Après avoir été Secrétaire du Conseil exécutif, il a été envoyé auprès de la Cour de Dannemarck, où il sert utilement la République depuis plus de deux ans.

son

son palais n'existait pas moins dans le monde, qu'on n'était vraiment libre nulle part, qu'il ne l'était pas lui-même, qu'il serait aussi trop malheureux si l'on n'oubliait pas comme lui le rang dans lequel il avait été condamné à naître, qu'en un mot puisque Chamfort l'aimait, puisque tous les arrangemens qu'il avait desirés avaient été pris pour le délivrer de tout travail, de toute gêne, il n'y avait aucune raison qui pût rendre cette séparation nécessaire. Chamfort ne se laissa point prendre à ces amorces; il tint ferme, & le Prince ne l'en estima pas moins, malgré la tache d'ingratitude dont les courtisans subalternes, & même les gens du monde s'efforçaient de le noircir. Le public blâma hautement Chamfort; & Chamfort eut une raison de plus de mépriser les jugemens du public.

Libre enfin de toutes entraves, le desir de se rapprocher de quelques amis que l'épreuve qu'il venait de subir ne lui avait rendus que plus chers, lui fit prendre un petit appartement à Auteuil. Dégoûté des Grands, du monde, des succès littéraires, une vie philosophique & indépendante était désormais toute son ambition; mais une nouvelle épreuve l'attendait. Dans une visite qu'il fit à Boulogne, il rencontra une femme dont l'amabilité peu commune, l'esprit fin & solide, le caractere noble & prononcé le frapperent. Madame B...... n'était plus jeune; mais une taille avantageuse, de fort beaux yeux, une politesse aisée, une conversation spirituelle lui tenaient lieu de jeunesse, & l'on remarquait en elle plutôt les fruits que les pertes de l'âge. Elle avait été élevée

à la

à la cour de la duchesse du Maine : elle y avait connu les principaux personnages qui figuraient alors sur la scene du monde, & sa mémoire fidelle était une sorte de répertoire de l'histoire anecdotique de ce tems. Chamfort lui plut autant qu'elle lui avait plu ; leurs esprits sympathiserent, & la liaison fut promptement formée. Il céda d'abord à cette nouvelle amie son appartement d'Auteuil, où il l'allait voir tous les jours; mais bientôt ils conçurent tous deux le projet de s'isoler entierement du monde, & de vivre uniquement l'un pour l'autre. Ils se retirerent en effet à Vaudouleur près d'Etampes; ils y passerent six mois, & les lettres de Chamfort attestaient à ses amis qu'ils y étaient aussi heureux que le premier jour, lorsqu'une maladie cruelle & subite lui enleva cette femme intéressante. Il revint à Paris, plongé dans la plus profonde douleur.

Ce fut quelque tems après que M. de Choiseul-Gouffier l'emmena en Hollande pour le distraire de sa mélancolie, par la diversité des objets & par l'intérêt que ce pays inspire à tout voyageur philosophe. Le comte de Narbonne était du voyage. Ils se promenaient un jour sur un canal, dans un yacht Hollandais ; quelqu'un racontait à haute voix je ne sais quelle aventure peu honorable dont un gentilhomme Français était le héros. Chamfort, qui avait paru à peine écouter cette histoire, se leve, prend d'une main celle de Choiseul, & de l'autre celle de Narbonne, puis les regardant alternativement tous les deux ; & leur secouant fortement les bras : "Connaissez-vous," dit-il, "rien de plus

" plat & de plus bête qu'un gentilhomme Français?" Les deux amis rirent aux éclats de cette apostrophe; & nous avons entendu l'un d'eux la raconter en 1791, en dînant avec de prétendus patriotes d'alors, nobles comme lui, mais qui n'avaient pas tous autant que lui le bon esprit de la trouver plaisante.

Depuis sa tragédie de Mustapha, dont le succès moindre à Paris qu'à Fontainebleau, avait eu cependant le double effet des grands succès, l'estime des connaisseurs, l'envie & le déchaînement des rivaux médiocres, Chamfort n'avait rien donné au public ; mais ses titres n'étaient pas douteux, & l'Académie Française ayant perdu M. de Sainte-Palaye, s'honora en le lui donnant pour successeur. Il savait dès-lors que penser de cette société littéraire où l'on avait tant multiplié les admissions de Gens de la Cour & de Gens en place, que sur quarante académiciens il n'y avait que quinze ou seize Gens de Lettres ; mais dans la position où il était alors, si ce n'était ni un grand honneur, ni une grâce d'être de l'Académie, c'était pour ainsi dire un devoir : il en fut donc. Il remplaçait un érudit qui s'était principalement exercé sur nos antiquités, & ce sujet-là ne semblait pas beaucoup prêter à l'éloquence; mais cet érudit avait écrit sur la chevalerie; mais c'était un excellent homme, excellent ami, excellent frere, célebre dans le monde par une sorte de passion, d'amitié fraternelle. La chevalerie & l'amitié, voilà les deux parties du discours de Chamfort, & l'on déciderait difficilement s'il a mis dans l'une plus d'esprit que de sensibilité dans l'autre.

tre. La premiere brille & pour ainsi dire étincelle ; la seconde touche & attendrit : toutes deux ont, avec le charme qui leur est propre, le charme commun d'une philosophie aimable & d'un excellent style. Le tems peut avoir fait perdre de son prix à ce portrait de l'ancienne chevalerie ; mais le tems ne peut qu'en ajouter à ce tableau si touchant de l'amitié de deux freres qui ont réalisé de nos jours la fable des deux jumeaux de la mythologie antique.

Pour peindre si bien l'amitié, Chamfort n'a fait qu'écouter son cœur : autant il était peu occupé de cette tourbe indifférente qui circule, sous le nom d'amis, autour d'un homme de quelque réputation dans le monde ; autant il était affectueux, confiant, officieux pour ses véritables amis. Il en eut un à qui l'on put donner ce titre dans une classe où les amis, rares dans toutes les classes, l'étaient encore beaucoup plus, & pouvaient passer pour des phénomenes. Le comte de Vaudreuil, l'un des hommes les plus aimables de la Cour & qui y était alors dans une haute faveur, le recherchait & l'aimait depuis long-tems : il se fit voir à lui sous des aspects si estimables, & l'entoura de si douces séductions, qu'après une assez longue résistance il lui fit accepter enfin un appartement dans son hôtel.

C'était le rendez-vous des sociétés les plus brillantes & les plus bruyantes, mais ce l'était aussi de quelques douces réunions d'amis des lettres & des arts : les unes étaient pour Chamfort un spectacle, & les autres une jouissance. Depuis que son esprit & ses succès l'avaient lancé dans le grand monde, il n'y était pas resté spec-

tateur oisif, ni, si l'on veut, spectateur bénévole; les vices qu'on appellait aimables, les ridicules consacrés & passés en usage, avaient fixé ses regards; & c'était par le plaisir de les peindre qu'il se dédommageait souvent de l'ennui & de la fatigue de les voir. Ses contes, où la licence des mœurs était, comme dans la société, revêtue d'expressions spirituellement décentes, devinrent une galerie de portraits frappans de ressemblance; & dans ses tableaux malins, piquans & variés, ce peintre habile eut l'art d'amuser sur-tout ses modeles.

Il se trouvait alors plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie; libre de toute chaîne & de tout devoir, il pouvait toujours choisir entre la solitude qu'on ne se permettait jamais de troubler, le tourbillon du monde où le sage lui-même aime quelquefois à se jetter, & une société choisie, composée de gens faits pour l'apprécier & pour lui plaire, dont il trouvait moins insupportables les défauts & les ridicules, depuis qu'il avait acquis le privilége & qu'il s'était même fait auprès d'eux un mérite de les fronder. Ses matinées se partageaient entre ses études & ses anciens amis, qu'il n'a jamais vus ni cultivés plus assiduement que dans ce tems de faveur où il était comme assailli de tant d'amitiés nouvelles. Il n'était pas homme à prendre le change sur la nature de cet empressement. "J'ai, disait-il, trois sortes d'amis; mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas du tout de moi, & mes amis qui me détestent."

Une

Une nouvelle amitié, qu'il se garda bien de confondre dans la foule des liaisons communes, ce fut celle d'un homme qui a depuis joué un grand rôle & acquis en bien, & en mal, une grande renommée. Mirabeau chercha & saisit l'occasion de se lier avec lui. Entre ces deux hommes si différens en apparence, il s'établit promptement une véritable intimité : c'est que dans ce qu'ils avaient tous deux de bon & de louable, leurs différences apparentes cachaient des rapports secrets. Le caractere principal de l'un s'alliait avec ce que l'autre avait d'accessoire : la force, l'impétuosité, la sensibilité passionnée dominaient dans Mirabeau ; la finesse d'observation, la délicatesse ingénieuse dans Chamfort : mais rarement un homme à grands mouvemens d'ame, tel que le premier, eut dans l'esprit plus de nuances délicates ; rarement aussi un homme d'un esprit fin & profond, d'un talent pur & fini, tel que le second, eut dans l'ame plus de force & plus de chaleur.

On ne peut écrire le nom de Mirabeau, sans que l'esquisse d'un portrait & les premiers traits d'un grand caractere ne viennent comme d'eux-mêmes se placer sous la plume. On ne peut avoir vu ce Météore se lever, se précipiter, comme une comete, à travers le systême politique & diparaître tout-à-coup au milieu de la longue surprise & de l'admiration inquiete qu'il a causée, sans être fortement tenté de le peindre : mais il ne s'agit ici de Mirabeau que secondairement ; & je ne dois, pour ainsi dire, laisser appercevoir de son éclat que ce qui rejaillit & reflete sur Chamfort. Quelque juge-

jugement que l'impartiale équité doive enfin asseoir sur cet homme extraordinaire, entre les deux sortes d'enthousiasme, dont l'une l'a fait placer au Panthéon Français, & l'autre l'en a fait arracher, on ne peut nier au moins qu'il ne fût un excellent juge des qualités dont la Nature l'avait si heureusement doué lui-même : on ne peut croire ni qu'il s'y trompât, ni qu'il reconnût dans les autres une fausse supériorité. Or, dans sa liaison avec Chamfort, on le vit toujours le regarder comme son supérieur & son maître, même en énergie & en force morale. Cela peut servir à rectifier quelques opinions sur la trempe d'esprit de Chamfort & sur celle de son caractere. Ceux qui le jugent légerement, & qui n'ont peut-être pas sur Mirabeau des idées plus justement assises, trouveraient dans les lettres de ce dernier des raisons de mieux apprécier l'un & l'autre ; ils y verraient que, pendant plusieurs années, Mirabeau soumit à Chamfort, non-seulement ses ouvrages, mais ses opinions, sa conduite ; & que l'espérance ou la crainte de ce qu'il penserait de lui était devenue pour cette ame fougueuse, mais aimante, une sorte de conscience (1).

On

(1) Ces lettres qui se sont trouvées dans les papiers de Chamfort, paraîtront incessamment ; entr'autres preuves de la haute opinion que Mirabeau avait de Chamfort, & de l'empire que Chamfort exerçait sur lui, on y lira le passage suivant, que malgré son étendue, je n'ai pu me refuser à mettre ici.

« Vous

On croirait à peine, si on n'en avait les preuves écrites de sa main, jusqu'à quel point un homme si habituelle-

---

" Vous êtes la preuve vivante qu'il n'est pas vrai qu'il faille plier ou briser ; qu'on peut atteindre à la plus haute considération sans un respect superstitieux pour le monde & ses lois ; qu'on peut arriver à l'indépendance philosophique & pratique sans avoir jamais abaissé ou comprimé la fierté d'un grand sentiment ou d'une pensée heureuse ; qu'on peut prendre sa place en dépit des hommes & des choses, sans autres ménagemens que ceux dûs par l'espece humaine à l'espece humaine, par la tolérance de la vertu aux préjugés des faibles ; & que si le sentier qu'il faut prendre pour arriver au but est le plus escarpé, il est aussi, de beaucoup le plus court. Grâces vous soient rendues, mon ami, pour avoir pensé que j'étais digne de vous entendre ; il est certain que la rapidité des progrès de notre amitié, qui n'a jamais été même stationnaire, n'a pas dû vous donner mauvaise idée de mon ame, & qu'elle m'a mis bien avec moi-même. Ce n'est pas sans doute que je me sois élevé à une philosophie pratique aussi haute : J'ai quitté trop tard mes langes & mon berceau. Les conventions humaines m'ont trop longtems garotté ; & lorsque les liens ont été un peu desserrés, (car pour brisés ils ne le furent jamais) je me suis trouvé encore tellement chamarré des livrées de l'opinion que les êtres environnans se sont également opposés à ce que je fusse l'homme de la Nature au moment où j'aurais conçu qu'on peut rester tel au milieu même de la société. D'ailleurs j'avais été trop passionné ; j'avais donné trop de gages à la fortune ; & ce n'est pas au milieu des orages qu'on peut suivre

bituellement pénétré du sentiment de sa supériorité, aimait à reconnaître celle de Chamfort. Son langage est

---

suivre une route déterminée. Mais si j'eusse eu le bonheur de vous connaître il y a dix ans, combien ma marche eût été plus ferme ! Combien de précipices & de ravines j'aurais évités ! Combien le peu que je valais se fut développé ! & que de défauts acquis j'aurais contracté de moins ! . . . . Tel que je suis, mon ami, je ne suis point indigne de quelque estime, puisque je sais, non pas vous aimer, car, c'est chose trop facile pour être méritoire, mais vous apprécier ; & qu'à votre avis je suis un des hommes qui vous ait le mieux deviné.

" J'ai beaucoup gagné dans votre commerce : j'y gagnerai davantage. Il est peu de jours, & sur-tout il n'est point de circonstance un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire : *Chamfort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n'écrivons pas cela* ; ou *Chamfort sera content* ; & alors la jouissance est double & centuple. Ce n'est pas à vous qu'il faut dire combien est douce, consolante, encourageante, une amitié qui, devenue pensée habituelle à ce point, fait voir dans la censure une loi irréfragable & dans l'approbation un trésor sans prix : tel vous êtes pour moi. Je ne vous offrirai jamais un échange digne de vous ; (si vous ne vouliez commercer qu'avec vos semblables, vous seriez bien solitaire !) mais tout ce que l'abandon d'une confiance profonde, d'un dévouement complet, d'une ame ardente, sensible & qui n'est pas sans noblesse peut avoir d'attachant pour un homme qui sait bien le prix des talens & des pensées, mais qui sait leur préférer un sentiment, la seule chose incalculable à la raison,

 même

est celui d'un disciple idolâtre, & qui, loin de son maître, se sent déchu. "O mon cher & digne Chamfort, lui écrivait-il de Londres (1), je sens qu'en vous perdant, je perds une partie de mes forces; on m'a ravi mes fleches (2)." En effet, non seulement il se fortifiait dans la conversation de Chamfort, chez qui il allait passer une heure presque tous les matins, ce qu'il appellait aller *frotter* la tête la plus électrique qu'il eût jamais connue; non-seulement il trouvait en lui, pour ses ouvrages, un guide sûr & un censeur aussi bienveillant que sévere; mais il tirait encore une autre

---

même lorsqu'elle est échauffée d'un bon cœur, vous le trouverez en moi; & si j'ai eu le malheur de vous connaître si tard, ce sera du moins pour toujours que nous nous serons aimés."

(1) En 1784.

(2) "Ne vous y trompez pas, lui écrivait-il encore, c'est mon esprit qui acquiert ici; mon ame est veuve philosophiquement parlant, & ma pensée avorte, faute d'un ami qui l'entende ou qui l'éveille. Je combine une foule de rapports nouveaux; & certainement il résultera de ces rapprochemens, & de ces combinaisons de bonnes choses, surtout quand je les aurai mûris auprès de vous, dans la serre chaude de votre amitié & de vos talens. Mais aujourd'hui je ne dispose point, je ne fais qu'amasser; je n'ai jamais si bien senti combien vous étiez nécessaire pour m'encourager & me guider..... Un grand ouvrage de morale & de philosophie, je ne l'entreprendrai jamais qu'auprès de vous, qui êtes la trempe de mon ame & de mon esprit."

parti des forces de son ami pour accroître aux yeux du public l'opinion de ses propres forces. Chamfort eut beaucoup de part à plusieurs de ses premiers ouvrages; & dans celui qui lui fit alors le plus d'honneur, c'est-à-dire dans son écrit sur l'ordre de *Cincinnatus*, les morceaux les plus éloquens sont de Chamfort (1).

Mirabeau revint en France en 1785 et continua de le voir assiduement. De grands événemens se préparaient dès-lors; & si l'on ne peut douter de l'influence qu'eut Mirabeau sur ces événemens, on doit reconnaître quelle fut celle de Chamfort, qui en avait une si puissante sur le cours de ses pensées & sur les mouvemens de son ame. Chamfort était alors placé dans la position la plus singuliere. Lié par l'amitié, par la reconnaissance, par les douceurs de la société la plus aimable avec des personnes à qui l'on imputait le désordre des affaires, & qui hâtaient par leurs dissipations la ruine du Despotisme & leur propre ruine, il l'était en même-tems avec la plupart des hommes qui se prépa-

(1) Ce fait est fort connu de ceux qui sont au courant des productions littéraires de ce tems-là. Ceux qui n'y sont pas en trouveront des preuves évidentes, dans les lettres de Mirabeau qui sont près de paraître. Il est inutile d'en multiplier ici les citations. Ce fut à Londres que Mirabeau fit imprimer ses *Cincinnati*, avec la traduction d'un pamphlet du docteur Price sur la révolution d'Amérique & des réflexions sur ce dernier ouvrage, qui sont en grande partie de Target. Voyez les mêmes lettres.

raient

saient à profiter des folies du Despotisme pour établir la Liberté. Il donnait sans cesse aux premiers des conseils qui n'étaient point entendus ; toute leur confiance en lui s'évanouissait dès qu'il leur prédisait leur perte prochaine ; & tout ce qu'ils pouvaient faire en retour de ces preuves de son amitié, c'était de ne le point haïr.

Cette position difficile aurait pu devenir insoutenable ; mais M. de Vaudreuil quitta son hôtel, pour en habiter un plus magnifique qu'il venait d'acheter, & Chamfort qui l'aimait véritablement, sentant peut-être qu'ils seraient plus sûrs l'un & l'autre de la durée de leur amitié si le même toit ne les réunissait plus, saisit cette occasion d'une séparation nécessaire, & prit un petit appartement aux Arcades du Palais Royal. Ainsi le hasard amenait un ardent ami de la Liberté, auprès du lieu qui allait pour ainsi dire en être le berceau ; il amenait en même tems un philosophe paisible au centre des agitations & du tumulte inséparables de cette Liberté naissante.

La Révolution, dès son origine, l'absorba tout entier. Adieu les rêveries philosophiques, la poësie, les douces études ; il ne tenait plus en place : dès le matin, ou il allait trouver ceux qui agissaient alors le plus sur l'opinion publique, ou il les recevait chez lui. De sa tête active & féconde jaillissaient les idées de liberté, revêtues de formes piquantes. Jamais il ne fut plus habituellement en verve ; jamais il ne dit plus de ces

mots qui frappent l'imagination & qui restent dans la mémoire. Malgré son aversion pour le bruit, il se mêlait dans les grouppes ; il écoutait avidement ; il étudiait l'esprit du Peuple & les degrés de son effervescence. *Cela va bien,* disait-il, aux approches du 14 Juillet, *je crois que nous ferons quelque bon coup de tête.* Après cette grande & heureuse crise, quelques aristocrates se demandaient devant lui ce que devenait la Bastille : *Messieurs,* répondit-il, *elle ne fait que décroître & embellir.* Pendant toute l'année 1789, la révolution fut sa seule pensée, & les triomphes du parti populaire ses seules jouissances. Il fut du nombre des trente-six patriotes qui se rassemblaient tous les jours, & dinaient ensemble tous les Vendredis, jour qui n'étant pas académique avait été choisi en sa faveur. Cette réunion devint, bientôt après, le club de 1789. Quel que fût le but de cette société dans l'intention de ceux qui la formerent, l'esprit patriotique qui l'avait animée d'abord, ne s'y soutint pas long-tems. Bientôt Chamfort ne la regarda plus que comme un club d'échecs ; il y faisait tous les jours plusieurs parties de ce jeu qu'il aimait beaucoup. Souvent distrait par la conversation, les mots qui lui échappaient choquaient quelques opinions, mais plaisaient à tous les esprits ; & sa partie était presque toujours entourée de gens plus attentifs à ses distractions qu'à son jeu.

Sans doute il n'espérait pas dès-lors que la révolution nous menerait si promptement à la République ; mais

c'était

c'était d'opinions & de sentimens républicains que son cœur & son esprit étaient remplis. Dès le mois de Juillet, il faisait prier l'entrepreneur du Mercure, de rendre ce journal *un peu plus républicain*; car, ajoutait-il, *il n'y a plus que cela qui prenne* (1).

Il fut bientôt lui-même à portée de lui imprimer ce caractere de liberté, du moins dans la partie littéraire; car la partie politique était incurable. Cette révolution qu'il aimait tant, le ruinait. Par les soins & le crédit de ses amis, sa petite fortune s'était élevée à huit ou neuf mille livres de rentes. La plus grande partie était en pensions, & les pensions furent supprimées en 1790. Le lendemain du jour où le décret fut porté, il alla avec Rœderer, voir à la campagne son confrere Marmontel. Ils le trouverent, ainsi que sa femme, gémissant pour leurs enfans, de la perte que le décret leur faisait éprouver: Chamfort prit un des enfans sur ses genoux: « Viens, dit-il, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous: quelque jour tu pleureras sur ton pere, en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer sur toi, dans l'idée que tu serais moins riche que lui (1). » Le matin du même jour, il écrivait à Madame Panckoucke (2): « J'entends crier à mes oreilles tandis que je

---

(1) Journal de Paris, an 3, de la républ[i]que, No. 178.

(2) Il était attaché à cette femme aimable par une amitié déjà très-ancienne: c'est chez elle, à Boulogne, qu'il avait connu

je vous écris : *Suppression de toutes les pensions de France*; & je dis : supprime tant que tu voudras ; je ne changerai ni de maximes, ni de sentimens."

Ce fut alors que cette excellente amie l'engagea à travailler pour le Mercure, & qu'elle lui fit offrir par son mari une collaboration utile. Entre les articles qu'il y fournit, on distingua sur-tout les extraits des Mémoires du Maréchal de Richelieu, & de sa Vie privée ; ceux des Mémoires de Duclos & de son Voyage en Italie. Ce sont moins des extraits qu'une suite de réflexions critiques du meilleur ton, du meilleur goût, assaisonnées du sel le plus piquant de la satire, sur l'époque honteuse de notre histoire qu'embrassent ces différens ouvrages ; la vieillesse de Louis XIV, la Régence, & presque toute le regne de Louis XV. L'odieux & le ridicule y sont jettés à pleines mains sur tous les abus monarchiques, sur la Cour, le Clergé, la Noblesse. " Ce qui m'amuse le plus, disait-il, en remplissant cette mission civique, c'est de penser que le Mercure est tiré à 10 ou 12,000 exemplaires, que graces au Rédacteur de la partie politique, toute l'Aristocratie y souscrit, & qu'en recevant pour son argent les génuflexions de M. Mallet-du-Pan, elle reçoit aussi mes soufflets," Ceux qui disent que Chamfort n'a rien écrit pendant la révolution, ne se rappellent pas le mérite de

connu Madame B . . . . . ; c'est à elle que sont adressées plusieurs de ses lettres, & notamment une, écrite après l'acte de violence qu'il venait d'exercer sur lui-même.

ces articles qui étaient des especes d'ouvrages, & l'influence d'éditions aussi nombreuses, répandues à-la-fois en tant de mains. Ils oublient aussi qu'il commença le recueil important des *Tableaux de la Révolution* (1) où dans des Discours accompagnés de gravures, les événemens remarquables étaient éloquemment retracés. Ils oublient enfin, ou peut-être ils ignorent, que sa plume fut souvent occupée à ce qu'on peut nommer de bonnes œuvres secretes ; que plus d'un orateur dans l'Assemblée constituante, mit à contribution son talent & son patriotisme (2) ; & que de plus, comme l'a fort bien observé un des défenseurs de sa mémoire, (3) quand même il n'aurait rien écrit, on doit mettre en ligne de compte pour les progrès de l'esprit public, une foule de mots saillans qui ont passé mille fois dans toutes les bouches ; que Chamfort imprimait sans cesse dans l'esprit de ses amis ; qu'on le citera long-tems, & que dans

---

(1) In-folio, belle édition de Didot. Chamfort en donna 13 livraisons contenant chacun deux tableaux : l'ouvrage a été continué jusqu'à la 25e. livraison par l'auteur de cette Notice.

(2) Si Mirabeau eût vécu jusqu'au tems où les académies furent détruites, s'il eût prononcé à la tribune le discours que Chamfort avait fait pour lui & qui se trouva dans les papiers de Mirabeau après sa mort, on n'en aurait peut-être jamais connu le véritable auteur ; & il eut passé pour l'un des chefs-d'œuvre de cet orateur célebre.

(3) V. Journal de Paris, No. 178.

plus d'un bon livre on répétera des paroles de lui qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre.

Comme la plupart des vrais amis de la liberté, il n'eut pour ainsi dire qu'à jouir pendant les deux premieres années de la révolution : les intrigues de 1791, le rétablissement d'un roi fugitif & parjure, la coalition des réviseurs, le massacre du Champ-de-Mars, furent les premieres douleurs des patriotes ; & il les sentit plus vivement que personne. Sa prévoyance lui montrait dans les maux présens de plus grands maux à venir : *Voilà*, disait-il, avec une tristesse profonde, *une infâme coalition qui nous coûtera le sang de 500,000 Français*. Ceux mêmes qui pensaient au fond comme lui prirent ce mot pour une hyperbole : une cruelle expérience leur en fait juger différemment aujourd'hui.

Les Jacobins étaient alors le centre de résistance du parti populaire contre celui de la Cour : ils étaient menacés, on les croyait perdus ; la salle fut bientôt déserte. Chamfort qui n'avait jamais voulu y être admis au tems de leur prospérité, se fit présenter, fut reçu, & sur-le-champ nommé secrétaire. Il en remplit assiduement les fonctions, & continua d'assister aux séances tant qu'elles furent presqu'abandonnés : il cessa d'y aller dès que la foule y revint, plus courageux contre le péril que contre le bavardage & la cohue.

Les pertes successives qu'il avait faites l'avaient mis hors d'état de garder son logement au Palais-Royal ; il en prit un moins cher rue Neuve des Petits-Champs.

Quoique

Quoique l'état habituel de sa santé lui rendît presque nécessaires les services d'un domestique, il lui fallut s'en priver ; & il reprit une bonne gouvernante qui l'avait servi autrefois : il est vrai qu'il trouva dans deux êtres sensibles qui habitaient cette maison, des consolations & des soins que ses maux physiques & les accès de mélancholie qui les accompagnaient presque toujours, lui firent trouver fort doux : il les paya par la confiance & les sentimens d'une amitié véritable, & par cet abandon de l'intimité dans lequel peu d'hommes peut-être ont su répandre autant de charme que lui.

Le club de 89 existait toujours, & quoique l'esprit en fût devenu détestable, comme on continuait d'y jouer aux échecs, Chamfort continuait aussi d'en être. Quelques membres de ce club qui ne pouvaient plus supporter le ton que l'Aristocratie y avait pris, formerent une autre société moins nombreuse, mais composée de patriotes énergiques, sur lesquels la liberté pouvait compter dans la lutte décisive qu'elle se préparait à soutenir. Ils se nommerent d'abord émigrés de 89 ; & Chamfort ne manqua pas d'émigrer avec eux. Dans cette société nouvelle, les sentimens étaient unanimes, les conversations franches, les espérances communes ; du moins tout fut ainsi jusqu'après le 10 Août. Alors dans le parti républicain se forma la faction anarchique, qui s'étant érigée en pouvoir lors de la chûte du trône, signala son avénement par un forfait horrible, présage & dignes prémices de tant d'autres forfaits. Un hypo-

crite cauteleux se glissa par degrés à la tête du parti de l'anarchie; il avait par-tout des espions & des prôneurs. En 1793, il devint une puissance: Chamfort habitué à parler en homme libre, ne put jamais se persuader qu'il fut dangereux pour lui de s'éxpliquer ou de plaisanter sur tel un homme. Il l'avait vu tout brouiller & tout désorganiser encore à la Mairie: il ne pouvait trouver dans tout cela rien d'imposant ni de redoutable. " Oui, disait-il à un homme qui vantait emphatiquement les vertus & la pureté du Maire de Paris, je suis de votre avis, c'est un ange que votre Pache; mais à sa place je rendrais mes comptes."

Ni Marat, ni Robespierre, ni aucun de ces autres misérables qui commençaient alors à peser sur la France ne lui en imposaient davantage: il ne se gênait sur aucun d'eux. Indigné de la prostitution qu'ils avaient faite du doux mot de *fraternité*, il traduisait cette inscription tracée sur tous nos murs; *Fraternité ou la mort*, par celle-ci: *Sois mon frere ou je te tue.* Il disait: " La fraternité de ces gens-là est celle de *Caïn & d'Abel.*" On lui faisait observer qu'il avait répété plusieurs fois ce mot: " Vous avez raison, répondit-il, j'aurais dû dire, pour varier, *d'Etéocle & de Polinice.*" Pour célébrer l'anniversaire du 21 Janvier, la Convention s'étant rendu sur la Place de la Révolution, on eut la barbarie d'y faire, à l'instant même, plusieurs exécutions comme pour lui en donner le spectacle. C'était le tems où l'on offrait au peuple, à tous les théâtres, des représentations gratuites. On racontait le soir, devant

devant Chamfort, la scene horrible du matin. "Fort bien! dit-il d'un ton grave, c'est le *gratis* de la Convention." Lorsque par méprise, ou seulement pour le tourmenter, on l'eut arrêté, peu de jours avant le 31 Mai, & conduit au comité de sûreté générale, où après l'avoir fait attendre plus de deux heures dans une antichambre, on le relâcha sans l'interroger, ni même le traduire devant ce tripôt de conjurés, il racontait au club à tout venant son histoire: il ne tarissait pas sur ce qu'il avait vu & entendu; sur les allées & les venues du *citoyen* Marat & du *citoyen* Robespierre; sur leur contenance, leur air, leurs paroles souveraines. Ses sarcasmes étaient autant de crimes, qui étaient notés, dénoncés & dont on se promettait dès-lors de lui faire porter la peine.

Il avait plus d'un tître à la haîne de ce parti, à qui il ne fallait ni esprits pénétrans, ni philosophes, ni ames élevées ni fermes; parce que ce n'est pas de tout cela que se composent des esclaves. De plus il possédait une place, c'était encore un tître de proscription; & ce qui en était un bien plus fort, il la tenait de Roland. Ce ministre avait jugé à propos de partager en deux la place de Bibliothécaire de la Bibliotheque Nationale; il avait offert une de ces deux parts à Chamfort & l'autre à Carra. Il était assez surprenant de voir associer dans les mêmes fonctions deux hommes qui avaient entr'eux aussi peu de rapports. Carra, homme d'un caractere assez-doux, quoique écrivain très-virulent, avait servi la liberté à sa maniere; son petit journal des *Annales*

Politiques était une des troupes légeres, ou si l'on veut des enfans perdus de la révolution : le ton en était courageux, violent & populaire; aussi plaisait-il beaucoup au peuple & surtout aux armées : du reste Carra était employé depuis long-tems à la Bibliotheque dans une place secondaire, & Roland crut devoir récompenser ainsi son patriotisme & ses anciens services. Chamfort hésita long-tems avant d'accepter: malgré la gêne de sa position, il eût peut-être refusé, sans les conseils & les instances de ses amis, qui se sont repentis ensuite de l'avoir engagé à se mettre en vue, aux approches du tems où il n'y eut plus pour l'homme de mérite & l'homme de bien, de salut que dans l'obscurité.

Cependant comme ce fut sous le masque du patriotisme & au nom de la liberté qu'à cette époque déplorable on persécuta les patriotes & l'on établit la tyrannie, Chamfort était assez difficile à atteindre. Depuis le commencement de la révolution, il marchait sur la même ligne & en quelque sorte aux premiers rangs de la phalange républicaine. Nul n'avait plus constamment & plus hautement professé sa haîne contre les Rois, les Nobles, les Prêtres, contre tous les ennemis de la raison & de la liberté ; nul n'avait supporté avec plus de courage & ses propres pertes, & les crises violentes qui avaient agité le corps politique, & cette espece de réforme, ou si l'on veut, ce commencement de dégradation sociale, qui rangeant l'esprit parmi les objets de luxe, privait nécessairement l'amour-propre d'une partie de ses jouissances: quoique né bon sensible,

sible, il avait même transigé avec des scenes cruelles, parce que à son imagination frappée des dangers de la chose publique on les avait offertes comme nécessaires pour la sauver. Ses bons mots, en passant de bouche en bouche, attestaient ses opinions & ses sentimens populaires. L'homme qui avait proposé pour devise à nos soldats, entrant en pays ennemis : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumieres* ; celui qui disait encore en 1792 : « Je ne croirai pas à la révolution tant que je verrai « ces carosses & ces cabriolets écraser les passans," ne pouvait pas aisément passer pour un ennemi du peuple. Aucune des opinions de circonstance que le parti oppresseur reprochait au parti opprimé, n'avait été la sienne ; & il avait pour ainsi dire voté aussi ouvertement dans le club & dans la société qu'il l'aurait fait à la tribune. Comment donc le saisir, & sous quel prétexte le frapper ? On en fut d'abord embarrassé ; mais après le massacre des 22 Représentans du Peuple, après que les meilleurs Citoyens eurent été sacrifiés, & lorsque la tyrannie érigée par le crime, appuyée sur la terreur publique, ne garda plus de mesures, les calomnies d'un misérable délateur, employé subalterne à la Bibliotheque Nationale, (1) suffirent pour jetter dans les fers & Chamfort, & avec lui le vénérable Barthelemy, son neveu Courçay, & deux autres employés supérieurs à la même Bibliotheque.

---

(1) Il se nommait Tobiesen Duby.

La

La maison où ils furent conduits (1) était incommode & mal saine. L'auteur du Voyage d'Anarcharsis n'y resta que jusqu'au lendemain, comme si l'on se fût contenté d'avoir insulté dans sa personne, l'érudition, la philosophie, la vertu & la vieillesse. Chamfort & les deux autres en furent aussi retirés quelques jours après; mais il y avait déjà beaucoup souffert; ses infirmités habituelles exigeaient des soins, & souvent de la solitude: il n'avait pu ni se soigner, ni être seul un instant. Il conçut dès-lors pour la prison une horreur profonde & jura de mourir plutôt que de s'y laisser reconduire; il n'en était pas sorti tout-à-fait libre: on lui avait donné un gendarme, & quoiqu'il fut alors d'usage de ruiner par ce moyen ceux qui préféraient ce genre de captivité à la réclusion, l'on avait consenti à partager la surveillance d'un seul garde, entre Chamfort & ses camarades. Ils le payaient & le nourrissaient en commun; ils avaient la simplicité de le faire manger avec lui; & dans ces dîners de détenus, Chamfort parlait tout aussi librement qu'il l'eût jamais fait au milieu des sociétés les plus sûres.

Cela dura plus d'un mois; & pendant ce tems, la tyrannie faisait chaque jour des progrès sanglans; chaque jour il devenait, pour un honnête homme, plus difficile, mais aussi plus indifférent de vivre. Un jour, à la fin du repas, le gendarme dit cruement & sans

(1) Les Madelonnettes.

prépa-

préparation aux trois convives, qu'ils eussent à faire leur paquet, & qu'il avait ordre de les ramener, à l'instant même, dans une maison d'arrêt. Chamfort crut que c'était aux Madelonnettes qu'on voulait le réconduire; & il se souvint de son serment. Sous prétexte de faire ses préparatifs, il se retira dans son cabinet, au bout de la galerie où était sa bibliotheque; il s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se fracasse le haut du nez & s'enfonce l'œil droit. Etonné de vivre, & résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge, y revient à plusieurs fois & se met en lambeaux toutes les chairs : l'impuissance de sa main ne change rien aux résolutions de son ame : il se porte plusieurs coups vers le cœur, & commençant à défaillir, il tâche par un dernier effort de se couper les deux jarrets & de s'ouvrir toutes les veines. Enfin vaincu par la douleur, il pousse un cri & se jette sur un siege, où il reste presque sans vie. Le sang coulait à flots sous la porte. Sa gouvernante entend ce cri, voit ce sang; elle appelle, on vient, elle frappe à coups redoublés : on enfonce la porte; le spectacle qui s'offre aux yeux interdit toute question. Chacun s'empresse à étancher le sang avec des mouchoirs, des linges, des bandages. On transporte le mourant sur son lit. Des gens de l'art & des officiers civils sont appellés : tandis que les uns préparent l'appareil nécessaire à tant de blessures, Chamfort d'une voix ferme, dicte aux autres une déclaration ainsi conçue : " Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en hom-

me libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; déclare que si par violence on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison." Il signa cette déclaration Romaine, & sans daigner s'appercevoir que la piece voisine du cabinet où était son lit se remplissait de gens envoyés près de lui par la section, il continua de s'expliquer librement sur les motifs de l'action qu'il venait de commettre.

Ma femme qu'on était venu avertir, accourut chez lui toute en larmes: (1) "Ma chere amie, lui dit-il, dès qu'il l'apperçut, vous voyez à quoi sont réduits les patriotes. Je plains votre cher mari; je vous plains: pour moi, tout est dit, je n'ai à me reprocher que d'avoir trop vécu." J'arrivai peu de tems après: je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête & son col étaient enveloppés de linges sanglans; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang: le peu qu'on appercevait de son visage en était encore couvert. Il

(1) J'aurais voulu éviter ici le style direct & ne parler ni de ma femme ni de moi; mais la fidélité du récit en eut souffert: il m'eut fallu altérer quelques paroles de Chamfort; & il est de mon devoir de n'y rien changer; tout ce que je puis faire c'est de contenir des sentimens qui feraient perdre à cette Notice le ton qu'elle doit avoir.

parlait

parlait avec moins de violence, & commençait à sentir sa faiblesse. Je restais debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. " Mon ami, me dit-il en me tendant la main: voilà comme on échappe à ces gens-là: ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher." Tout ce qu'il disait avait ce caractere d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout-à-fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier: " Que voulez-vous? voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main; on ne réussit à rien, pas même à se tuer." Alors il se mit à me raconter comment il s'était *perforé* l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne; puis *charcuté* le col au lieu de se le couper; et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur: " Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Séneque, et en l'honneur de Séneque j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela: je me suis fait un mal horrible, & me voilà encore; mais j'ai la balle dans la tête, c'est-là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout."

En ce moment le gendarme qui avait conduit ses camarades d'infortune, entra dans la piece voisine; Chamfort reconnut sa voix, & me pria de l'appeller: " Eh bien, lui dit il, où les avez-vous menés?—Au Luxembourg, Citoyen—Au Luxembourg! Ah! ah!

je croyais qu'il fallait retourner aux Madelonnettes, que j'ai en horreur : si j'avais su que ce fût au Luxembourg..... je ne me serais peut-être pas tué..... ; mais au reste j'ai toujours eu raison de faire ce que j'ai fait."

Cependant les officiers de la section, le juge de paix & les commissaires avaient fini leurs opérations, & voulaient placer près du malade quatre *sans-culottes* qu'il fallait payer. Chamfort leur dit qu'il ne méritait pas tant d'honneur, que deux seraient assez pour ses besoins & beaucoup trop pour sa fortune. Alors entra dans la chambre, au milieu de tout ce monde, un homme bizarre, qui passe pour être fort savant en Grec, mais pour ignorer beaucoup d'autres choses ; & pour qui, après la mort funeste de Carra & la démission de Chamfort (1), on avait rétabli la place unique de Bibliothécaire. Il avait appris cet accident, & venait s'assurer du fait : mais, dit-il, M. de Chamfort n'a donc pas lu mon discours contre le suicide ! C'est un ouvrage qui a eu beaucoup de succès. J'y prouve *primo, secundo.* Le voilà qui fait, sans qu'on l'en prie, tout l'extrait de son discours, personne ne lui répondant un

(1) A son retour des Madelonnettes, Chamfort fut appaiser ses persécuteurs en donnant sa dismission. Sa place fut offerte à l'honnête Ducis qui la refusa, quoique pauvre, parce qu'il trouvait avec raison indigne d'un homme de lettres de l'accepter en de telles circonstances.

mot :

mot : il partit sans s'informer de l'état du malade, sans témoigner pour lui le moindre intérêt. Les personnes qui étaient là se retirerent. Chamfort s'était assoupi. Je sortis en le recommandant aux soins des deux gardes qu'on lui avait laissés & tâchant de donner à sa gouvernante, qui avait presque perdu la tête, une espérance que je n'avais pas.

On n'en eut aucune pendant plusieurs jours : il souffrait beaucoup de ses plaies, mais sans se plaindre, & soutenait toujours qu'il n'en reviendrait pas. Les gardes qui se tenaient sans cesse auprès de lui ne l'empêchaient pas de parler librement. Un de ses amis lui reprochait avec tendresse d'avoir tenté de se donner la mort. « Je pouvais me tuer en sûreté, répondit-il : je ne risquais pas du moins d'être jetté à la voierie du Panthéon.» C'est ainsi qu'il l'appellait depuis l'apothéose de Marat. Il demandait les nouvelles, se faisait lire les journaux du soir ; s'expliquait sans ménagement sur les événemens & sur les séances : & concluait assez ordinairement de ce qu'il venait d'entendre, qu'il avait fort bien fait de se tuer.

Mais la crise de la suppuration étant passée, le chirurgien qui le traitait, répondit de sa vie. En effet, les progrès de la guérison furent très-rapides : quoique son œil blessé fut le moins mauvais des deux, & qu'il l'eût presque entierement perdu, il commença bientôt à pouvoir lire & même à faire des vers. Il s'amusait à

traduire des épigrammes de l'Anthologie (1). Au bout d'une vingtaine de jours, il fut en état de se lever & même de sortir. Il avait obtenu qu'on lui retirât un de ses gardes; il parut un soir chez moi avec l'autre: prévenus le matin de sa visite, nous avions réuni quelques amis. Permettez, dit-il en entrant, que je vous présente mon *sans-culotte,* qui est beaucoup moins sans-culotte que moi. C'était effectivement un grand homme assez bien vêtu, & de fort bonne mine, ayant l'air de quelque ancien valet-de-chambre de grand seigneur; mais n'importe, il était un des sans-culottes de la section Lepelletier, c'est à-dire un de ceux que les chefs de la tyrannie populaire, enrôlaient sous ce titre dans chaque section, pour aller chez ce qu'ils appellaient les riches, s'établir à ne rien faire que se chauffer, manger, dormir & recevoir cent sous par jour; corruption d'un nouveau genre exercée sur la classe active du peuple, par des gens qui lui promettant sans cesse les biens de la classe oisive, commençaient par lui en donner les vices.

Les hommes qui haïssaient le plus Chamfort, les amis les plus forcenés du régime dont il s'était si ouvertement déclaré l'ennemi, n'auraient pu le voir sans en être touchés, l'œil couvert d'une bande noire, presque

(1) J'en ai entendu plusieurs, dont le tour était fort heureux. Il n'y en avait aucune dans ce que j'ai retrouvé de ses papiers.

totalement privé de la vue, les jambes encore affaiblies & douloureuses, proscrit par ceux qui se disaient les amis du peuple, & portant sur toute sa personne des traces de l'effort courageux mais inutile qu'il avait fait pour leur échapper. Son ton était simple, sans jactance & sans amertume. Les tendres soins qu'il avait reçus de l'amitié semblaient avoir adouci l'idée du besoin qu'il en avait eu. Quelqu'un lui exprimait le plaisir de le voir revenir à la vie : « Ce n'est point à la vie, répondit-il, que je suis revenu ; c'est à mes amis.» Ce qui ce passait alors tous les jours n'autorisait que trop cette distinction aussi juste que touchante. Il en était profondément affecté : il disait au sensible Colchen (1) ,qui le félicitait d'être échappé à ses propres coups : « Ah, mon ami ! les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de me recommencer.»

(1) Alors l'un des premiers commis, & depuis Commissaire des Relations extérieurès. Il honora son caractere par des assiduités courageuses auprès de Chamfort : elles étaient d'autant plus méritoires qu'il le connaissait peu avant cette époque. Il accourut pour ainsi dire au signal du malheur & du danger. Chamfort, que la présence réelle & continue de l'espionnage ne pouvait rendre circonspect, lui disait un jour devant ses gardes : « Je suis habitué depuis long-tems aux bontés des Relations extérieures. C'est depuis ce pauvre Lebrun qui avait pour moi beaucoup d'amitié, & qui en avait inspiré à tout ce qui l'approchait.» Et Lebrun était alors en fuite, & poursuivi comme un conspirateur.

Il n'avait qu'à se louer de l'honnête homme qu'on avait placé près de lui : « Ils ont voulu, disait-il, me donner un garde, & c'est un guide qu'ils m'ont donné. » Mais enfin c'était pour lui une charge très-onéreuse ; il obtint enfin d'en être délivré.

Ses forces commençaient à peine à revenir qu'il s'occupa de quitter son logement à la Bibliotheque. Il en était vivement pressé par son successeur, qui ayant déjà plus d'appartemens qu'il n'en eût fallu à deux hommes de lettres, convoitait encore celui-là. Chamfort obligé par la perte presque totale de ses moyens d'existence & par les frais considérables de sa détention & de son traitement, à regarder de très-près à sa dépense, prit un petit entresol, composé d'une seule piece, rue de Chabanais, où il s'établit avec ce qui lui restait de ses livres, seul, sans-domestique, & simplement servi par une femme de ménage. Il reprit peu-à-peu quelques-unes de ses habitudes : la plus douce était d'aller voir presque chaque jour le très-petit nombre d'amis qui lui avaient témoigné un intérêt constant dans son malheur. Il prit la ferme résolution de renoncer à ce qu'on appelle la société, & de se concentrer dans ce petit cercle. Il fit avec quelques-uns d'eux des projets de travaux littéraires ; & ce fut presque uniquement pour l'occuper d'une maniere utile, que fut conçu le plan du journal intitulé : *la Décade Philosophique* (1).

Il

(1) Ce journal, qui parut peu de tems après, a traversé tous les orages de ces tems de barbarie. C'était, au milieu

d'une

Il éprouvait dans sa santé une révolution heureuse; il lui était resté jusqu'alors de fortes traces de ses anciennes infirmités. Une humeur dartreuse se jettait tantôt sur ses yeux, tantôt sur ses oreilles: il ressentait souvent des crispations d'estomac & des douleurs de vessie qui venaient de la même cause; & son teint était habituellement celui d'un malade. Les plaies cruelles & nombreuses qu'il s'était faites, furent pour cette humeur une sorte de cautere violent: tandis qu'il en resta encore d'ouvertes, il se porta mieux & se sentit plus fort de jour en jour; son teint devint net & presque coloré; il prit même une apparence d'embonpoint. "Je me trouve, disait-il, plus vivace que jamais: c'est bien dommage que je ne me soucie plus de vivre." Mais en fermant ses dernieres plaies, on devait lui ouvrir un cautere: on négligea cette précaution; & il ne tarda pas à s'en ressentir. Il perdit tout-à-coup l'appétit, le sommeil, l'activité; bientôt l'humeur se porta, comme il arrive toujours, vers la partie la plus faible: il éprouva des douleurs de vessie si violentes, que dès le premier jour il fut hors d'état de marcher. Le lendemain l'inflammation & la douleur augmenterent prodigieusement. Ses amis effrayés appellerent l'habile chirur-

---

d'une inondation générale, le rameau de la colombe. Son succès est désormais assuré: il ne peut qu'augmenter à mesure qu'on reviendra aux sciences, aux lettres, à la philosophie, au vrai patriotisme, à la saine morale.

gien Dessault, qui malheureusement ne connaissant point assez son tempérament, se trompa sur la nature du mal : il le traita par des topiques & des cataplasmes émolliens. Le gonflement, & les souffrances allaient toujours croissant : on se détermina enfin à une opération qui, faite plutôt, l'eût peut être sauvé. L'humeur sortit en abondance, & le malade se sentit soulagé; mais elle remonta dans la nuit : il eut un évanouissement très-long : le lendemain matin, une seconde crise plus longue que la premiere épuisa ses forces, & il expira le 24 Germinal de l'an II de la République, non pas *sur un grabat*, comme le dit alors durement un journaliste (1) ; mais dans le très-modeste azile où ses malheurs l'avaient relégué ; du reste ne manquant d'aucun des objets ni des soins que son état exigeait, & entouré jusqu'à la fin de quelques fideles amis.

La tyrannie dont il mourait victime était alors si puissante & la terreur si générale, que ce fut un acte de courage que de l'accompagner jusqu'à sa derniere demeure. Un très-petit nombre d'hommes fut jugé digne d'y être invité : la plûpart s'y rendirent, & malgré l'usage plus barbare que philosophique qui privait les funérailles de tout appareil, cette triste cérémonie ne fut ni sans honneür ni sans larmes.

Après les détails où l'on est entré dans cette Notice, il serait inutile de s'étendre sur le genre d'esprit & sur

(1) Le Républicain.

le

le caractere de Chamfort. Sous le premier rapport, le seul défaut que l'on pût reprendre en lui, était un peu d'affectation ; encore était-ce plutôt dans son langage que dans son style. Le bonhomme Auger (1) lui dit un jour : " Vous m'avez donné votre adresse avec tant d'esprit que je n'ai jamais pu la trouver." Deux choses sont à remarquer dans ce mot : Auger le dit de bonne-foi, sans y entendre malice ; & c'est Chamfort qui l'a raconté.

Quant au caractere & aux qualités de l'ame, diverses raisons ont pu le faire mal apprécier pendant sa vie. D'abord en général, un esprit supérieur, un caractere qui sort de l'ordre commun, exige d'autres appréciateurs que ces hommes frivoles dont la vue courte apperçoit à peine les qualités médiocres de ceux qui les environnent & leur ressemblent : les esprits étendus, profonds & philosophiques sont au-dessus de leur portée : ils les dédaignent ou les persécutent. Ensuite Chamfort eut une jeunesse très-orageuse : sa pauvreté, ses passions, son goût exclusif pour les lettres, qui l'éloignait de toute occupation lucrative, donnerent à son entrée dans le monde un aspect qui put blesser des hommes austeres : & ceux qui l'ont suivi de moins près depuis cette ancienne époque, peuvent en avoir conservé de fâcheuses impressions, La vivacité de son esprit, celle de ses réparties, une certaine causticité

(1) Traducteur de Démosthenes, d'Eschine, de Ciceron, &c.

naturelle qui est, plus souvent qu'on ne pense, compagne d'un bon cœur, mais qui en fait presque toujours suspecter la bonté ; une invincible aversion pour la sottisse confiante & l'impossibilité absolue de déguiser ce sentiment, inspiraient à beaucoup de gens une sorte de crainte qu'il prenait trop peu de soin de dissiper, & qui pour l'ordinaire se change facilement en haine. Enfin dans ses dernieres années, la chaleur avec laquelle il embrassa la cause d'une révolution qui heurtait tant de vieilles idées & blessait tant d'intérêts, lui fit de tous les ennemis de cette révolution, des ennemis personnels. Leur absurde & imprudente résistance aux premiers efforts de la liberté, leur obstination à rejetter les réformes & les innovations les plus nécessaires comme les plus justes, & à vouloir arrêter le mouvement le plus irrésistible, lui avait fait changer en indignation, le mépris bien prononcé qu'il eut toujours pour certains préjugés & pour certaines castes : dans l'expression de sa colere, il perdit souvent toute mesure ; il adopta des anathêmes populaires ; & en les répétant, il les revêtit d'énergie & d'originalité : il avait pris, ainsi que beaucoup d'autres hommes d'un esprit cultivé, dans les réunions politiques & dans les clubs, l'habitude de parler haut, de soutenir son opinion à outrance, & de mettre la violence de la dispute à la place de la délicatesse d'une discussion pleine d'égards. Mais ces exagérations bruyantes étaient loin de partir de son ame ; & son humanité eut aussi des emportemens, lorsqu'il vit que nos tyrans mettaient

en action ce qu'il leur avait pardonné de vociférer & d'écrire. Il s'éleva contre leurs excès longtems avant de croire qu'il put jamais en être victime, comme il avait déclamé contre les conseurs des réformes longtems après qu'elles l'eussent atteint lui même. On a fort bien saisi le caractere de ses déclamations désintéressées, lorsqu'on a dit de lui qu'il poursuivit avec passion, jusques sur lui-même, tous les abus de l'ancien régime; qu'il se déchaîna contre les pensions, jusqu'à ce qu'il n'eut plus de pensions; contre l'Académie, dont les jettons étaient devenus sa seule ressource, jusqu'à ceux qu'il n'y eut plus d'Académie; contre toutes les idolâtries, toutes les servilités, toutes les courtoisies, jusqu'à ce qu'il n'existât plus un homme qui osât se montrer empressé à lui plaire; contre l'opulence excessive, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un ami assez riche pour le mener en voiture ou lui donner à dîner; qu'enfin il se déchaîna contre la frivolité, le bel esprit, la littérature même, jusqu'à ce que toutes les liaisons, occupées uniquement des intérêts publics fussent devenues indifférentes à ses écrits, à ses comédies, à sa conversation. (1) On a aussi défini avec justesse son apparente misanthropie: c'était la même que celle de J. J. Rousseau. " Il haïssait les hommes, mais parce qu'il ne s'aimaient point; & le secret de son caractere est tout entier dans ce mot qu'il répétait sou-

(1) Journal de Paris, No. 178.

vent: *Tout homme qui à quarante ans n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes.*" (1)

Les événemens de sa vie prouvent que la trempe de son ame était naturellement forte, & qu'habitué de bonne heure à lutter avec l'adversité, il ne s'en laissa jamais abattre. La philosophie renforça tellement en lui la nature, qu'après avoir pendant quelques années joui des douceurs de l'aisance, il sut, déjà sur son déclin, envisager avec courage & sérénité, une position presque aussi malheureuse que celle où il avait passé sa jeunesse. De là cette probité sévere, cette fierté qui ne savait composer avec rien de petit ni de servile; cet amour de l'indépendance qui repoussait toute chaîne, fut-elle d'or. Son plus grand malheur peut-être, s'il n'en trouva pas le dédommagement dans la philosophie & dans la vérité, fut d'être trop tôt & trop complétement détrompé de toute illusion. Celle de l'amitié, si c'en est une, était la seule qu'il eût conservée. Il est impossible de rendre davantage à ses amis, d'en être plus occupé, d'avoir avec eux plus d'abandon, d'épanchement & de confiance. Si l'un d'eux était malade quelquefois malade lui-même, en dépit du tems, de la saison, des distances, il allait tous les jours passer quelques momens auprès de lui : on l'a vu pendant la longue maladie qui conduisit l'honnête Bret (2) au tombeau, ne pas laisser passer un jour sans aller

(1) Journal de Paris, No. 178.

(2) Homme de lettres estimable, auteur de quelques pieces de théâtre, & d'un commentaire sur Moliere.

distraire

distraire de ses maux ce bon vieillard, par les charmes d'une conversation aimable. Lorsqu'il pouvait rendre service, c'était avec un empressement, une discrétion, une délicatesse; qui faisaient de ce service, quelque léger qu'il fut, un bienfait, un plaisir de la reconnaissance, un besoin même de l'amitié.

Pour ne citer que des hommes qui ont un nom dans les sciences & dans les lettres, il eut pour amis Thomas, Chabanon, Condorcet, Sieyes, Ducis, Laroche, Cabanis, Sélis, Bitaubé : après de pareils noms, qui ne se trouverait heureux de l'avoir aimé ? Qui ne trouverait aussi doux qu'honorable de l'avoir été de lui. G.

AVER-

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

CHAMFORT était, depuis longtems, en usage d'écrire chaque jour sur de petits carrés de papier, les résultats de ses réflexions, rédigés en maximes; les Anecdotes qu'il avait apprises; les faits servant à l'histoire des mœurs, dont il avait été témoin dans le monde; enfin les mots piquans & les réparties ingénieuses qu'il avait entendus ou qui lui étaient échappés à lui-même.

Tous ces petits papiers, il les jettait pêle-mêle dans des cartons. Il ne s'était ouvert à personne sur ce qu'il avait dessein d'en faire. Lorsqu'il est mort, ces cartons étaient en assez grand nombre, & presque tous remplis; mais la plus grande partie fut vuidée & enlevée, sans doute avant l'apposition des scellés. Le Juge de Paix renferma dans deux porte-feuilles, ce qu'il y trouva de reste. C'est du choix très-scrupuleux fait parmi cette espece de débris, que j'ai tiré ce qui compose ce volume.

Je ne serais peut-être jamais parvenu à y établir quelque ordre, si, parmi cette masse de petits papiers, je n'en avais trouvé un qui m'a donné la clef du dessein de l'Auteur, & même le titre de l'ouvrage. Voici ce qui y est écrit :

PRODUITS *de la Civilisation perfectionnée.*

1ere. PARTIE. *Maximes et Pensées.*

2e. PARTIE. *Caracteres.*

3e. PARTIE. *Anecdotes.*

En lisant ceci, je ne doutais point que ce ne fut le titre & la division d'un grand ouvrage, dont Chamfort

avait

avait parlé à mots couverts à très-peu de personnes, & dont il avait depuis si longtems rassemblé les matériaux.

Le titre est parfaitement dans le genre de son esprit : il était dans sa philosophie de voir comme le produit de ce perfectionnement de civilisation que l'on vante, l'excessive corruption des mœurs, les vices hideux ou ridicules, & les travers de toute espece qu'il prenait un plaisir malin à caractériser & à peindre.

Je fis donc, en suivant cette division établie par lui-même, un premier triage. La premiere partie se trouva très-abondante, & me parut susceptible d'être subdivisée par chapitres. La partie des Caracteres était la plus faible, soit qu'il se fut moins exercé dans ce genre, soit qu'elle soit plus riche dans les très-nombreux papiers que je n'ai pas. Je la réunis à celle des Anecdotes, & ayant ainsi divisé le tout seulement en deux parties, je réduisis, par un examen sévere, à un seul volume, ce qui, si j'avais tout employé, en pouvait fournir plus de deux.

J'ai éprouvé dans tout ce travail, aussi fastidieux que pénible, que l'amitié donne plus de patience que l'amour-propre, & que l'on peut prendre, pour la mémoire d'un ami, des soins qu'il paraîtrait insupportable de prendre pour soi-même.

Je me serais fort trompé dans mon jugement, si ce volume, & sur-tout si la partie des *Maximes et Pensées* n'ajoute beaucoup à la réputation de Chamfort, assez connu comme Ecrivain & comme Homme de Lettres, mais trop peu comme Philosophe.

Quant

Quant aux *Caractères et Anecdotes*, je n'ai pas cru devoir les diviser par chapitres. Leur mélange produit une variété que la classification eût fait disparaître. La Cour, la Ville, Hommes, Femmes, Gens de Lettres, figurent tour-à-tour & presque ensemble dans cette scene mobile, comme ils figuraient dans celle du monde, où Chamfort ayant été longtems acteur & spectateur, était plus que personne, par sa position, à portée de saisir la ressemblance des personnages, comme il l'était par son talent de les représenter dans ses peintures.

On trouvera dans cette partie beaucoup de noms connus & d'indications faciles à reconnaître ; je ne me suis cru permis ni de supprimer les uns, ni d'ôter aux autres le léger voile dont l'Auteur, les avait couverts.

J'ai placé en tête de la premiere partie, & comme une sorte d'Avertissement de l'Auteur, une Question qu'il s'était souvent entendu faire, & ses réponses, remplies d'originalité, à cette question triviale.

Je regrette infiniment de n'avoir pas eu à ma disposition le reste de ces matériaux précieux. Peut-être serais-je parvenu à en faire à-peu-près ce que l'Auteur comptait en faire lui-même ; & cet ouvrage, devenu complet, serait un des plus piquans de ce siecle.

J'exhorte, au nom de l'Amitié, de la Philosophie & des Lettres, ceux qui peuvent posséder ce trésor, à ne le pas enfouir, & à rendre à la mémoire du malheureux Chamfort tout ce qui lui appartient.

GINGUENÉ.

QUES-

QUESTION.

POURQUOI ne donnez-vous plus rien au public ?

RÉPONSES.

C'est que le public me paraît avoir le comble du mauvais goût & la rage du dénigrement.

C'est qu'un homme raisonnable ne peut agir sans motif ; & qu'un succès ne me ferait aucun plaisir, tandis qu'une disgrace me ferait peut-être beaucoup de peine.

C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie.

C'est que je travaille pour les Variétés Amusantes, qui sont le théâtre de la nation ; & que je mene de front, avec cela, un ouvrage philosophique qui doit être imprimé à l'Imprimerie Royale.

C'est que le Public en use avec les Gens de Lettres comme les racoleurs du Pont-St.-Michel avec

ceux qu'ils enrôlent : enivrés le premier jour, dix écus & des coups de bâton le reste de leur vie.

C'est qu'on me presse de travailler, par la même raison que quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer dans les rues des Singes ou des meneurs d'Ours.

Exemple : M. Thomas, insulté pendant toute sa vie & loué après sa mort.

Gentilshommes de la chambre, Comédiens, Censeurs, la Police, Beaumarchais.

C'est que j'ai peur de mourir sans avoir vécu.

C'est que tout ce qu'on me dit pour m'engager à me produire, est bon à dire à St. Ange & à Murville.

C'est que j'ai à travailler & que les succès perdent du tems.

C'est que je ne voudrais pas faire comme les Gens de Lettres, qui ressemblent à des ânes, ruant & se battant devant un ratelier vuide.

C'est que si j'avais donné à mesure les bagatelles dont je pouvais disposer, il n'y aurait plus pour moi de repos sur la terre

C'est que j'aime mieux l'estime des honnêtes gens, & mon bonheur particulier, que quelques éloges, quelques écus, avec beaucoup d'injures & des calomnies.

C'est que s'il y a un homme sur la terre qui ait le droit de vivre pour lui, c'est moi, après les méchancetés qu'on m'a faites à chaque succès que j'ai obtenu.

C'est que jamais, comme dit Bacon, on n'a vu marcher ensemble la gloire & le repos.

Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas.

Parce que je resterais à moitié chemin de la gloire de Jeannot.

Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble.

C'est que plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux.

C'est que j'ai connu presque tous les hommes célebres de notre tems, & que je les ai vus malheureux par cette belle passion de célébrité, & mourir, après avoir dégradé par elle leur caractere moral.

MAXIMES ET PENSÉES.

CHAPITRE PREMIER.

MAXIMES GÉNÉRALES.

Les Maximes, les Axiômes, sont, ainsi que les Abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une Maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'Auteur de la Maxime au résultat dont il fait part à son Lecteur. Le paresseux & l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au-delà, & donnent à la Maxime une généralité que l'Auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la Maxime

xime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'Histoire Naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes & les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire. Car il a fallu rapprocher & observer des rapports. Mais le grand Naturaliste, l'homme de génie voit que la Nature prodigue des êtres individuellement différens, & voit l'insuffisance des divisions & des classes qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux; on peut les associer: souvent la même chose, c'est souvent la cause & l'effet.

La plûpart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures & finissant par tout manger.

Ce serait une chose curieuse qu'un Livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, & qui se trouvent développées ou supposées dans les Ecrits les plus célebres, dans les Auteurs les plus consacrés; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espece. On verrait que presque tous les

Livres

Livres sont des corrupteurs ; que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

On ne cesse d'écrire sur l'Education ; & les Ouvrages écrits sur cette matiere ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles ; ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces Ecrits, tant qu'on ne ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la Législation, à la Religion, à l'opinion publique? L'Education n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plutôt l'absurdité des opinions & des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique, ou législative ; par conséquent, à lui en inspirer le mépris?

C'est une source de plaisir & de philosophie de faire l'analyse des idées qui entrent dans les divers jugemens que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L'examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique, n'est pas moins intéressant, & l'est souvent davantage.

Il en est de la civilisation comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains & bien

bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science ; mais quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers & leur art funeste : à l'application.

L'homme, dans l'état actuel de la Société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

La Société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la Nature, mais bien sa décomposition & sa refonte entiere. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société ; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire, plus loin de la Nature. Il charme dans un Roi, parce qu'un Roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne Architecture Dorique ou Corinthienne, dans un édifice grossier & moderne.

En général, si la Société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple & vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit. Il plairait sans étonner. Mais il étonne & il plaît. Notre surprise est

la

la satire de la société, & notre plaisir est un hommage à la Nature.

Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à-peu-près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser, sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paraît s'adresser qu'à son extérieur. Mais ce même mendiant qui laisserait insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de tems en tems la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, & pour échapper au péril, au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme: c'est votre ami. Eh! morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'ef-

fet, & l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami ? & pourquoi ne supposez-vous pas plûtot qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

Il y a deux classes de Moralistes & de Politiques, ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, & c'est le plus grand nombre ; Lucien, Montagne, Labruyère, Larochefoucaut, Swift, Mandeville, Helvétius, &c. Ceux qui ne l'ont vue que du beau côté & dans ses perfections ; tels sont Shaftesbury & quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines. Les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, & qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de Morale, de Sermons, &c., il n'y a qu'à jetter les yeux sur le préjugé de la Noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les Philosophes, les Orateurs, les Poëtes, aient lancé plus de traits satyriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espece, qui ait fait naître plus de sarcasmes ? Cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carosses ? Cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin ?

Au Théâtre, on vise à l'effet ; mais ce qui distingue le bon & le mauvais Poëte, c'est que le premier veut

veut faire effet par des moyens raisonnables, &, pour le second, tous les moyens sont excellens. Il en est de cela comme des honnêtes gens & des fripons, qui veulent également faire fortune. Les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, & les autres, toutes sortes de moyens.

La Philosophie, ainsi que la Médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remedes, & presque point de spécifiques.

On compte environ 150 millions d'ames en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie. En admettant que l'Amérique & les Terres Australes n'en contiendraient que la moitié de ce que donne notre hémisphere, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre Globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans, aurait échappé environ 1400 fois à cette épouvantable destruction.

J'ai vu des hommes qui n'étaient doués que d'une raison simple & droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit, & cette raison simple avait suffi pour leur faire mettre à leur place les vanités & les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des

femmes à-peu-près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avait mises au niveau des mêmes idées. Il suit de ces deux observations que ceux qui mettent un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la derniere classe de notre espece.

Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, & qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant, alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce & de la gaîté.

Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la premiere jeunesse, & en avançant dans la vie, on en trouve la raison; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, & qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde & la décence sociale, il faut qu'un Prêtre, une Curé croie un peu pour n'être pas hypocrite,

ne

ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le Grand-Vicaire peut sourire à un propos contre la Religion, l'Evêque rire tout-à-fait, le Cardinal y joindre son mot.

La plûpart des Nobles rappellent leurs Ancêtres, à peu-près comme un *Cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

J'ai lu, dans je ne sais quel Voyageur, que certains Sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'ame. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs Bourgades, & la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, & n'y pensent plus. C'est à-peu-près ce que nos Philosophes ont fait, & avaient de meilleur à faire.

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, &, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

C'est une belle Allégorie, dans la Bible, que cet Arbre de la Science du bien & du mal qui produit la mort. Cet emblême ne veut-il pas dire que lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amene la mort de l'ame, c'est-à-dire, un

désintéres-

désintéressement complet sur tout ce qui touche & occupe les autres hommes ?

Il faut qu'il y ait de tout dans le monde ; il faut que, même dans les combinaisons factices du systême social, il se trouve des hommes qui opposent la Nature à la Société, la vérité à l'opinion, la réalité à la chose convenue. C'est un genre d'esprit & de caractere fort piquant, & dont l'empire se fait sentir plus souvent qu'on ne croit. Il y a des gens à qui on n'a besoin que de présenter le vrai, pour qu'ils y courent avec une surprise naïve & intéressante. Ils s'étonnent qu'une chose frappante (quand on sait la rendre telle) leur ait échappé jusqu'alors.

On croit le sourd malheureux dans la Société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la Société qui dit : cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

La pensée console de tout, & remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remede du mal qu'elle vous a fait, & elle vous le donnera.

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caracteres dans l'Histoire moderne ; & on ne peut comprendre comme ils se sont formés. Ils y semblent comme

comme déplacés. Ils y sont comme des cariatides dans un entresol.

La meilleure Philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaîté avec l'indulgence du mépris.

Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son anti-chambre.

J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, & le repos à la célébrité.

Une forte preuve de l'existence de Dieu, selon Dorilas, c'est l'existence de l'homme, de l'homme par excellence, dans le sens le moins susceptible d'équivoque, dans le sens le plus exact, &, par conséquent, un peu circonscrit, en un mot, de l'homme de qualité. C'est le chef-d'œuvre de la Providence, ou plutôt le seul ouvrage immédiat de ses mains. Mais on prétend, on assure qu'il existe des êtres d'une ressemblance parfaite avec cet être privilégié. Dorilas a dit : est-il vrai ? quoi ! même figure, même conformation extérieure ! Eh bien, l'existence de ces individus, de ces hommes, puisqu'on les appelle ainsi, qu'il a niée autrefois, qu'il a vue, à sa grande surprise, reconnue par plusieurs de ses égaux, que, par cette raison seule, il ne nie plus

plus formellement, sur laquelle il n'a plus que des nuages, des doutes bien pardonnables, tout-à-fait involontaires, contre laquelle il se contente de protester simplement par des hauteurs, par l'oubli des bienséances, ou par des bontés dédaigneuses ; l'existence de tous ces êtres, sans doute mal définis, qu'en fera-t-il ? comment l'expliquera-t-il ? comment accorder ce phénomene avec sa théorie ? Dans quel systême physique, métaphysique, ou s'il le faut, mythologique, ira-t-il chercher la solution de ce problême ? Il réfléchit, il rêve, il est de bonne foi, l'objection est spécieuse ; il en est ébranlé. Il a de l'esprit, des connaissances. Il va trouver le mot de l'énigme ; il l'a trouvé, il le tient, la joie brille dans ses yeux. Silence. On connaît, dans la Théologie Persanne, la doctrine des deux Principes, celui du Bien & celui du Mal. Eh quoi ! vous ne saisissez pas ? Rien de plus simple. Le génie, les talens, les vertus, sont des inventions du mauvais Principe, d'Orimane, du Diable, pour mettre en évidence, pour produire au grand jour certains misérables, Plébéiens reconnus, vrais roturiers, ou à peine Gentilshommes.

Combien de Militaires distingués, combien d'Officiers Généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la Postérité, en cela moins heureux que Bucéphale, & même que le Dogue Espagnol Béré-

cillo

cillo qui dévorait les Indiens de Saint Domingue, & qui avait la paie de trois Soldats?

On souhaite la paresse d'un méchant & le silence d'un sot.

Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, & quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l'honnête homme & que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme & le sot ont moins de peine à se mettre au courant & au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté & sottise, au lieu que l'honnête homme & l'homme sensé, ne pouvant pas entrer si-tôt en commerce avec le monde, perdent un tems précieux pour la fortune. Les uns sont des Marchands qui, sachant la langue du pays, vendent & s'approvisionnent tout de suite, tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs & de leurs chalands, avant que d'exposer leur marchandise, & d'entrer en traité avec eux. Souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, & alors ils s'en retournent sans étrenner.

Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom; l'une est la prudence de l'Aigle, & l'autre, celle des Taupes. La premiere consiste à suivre hardiment son caractere, en

 acceptant

acceptant avec courage les désavantages & les inconvéniens qu'il peut produire.

Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plûpart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots très-bien vêtus.

Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siecles il y aurait des endroits où dans l'enceinte de quatre lieues quarrées, se trouveraient réunis & amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pûssent jamais vivre ensemble ? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes & de monstruosités ? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

Les prétentions sont une source de peines, & l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse, ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide & vieille, elle est calme & tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir & ne pas

réussir

réussir auprès des femmes ; il s'expose à des inconvéniens, & même à des affronts : il devient nul ; dès-lors plus d'incertitude, & il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes & arrêtées. Il vaut mieux être moins & être ce qu'on est, incontestablement. L'état des Ducs & Pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des Princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémistiche, *que n'écrit-il en prose ?* il se fût épargné bien des tourmens & se fût peut-être fait un nom, autrement que par le ridicule.

N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux, disait Séneque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractere : n'as-tu pas honte de vouloir être Philosophe plus que tu ne peux ?

La plûpart des hommes qui vivent dans le monde, y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les Hannetons ne savent pas l'Histoire Naturelle.

En voyant Bacon, dans le commencement du seizieme siecle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des Sciences, on cesse presque d'admirer les Grands Hommes qui lui ont succédé, tels que Boyle, Locke, &c. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des Royaumes & des Provinces à ses partisans ou à ses favoris.

Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions ; & on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son Médecin.

Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle & détruit le Palais où elle fut enchantée.

Les Médecins & le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies & dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les Médecins sont des Quinze-vingts qui connaissent mieux les rues, & qui se tirent mieux d'affaire.

Vous

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au Parterre d'un Spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arriere, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du Peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils*, *mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent, *s'avancer*, *avancer*, *arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossiéreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

Le Monde physique paraît l'ouvrage d'un Etre puissant & bon, qui a été obligé d'abandonner à un Etre malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un Diable devenu fou.

Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disait : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du Soleil.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites ils se montrent comme ils sont.

Qu'est-ce qu'un Philosophe ? c'est un homme qui oppose la Nature à la Loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, & son jugement à l'erreur.

Un

Un sot qui a un moment d'esprit, étonne & scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Ne tenir dans la main de personne, être l'*homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentimens, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

L'Opinion est la Reine du Monde, parce que la Sottise est la Reine des Sots.

Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractere.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

Grands & petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisannes dans le Moulin de Javelle : *Vous autres & nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du Hasard : quelque dévot dira que le Hasard est un sobriquet de la Providence.

Il

Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux & intrépide de leur raison, & osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le tems est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la Morale, de la Politique, & de la Société, aux Rois, aux Ministres, aux Grands, aux Philosophes, aux principes des Sciences, des Beaux-Arts, &c. sans quoi, on restera dans la médiocrité.

Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de Charlatan; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

Les hommes deviennent petits en se rassemblant; ce sont les Diables de Milton, obligés de se rendre Pygmées, pour entrer dans le Pandœmonium.

On anéantit son propre caractere dans la crainte d'attirer les regards & l'attention, & on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

Les fléaux physiques, & les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvéniens de la société ont amené la nécessité du Gouvernement,

vernement, & le Gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

L'ambition prend aux petites ames plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux Chaumieres qu'aux Palais.

L'homme vit souvent avec lui-même, & il a besoin de vertu; il vit avec les autres, & il a besoin d'honneur.

La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblême qu'à l'avarice. Mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

La Nature en faisant naître à-la-fois la raison & les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, & en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison, pour toute ressource.

Toutes les passions sont exagératrices, & elles ne sont des passions que parce qu'elles exagerent.

Le Philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au Chimiste qui voudrait éteindre son feu.

Le

Le premier des dons de la Nature est cette force de raison qui vous éleve au-dessus de vos propres passions & de vos faiblesses, & qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talens & vos vertus.

Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot, si imbécilles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent.

La Nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

A voir la maniere dont on en use envers les malades dans les Hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asyles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

De nos jours, ceux qui aiment la Nature sont accusés d'être romanesques.

Le Théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie & à la mort.

La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

La plûpart des folies ne viennent que de sottise.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

Les lois du secret & du dépôt sont les mêmes.

L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la Bibliotheque d'un Château est à la personne du Maître.

Ce que les Poëtes, les Orateurs, même quelques Philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au College, pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfans pour les engager à préférer à une tartelette, les louanges de leurs Bonnes, c'est ce qu'on répete aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

Quand on veut devenir Philosophe, il ne faut pas se rebuter des premieres découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'Anatomiste triomphe de la

Nature,

Nature, de ses organes & de son dégoût, pour devenir habile dans son Art.

En apprenant à connaître les maux de la Nature, on méprise la mort ; en apprenant à connaître ceux de la Société, on méprise la vie.

Il en est de la valeur des hommes comme de celle des Diamans, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe & marqué, mais qui, par-delà cette mesure, restent sans prix, & ne trouvent point d'acheteurs.

CHAPITRE II.

SUITE DES MAXIMES GÉNÉRALES.

En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, & la raison en est simple. Comme tout y est une suite de contradictions, la plus légere attention possible suffit pour les faire remarquer & rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

Le Public ne croit point à la pureté de certaines vertus & de certains sentimens ; &, en général, le Public ne peut guere s'élever qu'à des idées basses.

Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le Public.

Il

Il y a des siecles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

L'espérance n'est qu'un Charlatan qui nous trompe sans cesse. Et pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du Paradis le vers que le Dante a mis sur celle de l'Enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

L'ambitieux qui a manqué son objet, & qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

Il y a, entre l'homme d'esprit, méchant par caractere, & l'homme d'esprit, bon & honnête, la différence qui se trouve entre un assassin & un homme du monde qui fait bien des armes.

Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, & donner aux hommes moins de prises sur vous ? Il suffit qu'il y en ait une, & qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, & c'est ce qui paraît impossible.

Telle

Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la Nature, & dans la Nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines !

La prétention la plus inique & la plus absurde, en matiere d'intérêt, qui serait condamnée avec mépris, comme insoutenable dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matiere d'un procès en justice réglée. Tout procès peut se perdre ou se gagner, & il n'y a pas plus à parier pour que contre. De même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matiere d'un débat entre des partis différens dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

C'est une vérité reconnue, que notre siecle a remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scholastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple & au vrai, en physique, en morale & en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot *l'honneur* renferme d'idées complexes & métaphysiques. Notre siecle en a senti les inconvéniens ; &, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mot, il a établi que l'*honneur* restait dans toute son intégrité

à tout

à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois ce mot était une source d'équivoques & de contestations ; à présent, rien de plus clair. Un homme a-t il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis ? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les régistres du Greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du Ministere, &c. Il entre dans les Corps, dans les Académies, dans les Cours Souveraines. On sent combien la netteté & la précision épargnent de querelles & de discussions, & combien le commerce de la vie devient commode & facile.

L'amour de la gloire, une vertu. Etrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulans l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus serait-il Titus, s'il avait eu pour Ministres, Séjan, Narcisse & Tigellin ?

La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire, que l'une & l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractere. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une & l'autre, & s'enveloppe

veloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, & quelquefois dans l'une & dans l'autre.

Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi & nous, nous paraît être plus voisin de notre ennemi. C'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet-d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

L'opinion publique est une jurisdiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, & qu'il ne doit jamais décliner.

Vain veut dire vide; ainsi, la vanité est si misérable, qu'on ne peut guere lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune: savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

Il y a peu d'hommes à grand caractere qui n'ait quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entierement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est à l'égard du grand caractere, ce qu'un Artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal,

idéal, est à l'égard de l'Artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée, qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre le déparerait. Plus un Diamant est beau, plus il faut que la monture soit légere. Plus le chaton est riche, moins le Diamant est en évidence.

Quand on veut éviter d'être Charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car si l'on y monte, on est bien forcé d'être Charlatan, sans quoi l'Assemblée vous jette des pierres.

Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

Il y a telle supériorité, telle prétention qu'il suffit de ne pas reconnaître pour qu'elle soit anéantie, telle autre qu'il suffit de ne pas appercevoir pour la rendre sans effet.

Ce serait être très-avancé dans l'étude de la Morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil & la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable. La seconde est vile, incertaine, mobile, inquiete & chancelante. L'un

grandit l'homme, l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus, l'autre, celle de presque tous les vices & tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les Commandemens de Dieu ; & un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les 16 heures. C'est un palliatif. La Mort est le remede.

La Nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instrumens qu'elle emploie, à-peu-près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable. Ce sont les injures du tems & les injustices des hommes.

Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Ecriture a dit que le commencement de la Sagesse était la Crainte de Dieu : moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques, comme on voit, dans un tems de peste, les malades de fievre quarte échapper à la contagion.

Le

Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourmens qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, & qui dégradent l'homme. Sans ces inconvéniens, elles auraient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse le fait seulement *durer*.

Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhommie.

Il faudrait pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, & le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

Celui-là fait plus, pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

Si Diogenes vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son ame qu'il faut entierement *paralyser*.

La Fortune & le costume qui l'entoure, fait de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne Comédien malgré lui.

Dans les chôses, tout est *affaires mêlées*, dans les hommes, tout est *pieces de rapport*. Au moral & au physique, tout est mixte. Rien n'est un, rien n'est pur.

Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connues de ce même homme, à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu, par lui-même, par projet ; & cependant on voit un petit nombre d'hommes sages parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses & très-éclairés, n'être ni corrompus ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique ; & la force de leur caractere, jointe aux lumieres d'un esprit étendu, les éleve au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

Voulez-

Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes ? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus long-tems l'influence, c'est-à-dire, dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux Courtisan, un vieux Prêtre, un vieux Juge, un vieux Procureur, un vieux Chirurgien, &c.

L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractere, car s'il était né avec du caractere, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre.

L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, & l'honneur vaut mieux que la gloire.

C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son ame. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard ; deux plumes ajoutées au bois font une flêche.

Les gens faibles sont les troupes légeres de l'armée des méchans. Ils font plus de mal que l'armée même, ils infestent & ils ravagent.

Il

Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même ; mais la haîne, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

Tel homme a été craint pour ses talens, haï pour ses vertus, & n'a rassuré que par son caractere. Mais combien de tems s'est passé avant que justice se fît !

Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

La sottise ne serait pas tout-à-fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout-à-fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sente ; mais il est vrai que plus on juge moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette regle.

Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces Comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du Public est mauvais. Quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du Public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un Roi. Il y a du ragoût.

Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis, qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'ame. M. de C..... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : tu me donnes un soufflet, eh bien ! je ne suis point encore fâché. Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

Robinson dans son île, privé de tout, & forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journaliere, supporte la vie, & même goûte, de son aveu, plusieurs momens de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

Les idées des hommes sont comme les cartes & autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme

comme dangereuses & trop hardies, sont depuis devenues communes, & presque triviales, & ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles & communes par nos descendans.

J'ai souvent remarqué dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque & procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers, j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigens & de la derniere classe du Peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant, on nous les ôte.

Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une ame noble, l'amour-propre d'un cœur généreux, &, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractere.

La concorde des freres est si rare que la Fable ne cite que deux freres amis, & elle suppose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour-à-tour de la terre aux Champs-Elisées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute & de rupture.

Il y a plus de fous que de sages, & dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse.

Les maximes générales sont dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les Arts.

La conviction est la conscience de l'esprit.

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point & qu'on ne peut dire.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion, a sa fortune en agiotage. L'homme heureux par la vérité, a sa fortune en fonds de terre, & en bonnes constitutions.

Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son ame ou sa pensée.

Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe Indien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

L'habileté est à la ruse, ce que la dextérité est à la filouterie.

L'entêtement représente le *caractere*, à-peu-près comme le tempérament représente l'*Amour*.

Amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse.

Préjugé, vanité, calcul, voilà ce qui gouverne le monde ; celui qui ne connaît pour regles de sa conduite, que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher & trouver presque tout son bonheur.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, & de ses héritiers, s'il est riche.

Là

La fortune est souvent comme les femmes riches & dépensieres, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caracteres, mais ce n'est encore que la plus petite pour les caracteres distingués; & il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe. Le plus pauvre, c'est l'avare.

Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses ressemblances de caractere, qui les rapprochent & qui les unissent pour quelque tems. Mais la méprise cesse par dégrés, & ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, & repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs Grands Hommes soit d'avoir employé leur vie entiere à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié & qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine? La gloire de Bayle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y

a d'absurde dans les subtilités philosophiques & scolastiques qui feraient lever les épaules à un paysan du Gatinois, doué d'un grand sens naturel. Celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas. Celle de plusieurs Philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada. Celle de Montesquieu, & de quelques Auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernans sont faits pour les gouvernés, & non les gouvernés pour les gouvernans. Si le rêve des Philosophes qui croient au perfectionnement de la société, s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples & si naturels ?

Un homme sage, en même tems qu'honnête, se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine & prévient la calomnie.

Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste. Il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; & quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, & leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devait

devait être leur consolateur, & qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, & n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, & finit par coucher sur la dure.

Le tems diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les Métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs* ; & je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la Nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'apperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin, *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est sur-tout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime.

Ce

Ce sont les plus tyranniques & qu'on doit le plus combattre.

Il n'est pas rare de voir des ames faibles qui, par la fréquentation avec des ames d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisans que les prétentions d'un sot à l'esprit.

La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE.

JAMAIS le monde n'est connu par les livres, on l'a dit autrefois, mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici. C'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très-importantes au succès des plus grandes affaires.

En parcourant les Mémoires & Monumens du siecle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce tems-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

 Qu'est-

Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables & de vraie bienveillance ? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu & des petites-maisons ; c'est tout ce qu'elle est tour-à-tour pour la plûpart de ceux qui la composent.

On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches ou compartiments d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, &c. forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables & les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, & aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature : autour de l'édifice, circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche & l'homme, entre l'instrument & l'étui. Les concurrens même s'abstiennent

s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser, & de sa personne pour tuer le tems.

Les Gens de robe, les Magistrats, connaissent la Cour, les intérêts du moment, à-peu-près comme les Ecoliers qui ont obtenu un *Exeat*, & qui ont dîné hors du College, connaissent le monde.

Ce qui se dit dans les cercles, dans les sallons, dans les soupés, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant, On peut dire sur cela le mot Italien *per la predica* ou le mot Latin *ad populum phaleras.* Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu & bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres & le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles me mettaient mieux sur la voie, & me faisaient réfléchir davantage.

L'influence qu'exerce sur notre ame une idée morale, contrastante avec des objets physiques & maté-

matériels, se montre dans bien des occasions ; mais on ne la voit jamais mieux que quand le passage est rapide & imprévu. Promenez-vous sur le Boulevard, le soir : vous voyez un jardin charmant, au bout duquel est un sallon, illuminé avec goût. Vous entrevoyez des groupes de jolies femmes, des bosquets, &, entr'autres, une allée fuyante, où vous entendez rire : ce sont des Nymphes, vous en jugez par leur taille svelte, &c. Vous demandez quelle est cette femme, & on vous répond : c'est Madame de B........, la maîtresse de la maison. Il se trouve par malheur que vous la connaissez, & le charme a disparu.

C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, & son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier ?

Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été Ministres ou premiers Commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises & les valetages dont ils ont été témoins, & c'est ce qu'on peut voir par cent exemples.

emples. Comme c'est un mal aussi ancien que la Monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irrémédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des Ministres.

Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, & on n'en jure pas moins foi de Gentilhomme.

Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'ils se croient en société.

J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simare. Etonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simare même. Tous également vils, & les premiers absurdes plus que les autres.

La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dînés que d'appétit, & ceux qui ont plus d'appétit que de dînés.

On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîné de vingt louis.

C'est une regle excellente à adopter sur l'art de la raillerie & de la plaisanterie, que le plaisant & le railleur doivent être garans du succès de leur plaisanterie, à l'égard de la personne plaisantée, & que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

M.... me disait que j'avais un grand malheur, c'était de ne pas me faire à la toute-puissance des sots. Il avait raison; & j'ai vu qu'en entrant dans le monde, un sot avait de grands avantages, celui de se trouver parmi ses pairs. C'est comme frere Lourdis dans le Temple de la Sottise :

Tout lui plaisait ; & même en arrivant,
Il crut encore être dans son Couvent.

En voyant quelquefois les friponneries des petits & les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers, préposés pour arrêter les autres.

Les gens du monde & de la Cour donnent aux hommes & aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs, qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable & arbitraire, & qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur

leur valeur réelle & réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

Il y a des momens où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas ; & il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincere, naïf, sans affectation, sans jactance.

Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent, estiment ceux qui le méprisent, & y sont déterminés par ce mépris même.

Amitié de Cour, foi de renards & société de loups.

Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un Ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est que dans le monde, & surtout dans un monde choisi, tout est Art, Science, Calcul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable. J'ai vu des hommes dans lesquels ce qui paraissait la grâce d'un premier mouvement, était une combinai-

son,

son, à la vérité très-prompte, mais très-fine & très-savante. J'en ai vu associer le calcul le plus réfléchi à la naïveté apparente de l'abandon le plus étourdi. C'est le négligé savant d'une coquette, d'où l'Art a banni tout ce qui ressemble à l'art. Cela est fâcheux, mais nécessaire. En général, malheur à l'homme, qui même dans l'amitié la plus intime laisse découvrir son faible & sa prise! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret. Il paraît impossible que dans l'état actuel de la société, (je parle toujours du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son ame & les détails de son caractere, & surtout de ses faiblesses à son meilleur ami. Mais encore une fois, il faut porter, (dans ce monde-là) le rafinement si loin qu'il ne puisse pas même y être suspect, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé comme acteur dans une troupe d'excellens comédiens.

Les gens qui croient aimer un Prince, dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfans qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats, le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite,

mais

mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un Favori ou un Ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait : les Grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie ; & je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens de monde.

Les actions utiles, même avec éclat, les services réels & les plus grands qu'on puisse rendre à la Nation & même à la Cour, ne sont, quand on n'a point la faveur de la Cour, que des péchés splendides, comme disent les Théologiens.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible ; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse : ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité & de la vanité qui y regnent.

Quand

Quand les Princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espece*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

Il y a des fautes de conduite que de nos jours on ne fait plus guere, ou qu'on fait beaucoup moins. On est tellement rafiné que mettant l'esprit à la place de l'ame, un homme vil, pour peu qu'il ait réfléchi, s'abstient de certaines platitudes, qui autrefois pouvaient réussir. J'ai vu des hommes malhonnêtes, avoir quelquefois une conduite fiere & décente avec un Prince, un Ministre, ne point fléchir, &c. Cela trompe les jeunes gens & les novices qui ne savent pas, ou bien oublient, qu'il faut juger un homme par l'ensemble de ses principes & de son caractere.

A voir le soin que les conventions sociales paraissent avoir pris, d'écarter le mérite de toutes les places où il pourrait être utile à la Société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

Que

Que trouve un jeune homme, en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'*honorer*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractere assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien, ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumieres, par son caractere, & d'après sa position qu'il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes, s'il ne s'apperçoit pas qu'on le protege, qu'on veut le gouverner, s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent, on le trouve charmant, & c'est, comme on dit, le meilleur enfant du monde.

La Société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour-à-tour blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable, où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité !

Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui surprend & scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle Grands-Seigneurs ou Grands, les hommes en place, paraissent, pour la plûpart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague & peu dévełoppée dans leur tête, que les hommes, doués de ces vertus, ne sont pas propres à être des instrumens d'intrigue ? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes & aux autres, dans un pays où sans l'intrigue, la fausseté & la ruse, on n'arrive à rien !

Que voit-on dans le monde ? Partout un respect naïf & sincere pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur Reine), ou bien des ménagemens forcés pour cette même sottise, (les gens d'esprit craignent leur tyran).

Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité.

Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent & estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple : louez, vantez ses talens & ses vertus ; que tous conviennent de ses vertus & de ses talens. L'un des assistans ajoute : c'est

c'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. Que dites-vous ? reprend un autre. C'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente ?—Vraiment ! —Soyez en sûr, j'en ai la preuve. Qu'alors cet homme de mérite paraisse, & qu'il compare l'accueil de la société & la maniere plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, & il a gémi. Mais dans cette société, il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. Un sur vingt, dit notre philosophe : je suis content.

Quelle vie que celle de la plûpart des gens de la cour ! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis ; & pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sechent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de M. tel, de Madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

Quelques folies qu'aient écrites certains phisionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre phisionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux

par la même raison que la plûpart des tailleurs sont cagneux.

Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent oui dire, même à des gens d'esprit ; mais il est bien plus vrai qu'il y a des doses d'esprit & d'habileté à qui la fortune ne saurait échapper, quand bien même celui qui les a posséderait l'honnèteté la plus pure, obstacle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

Lorsque Montaigne a dit à propos de la grandeur : puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire ; il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, & qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage, & un honnête homme pourraient la haïr comme la barriere qui sépare des ames faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractere distingué, qui ne se soit refusé aux sentimens que lui inspiraient tel ou tel homme d'un rang supérieur ; qui n'ait repoussé, en s'affligeant lui-même, telle ou telle amitié qui pouvait être pour lui une source de douceurs & de consolations. Celui-là, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire :

je

je hais la grandeur qui m'a fait fuir ce que j'aimais ou ce que j'aurais aimé.

Qui est-ce qui n'a que des liaisons entierement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à la Société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle?

Etes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit, & souhaitez-vous de lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos momens, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur; ne perdez point votre tems à ces bagatelles. Faites plus, faites mieux; faites sa généalogie.

Vous croyez qu'un Ministre, un homme en place, a tel ou tel principe, & vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettrait en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, & vous lui voyez faire des choses qui

qui vous prouvent qu'un Ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic de dire telle ou telle chose.

Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, & pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards, qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, & vive avec de la canaille.

Les corps (Parlemens, Académies, Assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, & on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux comme les balles de fusil sur un Sanglier, sur un Crocodile.

En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misantrope finirait par s'égayer, & Héraclite par mourir de rire.

Il me semble qu'à égalité d'esprit & de lumieres, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain & la Société. C'est que dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

En

En voyant les Princes faire de leur propre mouvement certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entourent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs faiblesses; on se dit: quel malheur que ce Prince ait pour amis Damis ou Aramont! On ne songe pas que si Damis ou Aramont avaient été des personnages qui eussent de la noblesse ou du caractere, ils n'auraient pas été les amis de ce Prince.

A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes; femmes de qualité ou filles; le reste n'est rien. Nulle vertu n'éleve une femme au-dessus de son état; elle n'en sort que par le vice.

Parvenir à la fortune, à la considération, malgré le désavantage d'être sans ayeux, & cela à travers de tant de gens qui ont tout apporté en naissant, c'est gagner ou remettre une partie d'échecs, ayant donné la Tour à son adversaire. Souvent aussi les autres ont sur vous trop d'avantages conventionnels, & alors il faut renoncer à la partie. On peut bien céder une Tour, mais non la Dame.

Les

Les gens qui élevent les Princes & qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités & à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique, qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs éleves que trois & trois font huit.

Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent ? est-ce un Français à Pekin ou à Macao ? est-ce un Lapon au Sénégal ? ou ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or & sans parchemin, au milieu de ceux qui possedent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis ? N'est-ce pas une merveille que la Société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf-vingtiemes de la Société ?

Le monde & la Société ressemblent à une bibliotheque où au premier coup-d'œil tout paraît en regle, parce que les livres y sont placés suivant le format & la grandeur des volumes, mais où dans le fond tout en est désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des Sciences, des Matieres ni des Auteurs.

Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, &

où

où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être. Leur commerce est quelquefois supportable ; il y en a d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui ; ceux-là sont insupportables, c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

L'expérience qui éclaire les particuliers, corrompt les Princes & les gens en place.

Le public de ce moment-ci est comme la tragédie moderne, absurde, atroce & plat.

L'état de *Courtisan* est un métier dont on a voulu faire une science. Chacun cherche à se hausser.

La plûpart des liaisons de société, la camaraderie, &c., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

L'art de la parenthese est un des grands secrets de l'éloquence dans la Société.

A la Cour tout est Courtisan, le Prince du sang, le Chapelain de semaine, le Chirurgien de quartier, l'Apothicaire.

Les Magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le Lieutenant criminel, le Lieutenant civil, le Lieutenant de police, & tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la Société. Ils croient connaître les hommes & n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égoûts, & d'une maison par ses latrines. La plûpart de ces Magistrats me rappellent toujours le college où les Correcteurs ont une cabane auprès des commodités, & n'en sortent que pour donner le fouet.

C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes & de la Société. C'est par elle qu'on évite de se compromettre. C'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne. C'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses & sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elle ne manquent de gaîté, ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde & dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : Otez à la plaisanterie son empire & je quitte demain la Société. C'est une sorte de duel

où il n'y a pas de sang versé, & qui, comme l'autre rend les hommes plus mesurés & plus polis.

On ne se doute pas au premier coup-d'œil du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *M. un tel est très-aimable.* Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit ; que l'homme, dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractere, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, &c. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts & des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire, plus qu'on ne croit & qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plûpart de ces défauts, & cela vient de la nécessité de faire dire de soi : M. un tel est très-aimable.

Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né. Comment se défierait-on, à 20 ans, d'un Espion de police, qui a le cordon rouge ?

Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont en France & ailleurs sous la pro-

tection de ce mot : *C'est l'usage.* C'est précisément ce même mot que répondent les Hotentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles ; pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : C'est l'usage.

La prétention la plus absurde & la plus injuste, qui serait sifflée dans une assemblée d'honnêtes gens, peut devenir la matiere d'un procès, & dès-lors être déclarée légitime ; car tout procès peut se perdre ou se gagner, de même que dans les corps, l'opinion la plus folle, & la plus ridicule, peut-être admise, & l'avis le plus sage rejetté avec mépris. Il ne s'agit que de faire regarder l'un ou l'autre comme une affaire de parti, & rien n'est si facile entre les deux partis opposés qui divisent presque tous les corps.

Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans sa fatuité ? Otez les aîles à un papillon, c'est une chenille.

Les Courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité ; celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu, se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens & à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes.

nêtes. Comptez les deux classes, & pesez les deux forces.

Peu de personnes peuvent aimer un Philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui dans les différentes prétentions des hommes, & dans le mensonge des choses, dit à chaque homme & à chaque chose : je ne te prends que pour ce que tu es ; je ne t'apprécie que ce que tu vaux ; & ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer & estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

Quand on est trop frappé des maux de la Société universelle & des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : Il pouvait naître de plus grands malheurs encore de la suite de combinaisons qui a soumis 25 millions d'hommes à un seul, & qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues quarrées.

Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la Société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

La Société, les cercles, les sallons, ce qu'on appelle le monde, est une piece misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines & les décorations.

Pour

Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misantrope, par exemple, cela veut dire Philantrope; mauvais Français, cela veut dire bon Citoyen, qui indique certains abus monstrueux; Philosophe, homme simple, qui sait que deux & deux font quatre, &c.

De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes; un autre vous apprend à peindre en trois jours; un troisieme vous enseigne l'Anglais en 40 leçons. On veut vous apprendre huit langues avec des gravures, qui représentent les choses & leurs noms au-dessous, en huit langues. Enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentimens ou les idées de la vie entiere, & les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler cette pilulle, & on vous dirait: allez vous-en.

Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Séneque & Burrhus sont les honnêtes gens d'un siecle où il n'y en avait pas.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

Les

Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas ; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

Dans un pays où tout le monde cherche à *paraître*, beaucoup de gens doivent croire, & croient en effet, qu'il vaut mieux être banqueroutier que de n'être rien.

La menace du *rhume négligé* est pour les Médecins ce que le Purgatoire est pour les Prêtres, un *Pérou*.

Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau ; on s'écarte de la terre sans presque le sentir, & l'on ne s'apperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec 2000 écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, & même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin. C'est que par-là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours

prêt

prêt à leur échapper. Les tyrans voient par-là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes. Elles cessent aussi-tôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un Philosophe : il n'a que les passions qui émeuvent la Société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, & on le laisse-là.

Il est dangereux pour un Philosophe attaché à un Grand (si jamais les Grands ont eu auprès d'eux un Philosophe), de montrer tout son désintéressement ; on le prendrait au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentimens, & c'est, pour ainsi dire, un hypocrite d'ambition.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

DU GOÛT POUR LA RETRAITE ET DE LA DIGNITÉ DU CARACTERE.

UN Philosophe regarde ce qu'on appelle *un Etat dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire, comme une prison. C'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent en ôtant à l'ame & à l'esprit leur étendue & leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande & plus ornée. Celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot. L'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré, & une certaine aisance qui empêche qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

La faiblesse de caractere ou le defaut d'idées, en un mot tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misantropie.

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, & que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ?

Les pensées d'un solitaire, homme de sens, & fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit & se fait dans le monde.

Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société, qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat & trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons.

Le

Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

On dit quelquefois d'un homme qui vit seul, il n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous le prétexte qu'il ne se promene pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre; j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractere. Quand on a la lanterne de Diogene, il faut avoir son bâton.

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier & sensible, disposé à laisser les personnes & les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes. Mais ceux qui sont moins susceptibles d'endurcissement, sont obligés de se créer une sorte

L 2 d'insensibilité

d'insensibilité factice pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un homme honnête emporte après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible & triste. Le seul avantage qu'il produira, c'est de faire trouver la retraite aimable.

Les idées du public ne sauraient manquer d'être presque toujours viles & basses. Comme il ne lui revient guere que des scandales & des actions d'une indécence marquée, il tient de ces mêmes couleurs presque tous les faits ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison même de la plus noble espece, entre un grand Seigneur & un homme de mérite, entre un homme en place & un particulier ? il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur & un client, dans le second, que du manege & de l'espionnage. Souvent dans un acte de générosité, mêlé de circonstances nobles & intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un homme habile par une dupe, Dans le fait qui donne de la publicité à une passion quelquefois très-intéressante d'une femme honnête & d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du cinisme ou du libertinage. C'est que ses jugemens sont déterminés d'avance par le grand nombre de cas où il a dû condamner & mépriser. Il résulte de ces

observations,

observations, que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

La Nature ne m'a point dit: ne sois point pauvre; encore moins: sois riche; mais elle me crie: sois indépendant.

Le philosophe, se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette maniere de juger ne plaise à personne.

L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu. Le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire, dont l'extrémité le ramene à lui. C'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

Il ne faut point s'étonner du goût de J. J. Rousseau pour la retraite; de pareilles ames sont exposées à se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle; mais comme lui, l'étendue de leurs regards & la hauteur de leur vol, est le charme de leur solitude.

Quiconque n'a pas de caractere n'est pas un homme, c'est une chose.

On a trouvé le *moi* de Médée sublime, mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidens de

de la vie, est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

On ne connaît pas du tout l'homme qu'on ne connaît pas très-bien ; mais peu d'hommes méritent qu'on les étudie. De-là vient que l'homme d'un vrai mérite doit avoir en général peu d'empressement d'être connu. Il sait que peu de gens peuvent l'apprécier, que dans ce petit nombre chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs & usés qu'on lui accorde quand on soupçonne son existence, le mérite ne saurait en être flatté.

Quand un homme s'est élevé par son caractere, au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient & l'évitent avec soin. Il y a plus, les gens honnêtes persuadés, que par un effet de ses principes ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des

des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot & savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté & son caractere.

Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile; quand, dis-je, on a pris ce parti (& il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, faible ou vil), il arrive qu'on vit à-peu-près solitaire.

Tout homme qui se connaît des sentimens élevés, a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractere, plutôt que de sa position.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

PENSÉES MORALES.

LES Philosophes reconnaissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force & la prudence. On peut dire que cette derniere renferme les deux premieres, la justice & la tempérance, & qu'elle supplée, en quelque sorte, à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer, une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

Les Moralistes, ainsi que les Philosophes qui ont fait des systêmes en Physique ou en Métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit*, après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus ? J'ai vu Madame

Madame de L...., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mur, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des Moralistes.

On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût ; c'est une réforme qui date des dix dernieres années.

L'ame, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps ; elle se tourmente & s'agite en tout sens, mais finit par trouver un peu de calme. Elle s'arrête enfin sur le genre de sentimens & d'idées le plus nécessaire à son repos.

Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des apperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité : mais ils s'en éloignent bien vîte, & ressemblent aux enfans qui courent après un Masque, & qui s'enfuient si le Masque vient à se retourner.

Le sentiment qu'on a pour la plûpart des bienfaiteurs, ressemble à la reconnaissance qu'on a pour les arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont

fait du bien, qu'ils vous ont délivré d'un mal, mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée, & on ne les aime guere avec tendresse.

Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde & s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait, comme entre deux amans, l'idée de la jouissance s'enveloppe & s'annoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique, ou un os de mort. Il faut l'enchasser ou le fouler aux pieds.

La plûpart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri*.

On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la Nature. Il est juste que la récompense de bien faire, soit d'aimer.

La calomnie est comme la Guêpe qui vous importune, & contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement,

mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, & par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches & les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles & aux jambes de chair & d'os.

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

La plûpart des amitiés sont hérissées de *si* & de *mais*, & aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous entendus*.

Il y a entre les mœurs anciennes & les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, Contrôleur-Général des Athéniens, & l'Abbé Terray.

Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la Société. Chaque homme y porte les défauts, 1°. de l'humanité, 2°. de l'individu, 3°. de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le tems ; & chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, & malheureux par les siens

 mêmes,

mêmes, prend pour l'Humanité & pour la Société un mépris qui ne peut tourner que contre l'une & l'autre.

Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations. Si elle marque de plus les minutes, nouvelle cause d'inégalité ; puis celle qui marque le jour de la semaine & le mois de l'année, est toujours plus prête à se détraquer.

Tout est également vain dans les hommes, leurs joies & leurs chagrins. Mais il vaut mieux que la boule de savon soit d'or ou d'azur, que noire ou grisâtre.

Celui qui déguise la tyrannie, la protection, ou même les bienfaits, sous l'air & le nom de l'amitié, me rappelle ce Prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si cadens adoraveris me.*

La pauvreté met le crime au rabais.

Les Stoïciens sont des especes d'Inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation & l'enthousiasme poëtiques.

S'il

S'il était possible qu'une personne sans esprit, pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue & les différentes qualités de l'esprit d'autrui, & montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition, à l'égard des qualités de l'ame.

En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentimens extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidens de la vie, on est tenté de croire que la dissipation & la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, & que la vie ne vaut guere que ce qu'en font les gens du monde.

Dans des certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions & l'aveu de la raison par-dessus le marché.

L'amitié extrême & délicate, est souvent blessée du repli d'une rose.

La générosité n'est que la pitié des ames nobles.

Jouis & fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne, voilà je crois, toute la morale.

Pour

Pour les hommes vraiment honnêtes, & qui ont de certains principes, les Commandemens de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'Abbaye de Thelême : *Fais ce que tu voudras.*

L'Education doit porter sur deux bases la morale & la prudence ; la morale pour appuyer la vertu ; la prudence pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs, en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société, est de se rendre justice à soi-même & aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

Il n'y a que l'amitié entiere qui développe toutes les qualités de l'ame & de l'esprit de certaines personnes. La Société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agrémens. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil ; & qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables & inutiles.

Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions, & attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la Société & dans les plaisirs quelques dis-

tractions

tractions à des peines cruelles, on me prêchait l'amour de la retraite, du travail, & on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la Société supportable, n'en voyant plus que la misere & la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite & du travail est devenu très-vif chez moi, & a remplacé tout le reste. J'ai cessé d'aller dans le monde. Alors, on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse. J'ai été accusé d'être Misantrope, &c. Que conclure de cette bizarre différence ? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

Je n'étudie que ce qui me plaît ; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres. Le tems amenera ou n'amenera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier, & d'avoir obéi à ma pensée & à mon caractere.

J'ai détruit mes passions, à-peu-près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

Les

Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

Je conserve pour M. de la B.. .. le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

J'ai à me plaindre des choses, très-certainement, & peut-être des hommes ; mais je me tais sur ceux-ci ; je ne me plains que des choses ; & si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter les poids des choses.

La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui imposera mon caractere.

Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon ame errer autour des leurs. Hélas! je possede trois tombeaux.

Quand j'ai fait quelque bien, & qu'on vient à le savoir, je me crois puni, au lieu de me croire récompensé.

En renonçant au monde, & à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; & en dépit du proverbe, je m'apperçois que qui quitte la partie la gagne.

La célébrité est le châtiment du mérite & la punition du talent. Le mien, quelqu'il soit, ne me paraît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Le sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, & la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

L'amitié délicate & vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fut déjà parfaite entre M.... & moi, avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu & que je pouvais seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avait pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette circonstance; s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie était empoisonné pour jamais.

Ma vie entiere est un tissu de contrastes apparens avec mes principes. Je n'aime point les Princes, & je suis attaché à une Princesse & à un Prince. On me connaît des maximes républicaines, & plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, & je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, & quelques-uns sont

venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, & je ne vois point de beaux esprits, & ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, & je vis sans illusion; que je crois les passions plus utiles que la raison, & je ne sais plus ce que c'est que les passions, &c.

Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités même lui sont quelquefois inutiles, & que l'art de s'en servir & de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

L'indécision, l'anxiété est à l'esprit & à l'ame ce que la question est au corps.

L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries.

series. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai & rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promenent au hasard. Il brise, en riant les faux poids & les fausses mesures qu'on applique aux hommes & aux choses.

On s'effraie des partis violens, mais ils conviennent aux ames fortes, & les caracteres vigoureux se reposent dans l'extrême.

La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, & ne pas se regarder vivre.

L'homme peut aspirer à la vertu ; il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

Le Jansénisme des chrétiens c'est le stoïcisme des payens, dégradé de figure & mis à la portée d'une populace chrétienne ; & cette secte a eu des Pascal & des Arnaud pour défenseurs !

CHAPITRE VI.

DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE ET DE LA GALANTERIE.

JE suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous comptais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, & que cela appartient à la meilleure compagnie.

L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre & de ne subsister que par lui.

Toutes les fois que je vois de l'engoûment dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette regle ne m'a jamais trompé.

En fait de sentimens, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

L'amour

L'amour est comme les maladies épidémiques. Plus on les craint, plus on y est exposé.

Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut ; & voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue & déshonorée pour un amant, qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

Une ame fiere & honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme l'ame qui a senti l'amitié, dédaigne les liaisons communes & les petits intérêts.

On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plûpart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elle ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la Nature, ni celui

de

de l'opinion. Ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

La Société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

Les femmes ont des fantaisies, des engoûmens, quelquefois des goûts. Elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions. Ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles & les hommes des sympathies d'épiderme & tres-peu de sympathies d'esprit, d'ame & de caractere. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de 40 ans. Je dis, même celles qui sont à-peu-près de cet âge. Observez que quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité, & alors l'exception prouve la regle, & même plus que la regle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas, l'axiome qui prouve trop ne prouve rien.

C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit ; he ! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce

que

que nous avons perdu & nous donne ce que nous n'avons pas ?

Quand un homme & une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quelque soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parens, &c. les deux amans sont l'un à l'autre, *de par la Nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois & les conventions humaines.

Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste très-peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.

L'amour, tel qu'il existe dans la Société, n'est que l'échange de deux fantaisies & le contact de deux épidermes.

On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme, *elle est très-aimable* : mais si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudrait mieux dire, *elle est très-aimante*, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés, que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes, dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste, après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

Il me semble, disait M. de..... à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité, cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les Rois, celui de n'avoir point d'amis. Mais heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les Rois eux-mêmes. La grandeur des uns & la vanité des autres, leur en dérobe le sentiment.

On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

Il est plaisant que le mot, connaître une femme, veuille dire, coucher avec une femme, & cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la Nature ; comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les Patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

Il y a telle fille qui trouve à se vendre, & ne trouverait pas à se donner.

L'amour

L'amour le plus honnête ouvre l'ame aux petites passions. Le mariage ouvre votre ame aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, &c.

Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer, vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou votre successeur.

Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier.

Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe; c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la maniere dont les autres femmes voient cet homme, que de la maniere dont elle le voit elle-même.

Madame de ..... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guere. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

Il y a des redites pour l'oreille & pour l'esprit ; il n'y en a point pour le cœur.

Sentir fait penser. On en convient assez aisément ; on convient moins que penser fasse sentir ; mais cela n'est guere moins vrai.

Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

Le tems a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystere.

Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose ; il ressemble à ces Rois

Rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

Les Naturalistes disent que dans toutes les especes animales, la dégénération commence par les femelles. Les Philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la Société civilisée.

Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, & que les sous-entendus qui, entre hommes sont gênans, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

On dit communément : la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout systême, dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

J'ai remarqué, en lisant l'Ecriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'Humanité des fureurs ou des crimes, l'Auteur dit les enfans des hommes, & quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit les enfans des femmes.

On serait trop malheureux, si auprès des femmes on se souvenait, le moins du monde, de ce qu'on sait par cœur.

Il semble que la Nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entierement indestructible, ait deviné que sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien & à la propagation de l'espece humaine.

Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles, ne connaît point les femmes, me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

Le Mariage & le Célibat ont tous deux des inconvéniens ; il faut préférer celui dont les inconvéniens ne sont pas sans remede.

En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables & par ses agrémens. Mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins, se convenir par ses défauts.

L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les Romans sont plus amusans que l'Histoire.

L'Hymen

L'Hymen vient après l'Amour, comme la fumée après la flamme.

Le mot le plus raisonnable & le plus mesuré qui ait été dit sur la question du Célibat & du Mariage, est celui-ci : Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. Fontenelle se repentit, dans ses dernieres années, de ne s'être pas marié. Il oubliait 95 ans passés dans l'insouciance.

En fait de Mariages, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, & il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

On marie les femmes avant qu'elles soient rien & qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espece de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit & dégrossit son ame.

Le Mariage, tel qu'il se pratique chez les Grands, est une indécence convenue.

Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mlle......, jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M...., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécille, mais riche. Si quelque chose caractérise un siecle infâme, c'est un pareil sujet de

 triomphe,

triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales & naturelles.

L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit, peut être de trop par-tout, même chez lui, ennuyeux, sans ouvrir la bouche, & ridicule, en disant la chose la plus simple. Etre aimé de sa femme, sauve une partie de ces travers. De là vient que M...... disait à sa femme, ma chere amie, aidez-moi à n'être pas ridicule.

Le divorce est si naturel, que dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbé ; ou un crapuleux, ou un impuissant.

La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, & on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre ; & ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre dont il serait absurde & impossible de vouloir

dépouiller

dépouiller la Nature Humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue ; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour. Une laide, impérieuse, & qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

L'amant, trop aimé de sa maîtresse, semble l'aimer moins, & *vice versá*. En serait-il des sentimens du cœur comme des bienfaits ? Quand on n'espere plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

La femme qui s'estime plus pour les qualités de de son ame ou de son esprit, que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son ame, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang, que pour sa beauté, est hors de son sexe, & au-dessous de son sexe.

Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, & dans leur cœur une fibre de plus, que chez les hommes. Il fallait une organisation particuliere, pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfans.

C'est

C'est à l'amour maternel que la Nature a confié la conservation de tous les êtres ; & pour assurer aux meres leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, & même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

En amour, tout est vrai, tout est faux ; & c'est là seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

Un homme amoureux, qui plaint l'homme raisonnable, me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de Fées, & qui raille ceux qui lisent l'Histoire.

L'Amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute ; & c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout-à-fait la dupe d'une femme, tant qu'elle n'est point la vôtre.

Avez-vous jamais connu une femme qui voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette femme lui fût cruelle ? On voit par-là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

Quelque

Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite. Mais le Mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le Mariage, la Galanterie sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

J'ai vu, dans le monde, quelques hommes & quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, & qui abandonneraient ce dernier marché, s'il pouvait conduire à l'autre.

CHAPITRE VII.

DES SAVANS ET DES GENS DE LETTRES.

IL y a une certaine énergie ardente, mere ou compagne nécessaire de telle espece de talens, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possedent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvemens, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une apreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres & qui les rend très-odieux. On s'afflige, en songeant que Pope & Swift en Angleterre, Voltaire & Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis & par leurs admirateurs, seraient atteints & convaincus d'actions très-condamnables, de sentimens quelquefois très-pervers. *O Altitudo!*

On

On a observé que les Ecrivains en Physique, Histoire Naturelle, Physiologie, Chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractere doux, égal, & en général heureux ; qu'au contraire les Ecrivains de Politique, de Législation, même de Morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, &c. Rien de plus simple, les uns étudient la Nature, les autres la Société. Les uns contemplent l'ouvrage du grand Etre, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différens.

Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit & de l'ame qu'il faut pour juger, sentir & apprécier les bons vers ; le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille & de l'intelligence, &c., on se convaincrait que malgré les prétentions de toutes les classes de la Société, à juger les ouvrages d'agrément, les Poëtes ont dans le fait encore moins de vrais Juges que les Géometres. Alors les Poëtes, comptant le Public pour rien, & ne s'occupant que des Connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux Mathématicien Viete faisait à l'égard des siens dans un tems où l'étude des Mathématiques était moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre & jouir de son livre ou s'en

aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viete était riche, & la plûpart des Poëtes sont pauvres. Puis un Géometre a peut-être moins de vanité qu'un Poëte, ou s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent dominer, qu'ils ne gouvernent pas, & qui n'est point aux ordres de leur raison.

Je dirais volontiers des Métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques, on dit qu'ils s'entendent, mais je n'en crois rien.

Le Philosophe, qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le Courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? Il me semble que l'un emporte les louis d'or & que l'autre se retire content, après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement ?

Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis, comme le font tant d'hommes, sur tout de gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier, il est clair qu'ils ne peuvent y être portés que par un motif d'in-

d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'ils choisissent entre le rôle d'une courtisane & celui d'une coquette, ou si l'on veut d'un comédien. L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

Quelqu'un a dit que de prendre sur les Anciens, c'était pirater au-delà de la ligne; mais que de piller les Modernes, c'était filouter au coin des rues.

Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu; & c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, & c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

La plûpart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

Le bon goût, le tact & le bon ton, ont plus de rapport que n'affectent de le croire les Gens de Lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien & à la conduite; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours & à la conversation.

C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa Rhétorique, que toute métaphore fondée sur l'analogie

logie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore & vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

Pour être un grand homme dans les Lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé & naître à propos.

Les grands Seigneurs & les beaux esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux especes d'hommes dont les uns font un peu plus de poussiere & les autres un peu plus de bruit.

Les Gens de Lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

Qu'est-ce que c'est qu'un homme de Lettres qui n'est pas rehaussé par son caractere, par le mérite de ses amis, & par un peu d'aisance ? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde ? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son ame, son caractere & sa raison ?

raison ? Faut-il qu'il porte le poids de la société, sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens ? Plus d'un homme de Lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : Helas ! nous périssions si nous n'eussions péri !

On dit & on répete, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : c'est dommage que les Auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, & qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'Auteur est ce qu'il paraît être. Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée ; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

Un Auteur, homme de goût, est parmi ce Public blasé ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

Peu de philosophie mene à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mene à l'estimer.

Le travail du Poëte, & souvent de l'homme de lettres, lui sont bien peu fructueux à lui-même ; & de

de la part du Public, il se trouve placé entre le *grand merci* & le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même & du tems.

Le repos d'un Ecrivain qui a fait de bons ouvrages, est plus respecté du Public que la fécondité active d'un Auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme, connu pour bien parler, impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'Auteur, & la médiocrité des idées du Public.

A voir la composition de l'Académie Française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrece :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

L'honneur d'être de l'Académie Française est comme la Croix de St. Louis, qu'on voit également au soupé de Marly & dans les Auberges à 22 sols.

L'Académie Française est comme l'Opéra qui se soutient par des choses étrangeres à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéra-Comiques de Province, la permission d'aller du parterre aux

foyers, &c. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset:

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

Il en est peu des réputations littéraires, & surtout des réputations de théâtre, comme des fortunes qu'on faisait autrefois dans les Îles. Il suffisait presque autrefois d'y passer, pour parvenir à une grande richesse, mais ces grandes fortunes mêmes ont nui à celles de la génération suivante: les terres épuisées n'ont plus rendu si abondamment.

De nos jours, les succès de Théâtre & de Littérature ne sont guere que des ridicules.

C'est la Philosophie qui découvre les vertus utiles de la Morale & de la Politique. C'est l'éloquence qui les rend populaires. C'est la Poësie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

Un Sophiste éloquent, mais dénué de Logique, est à un Orateur Philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un Mathématicien, ce que Pinetti est à Archimede.

On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon Général pour avoir beaucoup de Soldats.

On se fâche souvent contre les Gens de Lettres qui se retirent du monde. On veut qu'ils prennent intérêt à la Société dont ils ne tirent presque point d'avantage : on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une Loterie où ils n'ont point de billet.

Ce que j'admire dans les anciens Philosophes, c'est le désir de conformer leurs moeurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste & plusieurs autres. La Morale pratique était si bien la partie essentielle de leur Philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des Ecoles, sans avoir rien écrit ; tels que Xénocrate, Polémon, Heusippe, &c. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage & sans avoir étudié aucune autre Science que la Morale, n'en fut pas moins le premier Philosophe de son siecle.

Ce qu'on sait le mieux, c'est 1°. ce qu'on a deviné ; 2°. ce qu'on a appris par l'expérience des hommes & des choses ; 3°. ce qu'on a appris, non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexi-

ons

ces qu'ils font faire ; 4°. ce qu'on a appris dans les livres ou avec des Maîtres.

Les Gens de Lettres, sur-tout les Poëtes, sont comme les Paons à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, & qu'on tire quelquefois pour les voir étaler leur queue, tandis que les Coqs, les Poules, les Canards & les Dindons se promenent librement dans la basse-cour, & remplissent leur jabot tout à leur aise.

Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliotheques, les manuscrits, &c.

Il est presque impossible qu'un Philosophe, qu'un Poëte ne soient pas Misantropes ; 1°. parce que leur goût & leur talent les porte à l'observation de la Société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2°. parce que leur talent n'étant presque jamais recompensé par la Société, (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

Les Mémoires que les Gens en place ou les Gens de Lettres, même ceux qui ont passé pour les plus

 modestes,

modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrete & rappellent l'histoire de ce Saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

C'est un grand malheur de perdre par notre caractere, les droits que nos talens nous donnent sur la Société.

C'est après l'âge des passions que les Grands-Hommes ont produit leurs chefs-d'œuvres, comme c'est après les éruptions des Volcans que la terre est plus fertile.

La vanité des Gens du Monde se sert habilement de la vanité des Gens de Lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part & d'autre, ce n'est que du vent, mais les intrigans adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

Les Economistes sont des Chirurgiens qui ont un excellent scalpel & un bistouri ébreché, opérant à merveille sur le mort & martirisant le vif.

Les Gens de Lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de Gens de la Cour ! ils regardent ces succès

comme

comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

Le Théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour-à-tour ces deux effets.

Plusieurs Gens de Lettres croient aimer la gloire & n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes & même opposées ; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité & la gloire, la différence qu'il y a entre un fat & un amant.

La postérité ne considere les Gens de Lettres que par leurs ouvrages, & non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être leur devise.

Speron-Speroni explique très-bien comment un Auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son Lecteur : c'est, dit-il, que l'Auteur va de la pensée à l'expression, & que le lecteur va de l'expression à la pensée.

Les ouvrages qu'un Auteur fait avec plaisir, sont souvent les meilleurs ; comme les enfans de l'Amour sont les plus beaux.

En

En fait de Beaux-Arts, & même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

Le Peintre donne une ame à une figure, & le Poëte prête une figure à un sentiment & à une idée.

Quand Lafontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé : quand Lamothe l'est, c'est qu'il est recherché.

La perfection d'une Comédie de caractere consisterait à disposer l'intrigue, de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre piece. Peut-être n'y a-t-il au Théâtre que celle du Tartuffe qui put supporter cette épreuve.

Il y aurait une maniere plaisante de prouver qu'en France les Philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici : c'est qu'ayant imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre Politique & Economique, ayant donné plusieurs conseils utiles, consignés dans leurs livres, ces conseils ont été suivis par presque tous les Souverains de l'Europe, presque par-tout, hors en France ; dont il suit que la prospérité des étrangers augmentant leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ces abus, &c. elle

elle finira par être dans l'état d'infériorité, relativement aux autres Puissances; & c'est évidemment la faute des Philosophes. On sait à ce sujet la réponse du Duc de Toscane à un Français, à propos des heureuses innovations, faites par lui dans ses Etats. "Vous me louez trop à cet égard, disait-il: "j'ai pris toutes mes idées dans vos livres Français."

J'ai vu à Anvers, dans une des principales Eglises, le tombeau du célebre Imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, & consacrés à sa mémoire. Je me suis rappellé à cette vue que les Etienne, Henri & Robert, qui par leur érudition Grecque & Latine ont rendu les plus grands services aux lettres, traînaient en France une vieillesse misérable, & que Charles-Etienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presqu'autant qu'eux aux progrès de la Littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le pere de l'Histoire de France, fut chassé de Paris, par la misere, & réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne. Il se tua en tombant du haut d'une charette, chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, Créateur de l'Histoire Métallique, n'eut guere une meilleure destinée. Samson, le pere de la Géographie, allait à 70 ans faire des leçons, à pied, pour vivre.

vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, & de tant d'autres. Corneille, manquait de bouillon, à sa derniere maladie. Lafontaine n'était guere mieux. Si Racine, Boileau, Moliere & Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talens étaient consacrés au Roi plus particulierement. L'Abbé Delonguerue, qui rapporte & rapproche plusieurs de ces Anecdotes sur le triste sort des Hommes de Lettres, illustrés en France, ajoute : C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célebre des Gens de Lettres que le Roi voulait pensionner, & qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemand, l'Abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs Confreres qu'ils haïssaient, tandis qu'ils y placerent les noms de plusieurs Savans étrangers, sachant très-bien que le Roi & le Ministre seraient plus flattés de se faire louer à 400 lieues de Paris.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ; DE LA FRANCE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION.

TAYLOR·INST· OXFORD

ON s'est beaucoup mocqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage, en opposition à l'état social. Cependant je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections. Il est sans exemple que chez les Sauvages on ait vu 1°. un Fou, 2°. un Suicide, 3°. un Sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les Sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

Le malheur de l'Humanité, considérée dans l'état social, c'est que quoiqu'en Morale & en Politique

on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit* ; on ne peut pas dire que le bien est ce qui sert ; car ce qui sert un moment peut nuire long-tems ou toujours.

Lorsque l'on considere que le produit du travail & des lumieres de trente ou quarante siecles, a été de livrer trois cents millions d'hommes, répandus sur le Globe, à une trentaine de Despotes, la plûpart ignorans & imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides ; que penser de l'humanité, & qu'attendre d'elle à l'avenir ?

Presque toute l'Histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les Tyrans la détestent, tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guere, pour consoler les Peuples, que de leur apprendre que leurs Ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

Le caractere naturel du Français est composé des qualités du Singe & du Chien couchant. Drôle, & gambadant comme le Singe, & dans le fond, très-malfaisant comme lui ; il est comme le Chien de chasse,

chasse, né bas, caressant, léchant son Maître, qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

Autrefois, le trésor Royal s'appelait l'Epargne. On a rougi de ce nom qui semblait une contre-vérité, depuis qu'on a prodigue les trésors de l'Etat, & on l'a tout simplement appellé le trésor Royal.

Le titre le plus respectable de la Noblesse Française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui sur de grands chevaux, bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les Ancêtres de la Nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour & au respect de leurs descendans ! & pour achever de rendre cette Noblesse respectable, elle se recrute & se régenere par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du Pauvre, hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines qui, faites pour inspirer le mépris & l'horreur, exigent qu'on les respecte & qu'on les révere !

La nécessité d'être Gentilhomme pour être Capitaine de Vaisseau, est tout aussi raisonnable que

R 2 celle

celle d'être Secrétaire du Roi pour être Matelot ou Mousse.

Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être Gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des Anes défendre les Carouzels & les Tournois aux Chevaux.

La Nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Cherin.

Qu'importe qu'il y ait sur le Trône un Tibere ou un Titus, s'il a des Séjan pour Ministres ?

Si un Historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs Rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité dont la plûpart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de regnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibere.

On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome, après la mort de Tiberius-Gracchus ; & Scipion-Nasica, en partant du Sénat pour employer la violence contre le Tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le Forum. Ce fut lui qui avait révélé avant Sylla ce mystere funeste.

Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel & toujours nouveau de l'ancienne Liberté Républicaine, avec les vils esclaves que peint l'Auteur. C'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, &c., avec les lâchetés de leurs descendans. En un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

Les Rois & les Prêtres, en proscrivant la doctrine du Suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue; semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer la porte de la prison où était renfermé le malheureux Ugolin.

On a fait des livres sur les intérêts des Princes: on parle d'étudier les intérêts des Princes: quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des Peuples?

Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des Peuples libres. L'histoire des Peuples soumis au Despotisme, n'est qu'un recueil d'anecdotes.

La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt Ecrivains Anglais: *Les pays despotiques, tels que la France & la Turquie.*

Les

Les Ministres ne sont que des gens d'affaires, & ils ne sont si importans que parce que la terre du Gentilhomme leur Maître est très-considérable.

Un Ministre, en faisant faire à ses Maîtres des fautes & des sottises nuisibles au Public ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espece de complicité.

Pourquoi arrive-t-il qu'en France un Ministre reste placé, après cent mauvaises opérations, & pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite?

Croirait-on que le Despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les Beaux-Arts? On ne saurait croire combien l'éclat du siecle de Louis XIV., a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine, est d'avoir de belles Tragédies, de belles Comédies, &c. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le mal qu'ont fait les Prêtres, en considérant que sans les Prêtres, nous n'aurions pas la Comédie du Tartuffe.

En France, le mérite & la réputation ne donnent pas plus de droits aux places que le chapeau de Rosiere ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la Cour.

La

La France, Pays où il est souvent utile de montrer ses vices, & toujours dangereux de montrer ses vertus.

Paris, singulier Pays, où il faut 30 s. pour dîner; quatre francs pour prendre l'air; 100 louis pour le superflu dans le nécessaire, & 400 louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

Paris, ville d'amusemens, de plaisirs, &c. où les quatre cinquiemes des habitans meurent de chagrin.

On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de Ste. Thérese, pour définir l'Enfer; l'endroit où il put & où on n'aime point.

C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une Nation aussi vive & aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque & de la gravité des corps & des compagnies; il semble que le Législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légereté du Français.

C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé Gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides 600 prétendus Soldats qui n'étaient point blessés & qui, presque tous n'avaient jamais

jamais assisté à aucun siege, à aucune bataille, mais qui en récompense avaient été Cochers ou Laquais de Grands Seigneurs ou de gens en place. Quel texte & quelle matiere à réflexions !

En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, & on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernieres sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des Bourgeoises de qualité, des Madame Naquart, présentées, ou non présentées.

En France, il n'y a plus de Public ni de Nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des Ministres est d'en faire.

Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'Etrangers qui peuvent se trouver à Paris, & je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma Patrie.

Les

Les Anglais sont le seul Peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

Comment se fait-il que sous le Despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire ? C'est que la Nature a ses lois plus douces mais plus impérieuses que celles des tyrans ; c'est que l'enfant sourit à sa mere sous Domitien comme sous Titus.

Un Philosophe disait : Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'anti-chambre du Roi, ou dans l'œil-de-bœuf, peut dire de qui que ce puisse être, c'est un Grand Seigneur.

Les Flatteurs des Princes ont dit que la chasse était une image de la guerre ; & en effet, les Paysans dont elle vient de ravager les champs, doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'Eléphant qui ne se reproduit point dans la servitude.

Dans la lutte éternelle que la Société amene entre le Pauvre & le Riche, le Noble & le Plébéien, l'homme accrédité & l'homme inconnu, il y a deux observations à faire, la premiere est que leurs actions, leurs

discours sont évalués à des mesures différentes, à des poids différens, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue, & dont on part comme d'une chose arrêtée ; & cela même est horrible. Cette acception de personnes autorisée par la loi & par l'usage, est un des vices énormes de la Société, qui suffirait seul pour expliquer tous ses vices.

L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité, il se fait ensuite une autre malversation ; c'est qu'on diminue la livre du Pauvre, du Plébéien, qu'on la réduit à un quart, tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du Riche ou du Noble, à mille ses cent livres, &c. C'est l'effet naturel & nécessaire de leur position respective ; le Pauvre & le Plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux, & le Riche, le Noble, ayant pour appui & pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages & en obtenir de pareils.

C'est une vérité incontestable qu'il y a en France, sept millions d'hommes qui demandent l'aumône, & douze millions hors d'état de la leur faire.

La Noblesse, disent les Nobles, est un intermédiaire entre le Roi & le Peuple.... Oui, comme le Chien de chasse est un intermédiaire entre le Chasseur & les Lievres.

Qu'est-

Qu'est-ce que c'est qu'un Cardinal ? C'est un Prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du Roi, pour se mocquer du lui, au nom du Pape.

La plûpart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées & de sentimens qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

Un citoyen de Virginie, possesseur de 50 acres de terre fertile, paye 42 s. de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes & douces, de la protection du Gouvernement, de la sûreté de sa personne & de sa propriété, de la liberté civile & religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du Congrès, & par conséquent Législateur, &c. Tel Paysan Français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtiemes, de corvées de toute espece, pour être insulté par le caprice d'un Subdélégué, emprisonné arbitrairement, &c., & transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune & d'avilissement.

L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les Droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendans de ces fameux Républicains qui se sont expatriées pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hom-

mes dignes de combattre & de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté, & étaient parvenus à se former le plus beau Gouvernement qui fut jamais. La Révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa Constitution, & à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les Iles & sur les possessions Françaises & Espagnoles, leur donneront leur Gouvernement qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la Liberté, & qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces Iles Espagnoles & Françaises, & sur-tout dans le continent de l'Amérique Espagnole, alors devenue Anglaise, il se formera de nouvelles constitutions dont la Liberté sera le principe & la base. Ainsi les Anglais auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls des Peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître & conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette Révolution? Il faut avoir purgé de Français & d'Espagnols ces terres immenses où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais pour y porter les premiers germes de la Liberté. Ces germes se dévelop-

développeront & produisant des fruits nouveaux, opéreront la Révolution, qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques & de toutes les Iles.

L'Anglais respecte la loi, & repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité & méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire, & peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la Nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumieres répandues dans les Capitales.

Moi, tout ; le reste, rien : Voilà le Despotisme, l'Aristocratie & leurs partisans.—Moi, c'est un autre, c'est moi : Voilà le régime Populaire & ses partisans. Après cela décidez.

Tout ce qui sort de la classe du Peuple, s'arme contre lui, pour l'opprimer, depuis le Milicien, le Négociant devenu Secrétaire du Roi, le Prédicateur sorti d'un village, pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'Historiographe, fils d'un bourgeois, &c. Ce sont les Soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs freres, & se précipitent sur eux.

Les

Les Pauvres sont les Negres de l'Europe.

Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphere de la Liberté.

On gouverne les hommes avec la tête. On ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

Diminuez les maux du Peuple, vous diminuez sa férocité, comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

J'observe que les hommes les plus extraordinaires & qui ont fait des Révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie ont été secondés par les circonstances les plus favorables & par l'esprit de leur tems. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes Occidentales. On n'ignore pas que plusieurs Navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes Iles, & sans doute un continent à l'Ouest, avant que Colomb l'eût découvert, & il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célebre Pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé

pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs Sectes d'Hérétiques, déchaînées contre les abus de la Communion Romaine, précéderent Luther & Calvin, & même Viclef.

On croit communément que Pierre-le-Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie ; M. de Voltaire avoue lui-même que son pere, Alexis, forma le dessein d'y transporter les Arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

L'Assemblée Nationale de 1789 a donné au Peuple Français une Constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la Nation à cette hauteur, par une bonne éducation publique. Les Législatures doivent faire comme ces Médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurans à l'aide des stomachiques.

En voyant le grand nombre des Députés à l'Assemblée Nationale de 1789, & tous les préjugés dont la plûpart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

Une des raisons pour lesquelles les Corps & les Assemblées ne peuvent guere faire autre chose que des

des sottises, c'est que dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut, sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvéniens.

Dans l'instant où Dieu créa le Monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

Les Courtisans & ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France, sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

Dans l'ancien régime, un Philosophe écrivait des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appelaient aux places, lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenait un vingtieme, passait pour un homme inquiétant, mais pour homme d'esprit. Il tempérait son zele & parvenait à tout. Le Philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le Philosophe qui parvient à tout ; ses idées lui servent non

plus

plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il écarte peuvent s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses.

N'est-il pas trop plaisant de voir le Marquis de Bievre (petit fils du Chirurgien Maréchal), se croire obligé de fuir en Angleterre, ainsi que M. de Luxembourg & les grands Aristocrates, fugitifs après la catastrophe du 14 Juillet 1789.

Les Théologiens, toujours fideles au projet d'aveugler les hommes, les suppôts des Gouvernemens, toujours fideles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels ; ils supposent que les Artisans ne peuvent s'élever aux connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes & de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées ? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernieres classes, le quart du tems & des soins qu'on a mis à les abrutir ; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un Catéchisme de Métaphysique absurde & inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des Droits des hommes & de leurs Devoirs, fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient

parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même & d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits & le devoir de les défendre, on eût vu que la Nature qui a formé les hommes pour la société leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

CARACTERES

ET

ANECDOTES.

NOTRE siecle a produit huit grandes Comédiennes; quatre du Théâtre & quatre de la Société. Les quatre premieres sont Madlle. d'Angeville, Madlle. Duménil, Madlle. Clairon & Made. St. Huberti; les quatre autres sont Made. de Montesson, Made de Genlis, Made. N...., & Made. d'Angiviller.

M...... me disait: Je me suis réduit à trouver tous mes plaisirs en moi-même, c'est-à-dire dans le seul exercice de mon intelligence. La Nature a mis dans le cerveau de l'homme une petite glande appelée cervelet, laquelle fait office d'un miroir; on se représente, tant bien que mal, en petit & en grand,

en gros & en détail tous les objets de l'univers, & même les produits de sa propre pensée. C'est une lanterne magique dont l'homme est propriétaire & devant laquelle se passent des scenes où il est acteur & spectateur. C'est là proprement l'homme ; là se borne son empire. Tout le reste lui est étranger.

Aujourd'hui, 15 Mars 1782, j'ai fait, disait M. de..... une bonne œuvre d'une espece assez rare. J'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de 100,000 liv. de rente, d'un très-grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très-bonne santé, &c. Et moi je suis pauvre, obscur & malade.

On sait le discours fanatique que l'Evêque de Dol a tenu au Roi, au sujet du rappel des Protestans. Il parla au nom du Clergé. L'Évêque de St. Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confreres, sans les consulter, j'ai consulté, dit-il, mon Crucifix. En ce cas, répliqua l'Evêque de St. Pol, il fallait répéter exactement ce que votre Crucifix vous avait répondu.

C'est un fait avéré que Madame, fille du Roi, jouant avec une de ses Bonnes, regarda à sa main, & après avoir compté ses doigts, comment, dit l'Enfant

fant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ; & elle recompta pour s'en assurer.

Le Maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV., une grande Dame, j'ai oublié laquelle ; le Roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

M. de Tressan avait fait en 1738 des couplets contre M. le Duc de Nivernois, & sollicita l'Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, & le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : Adieu, M. le Comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire.

Le Maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse. Il voulut se confesser, & dit devant plusieurs de ses amis : ce que je dois à Dieu, ce que je dois au Roi, ce que je dois à l'Etat.... Un des amis l'interrompit. Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable.

Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des B. des F. L'Abbé du Renel, qui à cause de sa longue figure était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire.

M. de

M. de L.... parlait à son ami M. de B...., homme très-respectable, & cependant très-peu ménagé par le public : il lui avouait les bruits & les faux jugemens qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : c'est bien à une bête & à un coquin comme le public actuel à juger un caractere de ma trempe.

M.... me disait : j'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commetre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie, & la Française, une sottise.

Duclos disait de je ne sais quel bas coquin qui avait fait fortune : on lui crache au visage, on le lui essuye avec le pied & il remercie.

D'Alembert jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez Madame du Défant, où étaient M. le Président Hénault & M. de Pont-de-Veyle. Arrive un Médecin, nommé Fournier, qui en entrant, dit à Madame du Défant : Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très-humble respect ; à M. le président Hénault : Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; à M. de Pont-de-Veyle : Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ; & à d'Alembert : bon jour, Monsieur.

Un

Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez Madame de.... ; il perdit sa femme, on crut qu'il épouserait l'autre, & on l'y encourageait. Il refusa ; je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées.

Madame de Tencin, avec des manieres douces, était une femme sans principes, & capable de tout, exactement ; Un jour, on louait sa douceur : oui, dit l'Abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux.

M. de Broglie qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : Ce Voltaire qu'on vante tant, & dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

Le premier qui fut Roi fut un Soldat heureux.

On réfutait je ne sais quelle opinion de M. .. sur un ouvrage, en lui parlant du public qui en jugeait autrement. Le public qui en jugeait autrement. Le public, le public, dit-il ! combien faut-il de sots pour faire un public ?

M. d'Argenson disait à M. le Comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : il y a deux places qui vous conviendraient également ; le gouvernement de

la

la Bastille & celui des Invalides. Si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé : si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme.

Il existe une médaille que M. le Prince de Condé m'a dit avoir possédée, & que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente d'un côté Louis XIII., avec les mots ordinaires : *Rex Franc. & Nav.* . . & de l'autre le Cardinal de Richelieu, avec ces mots autour : *Nil sine Consilio.*

M.... ayant lu la lettre de St. Jérôme, où il peint avec la plus grande énergie, la violence de ses passions, disait : La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur.

M.... disait : Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur.

Made. la Princesse de Marsan, maintenant si dévote, vivait autrefois avec M. de Bissy. Elle avait loué une petite maison, rue Plumet, où elle alla, tandis que M. de Bissy y était avec des filles. Il lui fit refuser la porte ; les fruitieres de la rue de Seve s'assemblerent autour de son carosse, disant : c'est bien vilain de refuser la maison à la Princesse qui paye, pour y donner à souper à des filles de joie !

Un homme épris des charmes de l'état de prêtrise disait : quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre.

Un homme était en deuil, de la tête aux pieds ; grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement. Eh ! Bon Dieu, qui est-ce donc que vous avez perdu ? Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf.

Madame de Bassompierre, vivant à la Cour du Roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de la Galaisiere, Chancelier du Roi de Pologne. Le Roi alla un jour chez elle, & prit avec elle quelques libertés qui ne réussirent pas. Je me tais, dit Stanislas ; mon Chancelier vous dira le reste.

Autrefois on tirait le gâteau des Rois avant le repas. M. de Fontenelle fut Roi, & comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : le Roi oublie ses sujets. A quoi il répondit : voilà comme nous sommes, nous autres.

Quinze jours avant l'attentat de Damien, un Négociant Provençal, passant dans une petite ville, à six lieues de Lyon, & étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damien devait

 assassiner

assassiner le Roi. Ce négociant venait à Paris : il alla se présenter chez M. Berrier, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berrier, & lui dit qui il était. Il repartit pour sa Province : comme il était en route, arriva l'attentat de Damien. M. Berrier qui comprit que ce Négociant conterait son histoire, & que cette négligence le perdrait, lui Berrier, envoie un Exempt de Police & des Gardes sur la route de Lyon ; on saisit l'homme, on le baillonne, on l'amene à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant 18 ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

Le Cardinal de Rohan qui a été arrêté pour dettes, dans son ambassade de Vienne, alla en qualité de grand Aumônier, délivrer des prisonniers du Châtelet, à l'occasion de la naissance du Dauphin. Un homme voyant un grand tumulte autour de la prison, en demanda la cause : on lui répondit que c'était pour M. le Cardinal de Rohan, qui, ce jour là, venait au Châtelet. Comment, dit-il naïvement, est-ce qu'il est arrêté ?

M. de Roquemont, dont la femme était très-galante, couchait une fois par mois dans la chambre de Madame, pour prévenir les mauvais propos si

elle devenait grosse, & s'en allait en disant, me voilà net, arrive qui plante.

M. de.... que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : qu'on me montre le fleuve d'Oubli, & je trouverai la fontaine de Jouvence.

Un jeune homme sensible, & portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins, qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : est-ce ma faute à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas ?

On faisait une quête à l'Académie Française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or : un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué. Il soutint qu'il avait mis : celui qui faisait la collecte, dit : je ne l'ai pas vu, je le crois. M. de Fontenelle termina la discussion, en disant : je l'ai vu moi ; mais je ne le crois pas.

L'Abbé Maury, allant chez le Cardinal de la Roche-Aimon, le rencontra, revenant de l'Assemblée du Clergé. Il lui trouva de l'humeur, & lui en demanda la raison. J'en ai de bien bonnes, dit le vieux Cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du Clergé, où tout s'est passé on ne sau-

rait plus mal. Il n'y a pas jusqu'à ces jeunes Agens du Clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons.

L'Abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une Messe à dire tous les jours, pour 20 sols; quand il fut plus riche, il la céda à l'Abbé De la Porte, en retenant 8 sols dessus: celui-ci devenu moins gueux, la sousloua à l'Abbé Dinouart, en retenant 4 sols dessus, outre la portion de l'Abbé Raynal; si bien que cette pauvre Messe, grevée de deux pensions, ne valait que 8 sols à l'Abbé Dinouart.

Un Evêque de St. Brieux, dans une Oraison funebre de Marie-Thérese, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne: la France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, & de n'en rien dire non plus.

Le Duc de Marlborough, étant à la tranchée, avec un de ses amis & un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami, & en couvrit le visage du jeune homme, qui recule avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement: Eh! quoi, Monsieur, vous paraissez étonné. Oui, dit le jeune homme, en s'essuyant la figure, je le suis qu'un

homme qui a autant de cervelle, restât exposé gratuitement à un danger si inutile.

Made. la Duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin, & lui disait : Etait-ce la peine de m'imposer tant de privations, & de me faire vivre en mon particulier ?—Mais V. A. a maintenant 40 personnes au Château.—Eh bien ! ne savez-vous pas que 40 ou 50 personnes sont le particulier d'une Princesse ?

Le Duc de Chartres (1), apprenant l'insulte faite à Made. la Duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le Comte d'Artois, dit : on est bien heureux de n'être ni pere ni mari.

Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute, à l'Académie, M. de Mairan dit : Messieurs, si nous ne parlions que quatre à-la-fois.

Le Cte. de Mirabeau, très-laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son Avocat. Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction : pour toute réponse & pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au Greffe. Le Commissaire

(1) Le dernier Duc d'Orléans.

n'entendait

n'entendait pas ; bête, dit le Juge, regarde donc la figure de Monsieur.

M.... me disait : c'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, & n'ayant pas trouvé de place à Iphigénie, s'en va aux Variétés Amusantes.

Made. de Brionne rompit avec le Cardinal de Rohan, à l'occasion du Duc de Choiseul, que le Cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scene violente, que Made. de Brionne termina en menaçant de le faire jetter par la fenêtre. Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent.

M. le Duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin qui en était aussi, dit au Roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le Duc en était de moitié. Le Roi dit à M. de Chauvelin : Demandez-lui s'il veut continuer. M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup : M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le Roi demanda si le partage des gains était fait. Oui, dit M. de Chauvelin, M. de Choiseul gagne trois mille louis. Ah ! j'en suis bien aise, dit le Roi, mandez-le lui bien vîte.

L'Amour,

L'Amour, disait M...., devrait n'être le plaisir que des ames délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire, de quoi vous mêlez-vous ? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille.

Ne me vantez point le caractere de N...., c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

Savez-vous pourquoi, (me disait M. de ....), on est plus honnête en France, dans la jeunesse, & jusqu'à trente ans, que passé cet âge ? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé ; que chez nous il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation, sont irrémédiables. Jusqu'alors, on avait ressemblé au chien qui défend le dîné de son maître contre les autres chiens. Après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres.

Madame de B...., ne pouvant malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D...., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amans, il n'est pas de ceux que l'on montre ; en fait de maris, on montre tout.

M. le

M. le Comte d'Orsai, fils d'un Fermier-Général, & si connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier, chez le Prevôt des Marchands. Celui-ci venait chez ce Magistrat, pour faire diminuer sa capitation, considérablement augmentée. L'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, & croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de Noblesse.

On disait de M. l'Abbé Arnaud, qui ne conte jamais : il parle beaucoup, non qu'il soit bavard, mais c'est qu'en parlant on ne conte pas.

M. d'Autrep disait de M. de Ximenez : c'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau tems, & qui entendant chanter le Rossignol, dit : Ah ! la vilaine bête !

Le Czar Pierre Ier. étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtiment de la calle qu'on inflige aux Matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable. Pierre dit : qu'on prenne un de mes gens. Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre, & par conséquent sous la protection des loix.

M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un Prince étranger, quoique M. de Voltaire

Voltaire fût présent. Embarrassé & honteux que ce Prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approche de ce dernier & lui dit : Le Prince vient de me dire telle chose. (Un compliment très-flatteur pour Voltaire.) Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, & lui dit : Je reconnais tout votre talent dans la maniere dont vous faites parler le Prince.

A l'époque de l'assassinat de Louis XV. par Damien, M. d'Argenson était en rupture ouverte avec Made. de Pompadour. Le lendemain de cette catastrophe, le Roi le fit venir pour lui donner l'ordre de renvoyer Made. de Pompadour. Il se conduisit en homme consommé dans l'art des cours. Sachant bien que la blessure du Roi n'était pas considérable, il crut que le Roi, après s'être rassuré, rappellerait Made. de Pompadour. En conséquence, il fit observer au Roi, qu'ayant eu le malheur de déplaire à la Reine, il serait barbare de lui faire porter cet ordre par une bouche ennemie, & il engagea le Roi à donner cette commission à M. de Machaut, qui était des amis de Made. de Pompadour, & qui adoucirait cet ordre par toutes les consolations de l'amitié. Ce fut cette commission qui perdit M. de Machaut. Mais ce même homme que cette conduite savante avait reconcilié avec Made. de Pompadour, fit une faute d'écolier, en abusant de sa victoire, & en la

chargeant d'invectives, lorsque revenue à lui, elle allait mettre la France à ses pieds.

Lorsque Made. Dubarry & le Duc d'Aiguillon firent renvoyer M. de Choiseul, les places que sa retraite laissait vacantes, n'étaient point encore données. Le Roi ne voulait point de M. d'Aiguillon pour ministre des affaires étrangeres : M. le Prince de Condé portait M. de Vergennes, qu'il avait connu en Bourgogne : Made. Dubarry portait le Cardinal de Rohan, qui s'était attaché à elle. M. d'Aiguillon, alors son amant, voulut les écarter l'un & l'autre, & c'est ce qui fit donner l'ambassade de Suede à M. de Vergennes, alors oublié & retiré dans ses terres, & l'ambassade de Vienne, au Cardinal de Rohan, alors le Prince Louis.

Mes idées, mes principes, disait M.... ne conviennent pas à tout le monde : c'est comme les poudres d'Ailhaut & certaines drogues qui ont fait grand tort à des tempéramens faibles, & ont été très-profitables à des gens robustes. Il donnait cette raison pour se dispenser de se lier avec M. de J., jeune homme de la cour, avec qui on voulait le mettre en liaison.

J'ai vu M. de Foncemagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant ayant eu occasion

occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin, s'il l'avait connu particulierement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : il y a long-tems qu'il est honnête homme. Je ne pus en tirer rien de positif, sinon qu'autrefois M. de Foncemagne avait tenu une conduite oblique & rusée dans plusieurs affaires d'intérêt.

M. d'Argenson apprenant à la bataille de Raucoux, qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derriere l'endroit où il était lui-même avec le Roi, disait : ce Drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir.

Dans les malheurs de la fin du regne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstet, les plus honnêtes gens de la cour disaient : Au moins le Roi se porte bien, c'est le principal.

Quand M. le Comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la Reine, pour la premiere fois, il arriva porté sur ses béquilles, & accompagné de plusieurs officiers, blessés comme lui, la Reine ne sut lui dire autre chose, sinon : M. le Comte, avez-vous été content du petit Laborde ?

Je n'ai vu dans le monde, disait M...., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisirs, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, & des coucheries sans amour.

Le Curé de St. Sulpice étant allé voir Made. de Mazarin, pendant sa derniere maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'appercevant. Ah! M. le Curé, je suis enchantée de vous voir, j'ai à vous dire que le beurre de l'enfant Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre puisque l'enfant Jésus est une dépendance de votre église.

Je disais à M. R...., misantrope plaisant qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. Oui, dit-il ; & il est déjà triste comme s'il savait tout.

M.... disait qu'un esprit sage, pénétrant et qui verrait la Société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, & s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, & la Société comme la planche sur laquelle il saute. Dès-lors, tout change : l'esprit des différens états, la vanité particuliere à chacun d'eux, ses différentes nuances

dans les individus, les friponneries, &c. tout devient divertissant, & on conserve sa santé.

Ce n'est qu'avec beaucoup de peine disait M.... qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'un rang, d'une fortune: l'homme qui a ces avantages y est au contraire soutenu comme malgré lui-même. Il y a entre ces deux hommes la différence qu'il y a du Scaphandre au Nageur.

M.... me disait: J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes, l'un parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui, l'autre parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

On demandait au même pourquoi les Gouverneurs de Province avaient plus de faste que le Roi; c'est, dit-il, que les Comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris.

Un Prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon: *Eripe nos, Domine, à luto fæcis,* qu'il traduisait ainsi: Seigneur, débourbonnez-nous.

M...., Intendant de Province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son sallon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé, & tenant des papiers

à la

à la main, il dicte gravement à son Secrétaire : Louis par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre. A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, (verront un t à la fin). Salut. Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers, & il passe dans la salle d'audience pour livrer au public le grand homme occupé de tant de grandes affaires.

M. de Montesquiou priait M. de Maurepas de s'intéresser à la prompte décision de son affaire & de ses prétentions sur le nom de Fezenzac. M. de Maurepas lui dit : Rien ne presse : M. le Comte d'Artois a des enfans. C'était avant la naissance du Dauphin.

Le Régent envoya demander au Président Daron, la démission de sa place de premier Président du Parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le Régent ayant reçu la lettre, mit au bas : *Qu'à cela ne tienne*, & la renvoya pour réponse. Le Président, connaissant le Prince auquel il avait à faire, envoya sa démission.

Un homme de lettres menait de front un Poëme & une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poëme. Demandez-moi

moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce Gentilhomme, qui ayant une affaire criminelle laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire, avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai.

M. de la Reyniere, obligé de choisir entre la place d'Administrateur des Postes & celle de Fermier-Général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands Seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait & qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : Eh ! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre à fond perdu ; & nous n'en viendrons pas moins souper chez vous.

M...., Provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disait à propos de Rois & même de Ministres, que la machine étant bien montée, le choix des uns & des autres était indifférent. Ce sont, disait-il, des chiens dans un tourne-broche : il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de intelligence, ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne & le soupé sera toujours à-peu-près bon.

On

On fesait une procession avec la châsse de Ste. Genevieve, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir; sur quoi l'Evêque de Castres, dit plaisamment: La Sainte se trompe; elle croit qu'on lui demande de la pluie.

Au ton qui regne depuis dix ans dans la littérature, disait M...., la célébrité littéraire me paraît une espece de diffamation qui n'a pas encore tout-à-fait autant de mauvais effets que le carcan, mais cela viendra.

On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs Souverains. Que voulez-vous, dit le bon-homme M. de Brequigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres Rois? il faut bien qu'ils mangent.

On demandait à une Duchesse de Rohan, à quelle époque elle comptait accoucher. Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourut* de Corneille, pria Noverre de faire danser les Maximes de la Rochefoucaut.

M. de

M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le Roi à aller voir la Bastille. Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas ; il ne voudrait plus y faire mettre personne.

Pendant un siege, un porteur d'eau criait dans la ville : à 6 sols la voie d'eau. Une bombe vient & emporte un de ses seaux. A douze sols le seau d'eau, s'écrie le porteur, sans s'étonner.

L'Abbé de Moliere était un homme simple & pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le systême de Descartes ; il n'avait point de valet & travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête, par dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite & à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte.—Qui va là ?—Ouvrez.—Il tire un cordon & la porte s'ouvre, l'Abbé de Moliere ne regardant point.—Qui êtes-vous ?—Domnez-moi de l'argent.—De l'argent ?—Oui, de l'argent.—Ah, j'entends, vous êtes un Voleur.—Voleur ou non, il me faut de l'argent.—Vraiment oui, il vous en faut ! Eh bien ! cherchez là-dedans, (il tend le cou, & présente un des côtés de la culotte) : le voleur fouille. Eh bien ! il n'y a point d'argent.—Vraiment non, mais il y a ma clé.—Eh bien, cette clé.—Cette clé, prenez-la. —Je la tiens. Allez-vous-en à ce secrétaire : ou-

vrez.—Le voleur met la clé à un autre tiroir.—Laissez donc: ne dérangez-pas: ce sont mes papiers. Ventrebleu, finirez-vous? ce sont mes papiers: à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent.—Le voilà.—Eh bien, prenez. Fermez donc le tiroir. Le Voleur s'enfuit.—M. le Voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!—quel chien de Voleur! Il faut que je me leve par le froid qu'il fait: maudit Voleur! L'Abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

M...., à propos des 6000 ans que Moyse donne, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts, & l'état actuel de la civilisation, que veut-il qu'on fasse de ses 6000 ans? il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet, & pour inventer les allumettes.

La Comtesse de Boufflers, disait au Prince de Conti, qu'il était le meilleur des tyrans.

Made. de Montmorin disait à son fils: Vous entrez dans le monde, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes.

Une femme disait à M.... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes. Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le Ciel. En effet,

son

son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

Du tems de M. de Machaut, on présenta au Roi le projet d'une cour pléniere, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le Roi, Made. de Pompadour & les Ministres. On dicta au Roi les réponses qu'il ferait au premier Président: tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait: Ici, le Roi prendra un air sévere; ici, le front du Roi s'adoucira; ici, le Roi fera tel geste, &c. Le mémoire existe.

Il faut, disait M...., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes: ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet.

Made. de Créqui parlant à la Duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, & insista sur la distance des âges. Madame, lui dit Made. de Giac, apprenez qu'une femme de la Cour n'est jamais vieille, & qu'un homme de robe est toujours vieux.

M. de St. Julien, le pere, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan, 60 mille livres pour une charge de

 Conseiller

Conseiller au Parlement de Bordeaux. Le pere indigné, crut que c'était une raillerie, & lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge. C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec Made. Tilaurier, Elle souhaitait d'avoir une charge de Conseiller au Parlement de Bordeaux, pour son mari ; & jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi ; j'ai payé la place, & vous voyez, mon pere, qu'il n'y a pas de quoi être en colere contre moi, & que je ne suis pas un mauvais plaisant.

Le Comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, & se jouant de sa propre honte, disait : Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas. Il n'y a ici personne plus valet que moi.

M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, & fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de 50 mille écus : Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement ? Non, dit l'autre, mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte.

Le Marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée pendant tout un dîner d'un étranger, jeune & beau, l'aborda au sortir

sortir de table & lui adressait d'humbles reproches: le Marquis de Genlis lui dit: Passez, passez, Bonhomme, on vous a donné. (Formule usitée envers les pauvres qui redemandent l'aumône.)

M...., connu par son usage du monde, me disait que ce qui l'avait le plus formé c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de 40 ans, & écouter des vieillards de 80.

M... disait que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des Grands, en négligeant la culture de son esprit & de son ame, c'est pêcher au goujon avec un hameçon.

Le Duc de Choiseul & le Duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête du Roi ou de M. de la Vriliere; le Duc de Praslin soutenait que c'était M. de la Vriliere: l'autre, en fidele sujet, pariait pour le Roi. Un jour, au Conseil, le Roi dit une grosse bêtise. Eh bien! M. de Praslin, dit le Duc de Choiseul, qu'en pensez-vous?

M. de Buffon s'environne de flatteurs & de sots, qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'Abbé Leblanc, M. de Juvigny & deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit

à soupé qu'il avait vu dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha long-tems le sens de cette énigme dont il donna enfin le mot.

Pendant la derniere maladie de Louis XV., qui dès les premiers jours se présenta comme mortelle, Lorry qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot, il faut. Le Roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, & d'une voix mourante : *Il faut, il faut !*

M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. Je voudrais qu'il la prit, dit l'ex-Ministre : il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. Cela est vrai, dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux ; & il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant ; victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. M. de Calonne pensa crever de rire.

L'Archevêque de Toulouse a fait avoir à M. de Cadignan 40,000 livres de gratification pour les services qu'il avait rendus à la Province. Le plus grand

grand était d'avoir eu sa mere, vieille & laide, Made. de Loménie.

Cailhava qui, pendant toute la révolution, ne songeait qu'aux sujets de plaintes des Auteurs contre les Comédiens, se plaignait à un homme de Lettres, lié avec plusieurs membres de l'Assemblée Nationale, que le Décret n'arrivait pas. Celui-ci lui dit : Mais pensez-vous qu'il ne s'agisse ici que de représentations d'ouvrages dramatiques ? Non, répondit Cailhava, je sais bien qu'il s'agit aussi d'impression.

Quelque tems avant que Louis XV. fût arrangé avec Made. de Pompadour, elle courait après lui aux chasses. Le Roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Etioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : Présent fait par le Roi à M. d'Etioles.

Made. de Genlis vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, & lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Made. de Genlis se fâche contre cet impertinent ; dit, qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde, en un mot, refuse. M. de Genlis retient le soldat, & lui dit : Va demander ton congé en mon nom ; &

si

si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien.

M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais, dans le fond, il était pour les passions. Aussi quelqu'un disait-il de lui : Il a fait semblant d'être mal-honnête, afin que les femmes ne le rebutent pas.

M. de Richelieu disait, au sujet du siege de Mahon par M. le Duc de Crillon : J'ai pris Mahon par une étourderie ; &, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi.

A la bataille de Raucoux ou de Lawfeld, e jeune M. de Thyanges eut son cheval tué sous lui, & lui-même fut jeté fort loin. Cependant il n'en fut point blessé. La Maréchal de Saxe lui dit : Petit Thyange, tu as eu une belle peur. Oui, M. le Maréchal, dit celui-ci, j'ai craint que vous ne fussiez blessé.

Voltaire disait, à propos de l'Anti-machiavel du Roi de Prusse : Il crache au plat pour en dégoûter les autres.

On faisait compliment à Made. Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre. Il faudrait, dit-elle, être belle & jeune. Ah ! Madame, reprit le compli-

menteur

menteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire.

M. Poissonnier le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, & parlant à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux & d'exagéré sur ce pays-là : Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, & je suis très-frileux.

Made. de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

Une femme avait un procès au Parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le Garde des Sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui faisait gagner un procès très-juste. Le Garde des Sceaux la refusa. La Comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme. Elle en parla au Garde des Sceaux ; nouveau refus. Made. de Talleyrand se souvint que le Garde des Sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils. Elle fit écrire par lui ; refus très-bien tourné. Cette femme désespérée résolut de faire une tentative, & d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part. L'incommodité de la voiture publique l'engage à des-

cendre à Seves, & à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable & qui abrege. Elle accepte, & lui conte son histoire. Cet homme lui dit : Vous aurez demain ce que vous demandez. Elle le regarde, & reste confondue. Elle va chez le Garde des Sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, & le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un Commis d'un Commis, nommé M. Etienne.

Le Duc de la Valliere voyant, à l'Opéra, la petite Lacour sans diamans, s'approche d'elle, & lui demande comment cela se fait. C'est, lui dit-elle, que les diamans sont la Croix de S.-Louis de notre état. Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle long-tems : elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à Madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, & lui disait : mets-toi à genoux là-dessus, vieille Ducaille.

Un joueur fameux, nommé Sabliere, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, & disait à Beaumarchais qui voulait l'empêcher de se tuer : Moi, arrêté pour deux cens louis, abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner ; sans moi, que serait B. D. N. ?

(ils

(ils vivent tous). Enfin, Monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement ; pour vivre, je suis espion de police.

Un Banquier Anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le Roi (George III.) & le transporter à Philadelphie. Amené devant ses Juges, il leur dit : Je sais très-bien ce qu'un Roi peut faire d'un Banquier, mais j'ignore ce qu'un Banquier peut faire d'un Roi.

On disait au satirique Anglais Donne : Tonnez sur les vices, mais ménagez les vicieux. Comment, dit-il, condamner les cartes, & pardonner aux escrocs ?

On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : Je viens de découvrir que je suis grosse. Il réfléchit, & répondit : Je lui écrirais, je suis charmé d'apprendre que le Ciel ait enfin béni notre union. Soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir.

Made. de H..... me racontait la mort de M. le Duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger ; & le jour même de sa mort, deux

heures avant la récidive de sa paralysie, il était, comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie : il avait demandé son perroquet, avait dit : Brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles ; enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire.

M.... qui après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile & de dupe. J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la Dame. On joue divinement, on se casse la tête, & on finit par gagner un petit écu.

Un Courtisan disait, à la mort de Louis XIV. : Après la mort du Roi, on peut tout croire.

J. J. Rousseau passe pour avoir eu Made. la Comtesse de Boufflers, & même (qu'on me passe ce terme), pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la Patrie. Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, & je sens que cela

n'est pas vrai ; je suis très-bonne Française, & je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les Peuples. Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, & Cosmopolite du reste de votre personne.

La Maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique, comme Made. Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'Eglise St.-Roch, & la réponse à cette lettre fut faite par un Prêtre de cette Paroisse. Ce manege dura long-tems. Le Prêtre fut découvert & inquiété ; mais on assoupit cette affaire.

Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un Ministre. Un ami, témoin de la scene, lui dit, après le départ de l'offensé : Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le Ministre même que l'homme qui le suit sans sa garde-robe.

Une des Maîtresses de M. le Régent lui ayant parlé d'affaires dans un rendez-vous, il parut l'écouter avec attention. Croyez-vous, lui répondit-il, que le Chancelier soit une bonne jouissance ?

M. de.... qui avait vécu avec des Princesses d'Allemagne, me disait : Croyez-vous que M. de L...

ait

TAYLOR INST. OXFORD

ait Madame de S... ? Je lui répondis : Il n'en a pas même la prétention. Il se donne pour ce qu'il e t, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe ; c'est avec cela que l'on a des Reines.

M. de Stainville, Lieutenant-Général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, Maréchal-de-Camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, & sortait de chez le Ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé Lieutenant-Général, lui dit devant beaucoup de monde : Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres.

L'Ecluse, celui qui a été à la tête des *Variétés Amusantes*, racontait que, tout jeune & sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de Dentiste du Roi Stanislas, précisément le jour où le Roi perdit sa derniere dent.

On assure que Madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses Dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses Pages, lui demandant s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le Page répondait qu'oui. La Princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, leur donnait

donnait quelques louis pour les mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la Police, que le Lieutenant-de-Police tout au plus.

Quand le Duc de Choiseul était content d'un Maître-de-poste, par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfans étaient jolis, il lui disait : Combien paie-t-on ? Est-ce poste ou poste & demie, de votre demeure à tel endroit ? — Poste, Monseigneur. — Eh bien, il y aura désormais poste & demie. La fortune du Maître-de-Poste était faite.

Made. de Prie, maîtresse du Régent, dirigée par son pere, un traitant, nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé, qui avait mis le Peuple au désespoir, & enfin causé un soulevement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller appaiser le tumulte ; & leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille, c'est ainsi qu'on désignait le Peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, & voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de

de mousqueterie ; & avant de dire, tirez, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, & de l'autre l'ordre de la Cour. Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer avant que j'ordonne de faire feu. Tout s'enfuit & disparut.

C'est un fait connu que la lettre du Roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machault. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le Roi ne voulait que causer avec lui ; & à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : Je développerai mes idées demain au conseil. On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au Roi : V. M. me fait donc premier ministre. Non, dit le Roi, ce n'est point du tout mon intention. J'entends, dit M. de Maurepas, V. M. veut que je lui apprenne à s'en passer.

On disputait chez Made. de Luxembourg sur ce vers de l'Abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

On annonce le Bailli de Breteuil & Made. de la Reiniere. Le vers est bon, dit la Maréchale.

M......

M.... m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa maniere de voir les hommes & les choses, qui me sembla triste & affligeante, je lui en fis la remarque, & j'ajoutai qu'il devait être malheureux : il me répondit qu'en effet il l'avait été assez long-tems, mais que ces mêmes idées n'avaient plus rien d'effrayant pour lui. Je ressemble, continua-t-il, aux Spartiates à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très-supportable.

Un homme de qualité se marie, sans aimer sa femme, prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant: C'est comme ma femme ; prend une femme honnête pour varier, & quitte celle-ci en disant : C'est comme une telle ; ainsi de suite.

Des jeunes gens de la Cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence. M. de Fronsac (1), sur le champ se met à chanter des couplets abominables qui étonnerent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant : Que

(1) Le fils du Maréchal de Richelieu.

diable ! Fronsac, il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson & la premiere.

Made. du Défant, étant petite fille, & au couvent, y prêchait l'irreligion à ses petites camarades. L'Abbesse fit venir Massillon, à qui la petite expo a ses raisons. Massillon se retira, en disant : Elle est charmante. L'Abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda à l'Evêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, & il répondit : un catéchisme de 5 sols ; on ne peut en tirer autre chose.

L'Abbé Baudeau disait de M. Turgot, que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

Le Prétendant, retiré à Rome, vieux & tourmenté de la goute, criait dans ses accès : *Pauvre Roi, pauvre Roi !* Un Français voyageur qui allait souvent chez lui, lui dit qu'il s'étonnait de n'y pas voir d'Anglais. Je sais pourquoi, répondit il. Ils s'imaginent que je me ressouviens de ce qui s'est passé. Je les verrais encore avec plaisir. J'aime mes sujets, moi.

M. de Barbançon qui avait été très-beau, possédait un très-joli jardin que Made. la Duchesse de la Valliere

Valliere alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux & très-gouteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Made. de la Valliere lui répondit : Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres.

L'Abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré 20 ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs, pendant 20 ans. Ce mot est très-philosophique, & peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette. Elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

Made. Dubarry, étant à Lucienne, eût la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à Made. de Beauveau. Made. de Beauveau crut plaisant de s'y trouver & d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV., Made. Dubarry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. Point du tout, dit Made. de Beauveau, nous n'en voulions qu'à votre place. Après cet aveu naïf, on demanda à Made. Dubarry si Louis XV. ne disait pas beaucoup de mal d'elle (Made. de Beauveau), & de

Made. de Grammont. — Oh ! beaucoup. — Eh bien ! quel mal, de moi, par exemple ?—De vous, Madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. M. de Beauveau était présent : on se hâta de changer de conversation.

M. de Maurepas & M. de St.-Florentin, tous deux Ministres, dans le tems de Made. de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de St.-Florentin, prend un air triste & grave, & vient demander sa démission. M. de St.-Florentin paraissait en être la dupe, lors qu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de St. Florentin entre chez lui, & se rappellant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais voyant que l'autre parlait tout de bon, allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persifflez pas. Vous êtes un honnête homme. Je vais vous donner ma démission.

L'Abbé Maury, tâchant de faire conter à l'Abbé Boismont, vieux & paralytique, les détails de sa jeunesse & de sa vie ; l'Abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ; indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célebre Professeur de droit à Geneve. Celui-ci admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en Géometrie.

Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le Comte Lowendal (fils du Maréchal), & celui-ci, à son rétour de St. Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. Ah ! vous voilà, cher Comte, dit-elle, vous arrivez bien à propos, il nous manque un danseur ; & vous nous êtes nécessaire. Celui-ci n'eut que le tems de faire une courte toilette & dansa.

Le Comte de St. Priest, envoyé en Hollande, est retenu à Anvers, huit ou quinze jours, après lesquels il est revenu à Paris ; il a eu pour son voyage, 80,000 livres, dans le moment même où l'on multipliait les suppressions de places, d'emplois, de pensions, &c.

Le

Le Vicomte de St.-Priest, Intendant de Languedoc, pendant quelque tems, voulut se retirer, & demanda à M. de Calonne une pension de 10,000 livres. Que voulez-vous faire de 10,000 livres, dit celui-ci? & il fit porter la pension à 20,000. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées à l'époque du retranchement des pensions par l'Archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le Vicomte de Saint-Priest.

M..... disait, à propos de Mde. de... j'ai cru qu'elle me demandait un fou, & j'étais près de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, & je le lui ai refusé net.

M.... disait, à propos de sottises ministérielles & ridicules : Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France.

En France, disait M...., il faut purger l'humeur mélancholique & l'esprit patriotique. Ce sont deux maladies contre nature, dans le pays qui se trouve entre le Rhin & les Pyrénées ; & quand un Français se trouve atteint de l'un de ces deux maux, il y a tout à craindre pour lui.

Il a plû un moment à Made. la Duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui

rencontre

rencontre celui-ci & lui dit : tu dînes aujourd'hui chez moi.—Mon ami, cela m'est impossible.—Il le faut ; & d'ailleurs tu y es intéressé.—Comment ?—Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point, il te le rendra.

On disait de J. J. Rousseau, c'est un hibou. Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; & quand je sors du Devin du Village, j'ajouterais, déniché par les grâces.

Deux femmes de la Cour passant sur le Pont-Neuf, virent en deux minutes, un moine & un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : pour la catin, vous & moi nous n'en sommes pas en peine (1).

Le Prince de Conti actuel, s'affligeait de ce que le Comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses : on lui fit entendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, &c. Le Prince de Conti interrompit le harangueur, en lui disant : vous ne savez pas ce que c'est que les Princes.

---

(1) Allusion à l'ancien proverbe populaire : on ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc & une catin.

M...

M.... disait que la goute ressemblait aux Bâtards des Princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

M ... disait à M de Vaudreuil, dont l'esprit est droit & juste, mais encore livré à quelques illusions; vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussiere sur votre lunette.

M. de B... disait qu'on ne dit point à une femme à trois heures, ce qu'on lui dit à six: à six, ce qu'on lui dit à neuf; à minuit, &c. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il prétendait que son ton de conversation avec Made. de... était changé depuis qu'elle avait changé en cramoisi, le meuble de son cabinet qui était bleu.

J. J. Rousseau, étant à Fontainebleau, à la représentation de son Devin du Village, un Courtisan l'aborda, & lui dit poliment: Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment?—Oui, Monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. Le Courtisan s'en alla; on dit à Rousseau: mais y songez-vous, quelle réponse vous venez de faire!—Fort bonne, dit Rousseau. Connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait?

M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après soupé, fit un portrait d'un bon Roi, en contraste avec

celui

celui d'un tyran, & s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un Roi despotique, conquérant, &c. Le Roi de Prusse ému, laisse tomber quelques larmes. Voyez, voyez! s'écria M. de Voltaire: il pleure, le tigre.

On sait que M. de Luyne, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après Archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mître & l'écartant des deux côtés: c'est singulier, dit-il, comme cette mître ressemble à un soufflet.

Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, & le racontait souvent. Il ajoutait: J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, & je n'ai consolé personne.

A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait: j'ai lu quelque part, qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les regnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel; tout est dit.

C'est une remarque très-fine & très-judicieuse de M... que quelque importuns, quelque insupportables

tables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie ; être la victime de ces défauts étrangers à notre caractere, n'est pas même un préservatif contre eux.

J'ai assisté hier à une conversation philosophique entre M. D.... & M. L...., où un mot m'a frappé. M. D.... disait : Peu de Personnes & peu de choses m'intéressent, mais rien ne m'intéresse moins que moi. M. L... lui répondit : N'est-ce point par la même raison ; & l'un n'explique-t-il pas l'autre ? Cela est très-bien, ce que vous dites là, reprit froidement M. D...., mais je vous dis le fait : J'ai été amené là par degrés : en vivant & en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze.

C'est une anecdote, connue en Espagne, que le Comte d'Aranda reçut un soufflet du Prince des Asturies (aujourd'hui Roi). Ce fait se passa à l'époque où il fut envoyé Ambassadeur en France.

Dans ma premiere jeunesse, j'eus occasion d'aller voir dans la même journée M. Marmontel & M. d'Alembert. J'allai le matin chez M. Marmontel, qui demeurait alors chez Made. Geoffrin ; je frappe en me trompant de porte ; je demande M. Marmontel. Le Suisse me répond : M. de Mont-

martel

martel ne demeure plus dans ces quartiers-ci ; & il me donne son adresse. Le soir je vais chez M. d'Alembert, rue St.-Dominique. Je demande l'adresse à un Suisse qui me dit : M. Starémberg, Ambassadeur de Venise ? La troisieme porte...—Non, M. d'Alembert de l'Académie Française.—Je ne le connais pas.

M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l'Amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer & fort tranquille, quoiqu'auprès de Mlle. Gausssin, un célebre Financier vint dire à l'oreille de cette Actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît : Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter 500 louis en échange de quelques complaisances ? Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, (& en montrant Helvétius,) je vous en donnerai 200 si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure là.

La Duchesse de Fronsac, jeune & jolie, n'avait point eu d'Amans & l'on s'en étonnait : une autre femme voulant rappeller qu'elle était rousse & que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : elle est comme Samson ; sa force est dans ses cheveux.

Made. Brisard, célebre par ses galanteries, étant à Plombieres, plusieurs femmes de la Cour ne vou-

laient point la voir. La Duchesse de Gisors était du nombre, & comme elle était très-dévote, les amis de Made. Brisard comprirent que si Made. de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation & réussirent. Comme Made. Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, & elles en vinrent à l'intimité. Un jour Made. de Gisors lui fit entendre que tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vint à multiplier à un certain point le nombre de ses amans. Hélas! lui dit Made. Brisard, c'est qu'à chaque fois, j'ai cru que celui-là serait le dernier.

C'est une chose remarquable que Moliere, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de Finance. On dit que Moliere & les autres comiques du tems eurent là-dessus des ordres de Colbert.

Le Régent voulait aller au bal, & n'y être pas reconnu. J'en sais un moyen, dit l'Abbé Dubois; &, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derriere. Le Régent qui les trouva trop forts, lui dit: L'Abbé, tu me déguises trop.

Un énergumene de Gentilhommerie, ayant observé que le contour du Château de Versailles était em-

puant

puanti d'urine, ordonna à ses domestiques & à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son Château.

Lafontaine entendant plaindre le sort des damnés, au milieu du feu de l'Enfer, dit : Je me flatte qu'ils s'y accoutument, & qu'à la fin, ils sont là comme le poisson dans l'eau.

Made. de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle, en présence de son amant. Il lui dit : Madame, on sait bien que je vous passe tout. Je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes, que je ne vous passerai pas. Telle est celle que vous avez pour le Perruquier de mes Gens, avec lequel je vous ai vu sortir & rentrer chez vous. Après quelques menaces, il sortit ; & la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter ce bel exploit, ajoutant que l'histoire du Perruquier était fausse, se moquant de M. de Soubise qui l'avait cru, & de sa femme qui avait été souffletée.

On a dit, sur le résultat du Conseil de guerre, tenu à l'Orient, pour juger l'affaire de M. de Grasse : *L'Armée innocentée, le Général innocent, le Ministre hors de cour, le Roi condamné aux dépens.* Il faut

savoir que ce Conseil coûta au Roi quatre millions, & qu'on prévoyait la chûte de M. de Castries.

On répétait cette plaisanterie devant une assemblée de jeunes gens de la Cour. Un d'eux, enchanté jusqu'à l'ivresse, dit, en levant les mains après un instant de silence, & avec un air profond : Comment ne serait-on pas charmé des grands événemens, des bouleversemens mêmes qui font dire de si jolis mots ? On suivit cette idée, on repassa les mots, les chansons faites sur tous les désastres de la France. La chanson sur la bataille d'Hochstet fut trouvée mauvaise, & quelques-uns dirent à ce sujet : Je suis fâché de la perte de cette bataille ; la chanson ne vaut rien.

Il s'agissait de corriger Louis XV. jeune encore, de l'habitude de déchirer les dentelles de ses Courtisans. M. de Maurepas s'en chargea. Il parut devant le Roi avec les plus belles dentelles du monde. Le Roi s'approche, & lui en déchire une. M. de Maurepas froidement, déchire celle de l'autre main, & dit simplement : Cela ne m'a fait nul plaisir. Le Roi surpris devint rouge, & depuis ce tems ne déchira plus de dentelles.

Beaumarchais, qui s'était laissé maltraiter par le Duc de Chaulnes, sans se battre avec lui, reçut un

défi

défi de M. de la Blache. Il lui répondit : J'ai refusé mieux.

M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espece humaine.

Louis XV. pensait qu'il fallait changer l'esprit de la Nation, & causait sur les moyens d'opérer ce grand effet avec M. Bertin (le petit Ministre), lequel demanda gravement du tems pour y rêver. Le résultat de son rêve, c'est-à dire, de ses réflexions, fut qu'il serait à souhaiter que la Nation fût animée de l'esprit qui regne à la Chine. Et c'est cette belle idée qui a valu au Public la Collection intitulée : Histoire de la Chine, ou Annales des Chinois.

M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, & ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : Voilà la premiere fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. L'Evêque d'Agde se retournant, & voyant cette figure, lui dit en le regardant : Monsieur perche apparemment.

M. de R. venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes contre autant de personnes dont aucune n'était vivante. On se tourna vers M. D... comme pour lui demander s'il n'en avait pas quel-

ques-

ques-unes dont il pût régaler l'assemblée. Moi, dit-il naïvement : tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire.

Plusieurs femmes s'élevent dans le monde au-dessus de leur rang, donnent à souper aux grands Seigneurs, aux grandes Dames, reçoivent des Princes, des Princesses, qui doivent cette considération à la galanterie. Ce sont, en quelque sorte, des filles avouées par les honnêtes gens, & chez lesquelles on va, comme en vertu de cette convention tacite, sans que cela signifie quelque chose & tire le moins du monde à conséquence. Telles ont été de nos jours, Made. Brisard, Made. Çaze, & tant d'autres.

M. de Fontenelle, âgé de 97 ans, venant de dire à Made. Helvétius, jeune, belle & nouvellement mariée, mille choses aimables & galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas apperçue. Voyez, lui dit Made. Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé.

Dans les dernieres années du regne de Louis XV., le Roi étant à la chasse, & ayant peut-être de l'humeur contre Made. Dubarry, s'avisa de dire un mot contre les femmes ; le Maréchal de Noailles se répandit

pandit en invectives contre elles, & dit que quand on avait fait d'elles ce qu'il faut en faire, elles n'étaient bonnes qu'à renvoyer. Après la chasse, le Maître & le Valet se retrouverent chez Made. Dubarry, à qui M. de Noailles dit mille jolies choses. Ne le croyez pas, dit le Roi, & alors il répéta ce qu'avait dit le Maréchal à la chasse. Made. Dubarry se mit en colere, & le Maréchal lui répondit: Madame, à la vérité, j'ai dit cela au Roi, mais c'était à propos des Dames de St-Germain, & non pas de celles de Versailles. Les Dames de Saint-Germain étaient, sa femme, Made: de Tessé, Made. de Duras, &c. Cette Anecdote m'a été contée par le Maréchal de Duras, témoin oculaire.

Le Duc de Lauzun disait: j'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne; mais comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractere, c'est à qui se dépêchera de céder, & celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier.

Le Roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-Jésuites; M. de Tressan lui dit: Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damien, qui est dans la plus profonde misere.

Fontenelle, âgé de 80 ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme, jeune & belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. Ah! Madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs.

M. de Brissac, ivre de Gentilhommerie, désignait souvent Dieu par cette phrase: Le Gentilhomme d'en haut.

M.... disait que d'obliger, rendre service, sans y mettre toute la délicatesse possible, était presque peine perdue. Ceux qui y manquent n'obtiennent jamais le cœur, & c'est lui qu'il faut conquérir. Ces bienfaiteurs maladroits ressemblent à ces Généraux qui prennent une ville, en laissant la garnison se retirer dans la citadelle, & qui rendent ainsi leur conquête presque inutile.

M. Lorri, Médecin, racontait que Made. de Sully étant indisposée, l'avait appelé & lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit, votre maladie vient de vos besoins, voilà un homme; & en même tems il se présenta dans un état peu décent. Lorri excusa son confrere, & dit à Made. de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait: Je ne sais ce qui est arrivé depuis, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu.

L'Abbé

L'Abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis Made. Dubarry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien : elle ajouta, donnez-moi un mémoire. Un mémoire ! lui dit-il ; il est tout fait. Le voici : Je suis l'Abbé Arnaud.

Le Curé de Bray ayant passé trois ou quatre fois de la religion Catholique à la religion Protestante, & ses amis, s'étonnant de cette indifférence.—Moi, indifférent ! dit le Curé, moi inconstant ! Rien de tout cela, au contraire, je ne change point, je veux être Curé de Bray.

On sait quelle familiarité le Roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le Général Quintus-Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le Roi de Prusse, avant la bataille de Rosbak, lui dit que s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : *Toujours Assassin.*

Le Chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de Province, & à son retour, ses amis le plaignaient de la société qu'il avait eue. C'est ce qui vous trompe, répondit-il, la bonne compagnie

de cette ville y est comme par tout, & la mauvaise y est excellente.

Un Paysan partagea le peu de bien qu'il avait entre ses quatre fils & alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un de ses voyages chez ses enfans : eh bien ! comment vous ont-ils reçu ? Comment vous ont-ils traité ? Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un pere tel que celui-ci.

Dans une société où se trouvait M. de Schuwalow, ancien amant de l'Impératrice Elizabeth, on voulait savoir quelque fait relatif à la Russie. Le Bailli de Chabrillant dit : M. de Schuwalow, dites-nous cette histoire : vous devez la savoir, vous étiez le Pompadour de ce pays-là.

Le Comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, & environné de tous ses grands Officiers & de ceux de Made. la Comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. Ce mot a couru, mais c'est le millieme ; & cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la Noblesse Française de briguer en foule des

des emplois où on fait exactement la fonction de valet.

Pour juger de ce que c'est que la Noblesse, disait M....., il suffit d'observer que M. le Prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, & que le Marquis de Laval est plus noble que le Connétable de Montmorenci.

M. de.... qui voyait la source de la dégradation de l'espece humaine dans l'établissement de la secte Nazaréenne & dans la féodalité, disait que pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser & se débaptiser, & redevenir Grec ou Romain par l'ame.

Le Roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le Roi de France. Oui, Sire, dit celui-ci; en lui présentant mon Discours de réception à l'Académie Française. Eh bien! reprit le Roi de Prusse, que vous a-t-il dit? Il ne m'a pas parlé, Sire. A qui donc parle-t-il, poursuivit Frédéric?

M. Amelot, Ministre de Paris, homme excessivement borné, disait à M. Bignon: achetez beaucoup de livres pour la bibliotheque du Roi, que nous ruinions ce Necker. Il croyait que trente ou

quarante

quarante mille francs de plus feraient une grande affaire.

C'est un fait certain & connu des amis de M. d'Aiguillon, que le Roi ne l'a jamais nommé Ministre des affaires étrangeres ; ce fut Made. Dubarry qui lui dit : il faut que tout ceci finisse, & je veux que vous alliez demain matin remercier le Roi de vous avoir nommé à la place.. Elle dit au Roi, M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de Secrétaire d'état des affaires étrangeres ; le Roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller : Made. Dubarry le lui ordonna ; il y alla, le Roi ne lui dit rien, & M. d'Aiguillon entra en fonction sur le champ.

M.... faisant sa cour au Prince Henri, à Neufchâtel, lui dit que les Neufchâtelois adoraient le Roi de Prusse. Il est fort simple, dit le Prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux.

L'Abbé Raynal dînant à Neufchâtel, avec le Prince Henri, s'empara de la conversation & ne laissa point au Prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher, & profita du silence pour parler à son tour.

Le Roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le Roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir. D'Alembert en parut frappé. C'est, dit le Roi, le plus bel homme de mes états : il a été quelque tems mon cocher ; & j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer Ambassadeur en Russie.

Quelqu'un disait que la goute est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. Je le crois bien, répondit M....., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie.

M. de la Reyniere devait épouser Madlle. de Jarinte, jeune & aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, & disait à M. de Malesherbes, son beau-frere : ne pensez-vous pas en effet que mon bonheur sera parfait ?—Cela dépend de quelques circonstances.—Comment, que voulez-vous dire ?—Cela dépend du premier amant qu'elle aura.

Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche Chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave & philosophique, prêche en faveur du neveu, & essaie de remuer la passion & de prendre

dre le ton pathétique. L'oncle prend la parole & lui conte deux ou trois indignités de son neveu.— Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. Et quoi? dit l'oncle.—Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; & c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché.—Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle; c'est une calomnie. Soit, dit Diderot; mais quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position & aux malheurs qui l'attendent, si vous l'abandonnez.

Parmi cette classe d'hommes nés avec une imagination vive & une sensibilité délicate qui fait regarder les femmes avec un vif intérêt, plusieurs m'ont dit qu'ils avaient été frappés de voir combien peu de femmes avaient de goût pour les Arts, & particulierement pour la Poësie. Un Poëte connu par des ouvrages très-agréables me peignait un jour la surprise qu'il avait éprouvée en voyant une femme pleine d'esprit, de graces, de sentiment, de goût dans sa parure, bonne musicienne, & jouant de plusieurs instrumens, qui n'avait pas l'idée de la mesure d'un vers, du mélange des rimes; qui substituait à un mot heureux & de génie un autre mot trivial & qui même rompait la mesure du vers, Il m'ajoutait qu'il avait éprouvé plusieurs fois ce qu'il appelait un petit malheur, mais qui

qui en était un très-grand pour un Poëte érotique, lequel avait sollicité toute sa vie le suffrage des femmes.

M. de Voltaire se trouvant avec Made. la Duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds: Ah! Madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organes, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, &c. Le cochon dont il parlait, c'était Made. du Châtelet, son Emilie.

Le Roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays La carte indiquait tel marais impraticable, qui ne l'était point, & que les ennemis croyaient tel, sur la foi du faux plan.

M.... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

Je demandais à M.... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui; il me répondit: ce n'est pas que j'y sois insensible; mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru sur-payé. La gloire expose à la calomnie; la considération demande des soins continuels; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvé-

niens : tout est vu, revu & jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences réitérées cent fois, que sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, & que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité & s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines ; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes ; le mariage est jugé encore plus que le reste ; l' honneur d'être pere amene une suite de calamités ; tenir maison est le métier d'un Aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considere, sont transparens & ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié & la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie.

Le Marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce Prince fut arrêté par ordre de la Cour, le Marquis de Villequier, Capitaine des gardes, était chez Made. de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. Ah ! mon Dieu, s'écria le Marquis, je suis perdu. Made. de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : je savais

savais bien que vous étiez des amis de M. le Prince, mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. Comment, dit le Marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait, & puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi? Made. de Motteville, indignée, lui répondit: il me semble que n'ayant point donné lieu à la Cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, & jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son ame.

On annonça dans une maison où soupait Made. d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom son imagination s'allume. Elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses & enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle. C'étaient des truffes. Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. A ce ton, dit-elle, en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce Dauphin, qui dans la naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme & le rejeta dans la mer en voyant que c'était un singe.

Marmontel dans sa jeunesse recherchait beaucoup le vieux Boindin, célebre par son esprit & son incrédulité. Le vieillard lui dit; trouvez-vous au café Procope.—Mais nous ne pourrons pas parler de matieres philosophiques.—Si fait, en convenant d'une langue particuliere, d'un argot. Alors ils firent leur dictionn ire. L'Ame s'appelait Margot; la Relig'on, Javotte; la Liberté, Jeanneton, & le Pere éternel, M. de l'Etre. Les voilà disputant & s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une fort mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin: Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Etre qui s'est si souvent mal conduit & dont vous êtes si mécontent? Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

Le Lord Bolingbroke donna à Louis XIV. mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le Roi étonné lui dit: j'en suis d'autant plus touché, que vous autres Anglais vous n'aimez pas les Rois. Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui n'aimant pas leurs femmes n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins.

Dans

Dans une dispute que les Représentans de Geneve eurent avec le Chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le Chevalier lui dit : savez-vous que je suis le représentant du Roi mon Maître ! Savez-vous, lui dit le Genevois, que je suis le représentant de mes Egaux ?

La Comtesse d'Egmont ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frere, un personnage trop grave. Elle pria le Poëte Bernard de passer chez elle. Il y alla : elle le mit au fait. Bernard lui dit : Made., l'Auteur de l'Art d'aimer n'est pas un personnage bien imposant ; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que Mlle. Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de M. votre frere....Eh bien ! dit Made. d'Egmont en riant, arrangez le soupé chez Mlle. Arnould. Le soupé s'arrangea. Bernard y proposa l'Abbé Lapdant pour précepteur, il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du Duc d'Enghien.

Un philosophe à qui on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : dans le monde tout tend à me faire descendre, dans la solitude tout tend à me faire monter.

M. de

M. de B. est un de ces sots qui regarde de bonne foi l'échelle des conditions comme celle du mérite, qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non-décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le recontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B, ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide, il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scenes dignes du pinceau de la Bruyere.

J'ai bien examiné M... & son caractere m'a paru piquant ; très-aimable & nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime. En recompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste & accorde ce qu'on doit à l'amitié & ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui, nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage, on ne choquera jamais moins.

L'Abbé de Lille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disait :

disait : je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde.

Made. Beauzée couchait avec un maître de langue Allemande. M. Beauzée les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : quand je vous disais qu'il était tems que je m'en *aille*. M. Beauzée, toujours puriste, lui dit : que je m'en *allasse*, Monsieur.

M. Dubreuil pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméja : mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre ? Il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse.

On demandait à Pehméja quelle était sa fortune ? 1500 liv. de rente.—C'est bien peu—Oh ! reprit Pehméja, Dubreuil est riche.

Made. la C. de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : il était trop inflexible, trop inabordable aux présens & j'avais un accès de fievre toutes les fois que je songeais à lui en faire. Et moi aussi, lui répondit Made. de Champagne qui avait placé 36,000 liv. sur sa tête : voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fievre dont vous parlez.

L'Abbé

L'Abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le Latin à un vieux Conseiller de Grand-Chambre qui voulait entendre les Institutes de Justinien. Quelques années se passent, & il rencontre ce Conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. Ah l'Abbé, vous voilà ! lui dit-il lestement : par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci ?—Je m'y trouve comme vous vous y trouvez—Oh ce n'est pas la même chose : vous êtes donc mieux dans vos affaires ?—Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de Prêtre ?—Je suis grand-Vicaire de M. de Lombez.—Diable ! c'est quelque chose : & combien cela vaut-il ?—Mille francs.—C'est bien peu ; & il reprend le ton leste & léger.—Mais j'ai eu un Prieuré de mille écus.—Mille écus ! bonnes affaires *(avec l'air de la considération)*.—Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le Cardinal de Rohan.—Peste ! vous allez chez le Cardinal de Rohan !—Oui, il m'a fait avoir une Abbaye.—Une Abbaye ! Ah ! cela posé, Monsieur l'Abbé, faites moi l'honneur de revenir dîner chez moi.

M. de la Popliniere se déchaussait un soir devant ses complaisans & se chauffait les pieds. Un petit chien les lui léchait. Pendant ce tems-là la société parlait d'amitié, d'amis. Un ami, dit M. de la Popliniere, montrant son chien, le voilà.

Jamais Bossuet ne put apprendre au grand Dauphin à écrire une lettre. Ce Prince était très-indolent. On raconte que ses billets à la Comtesse du Roure finissaient tous par ces mots : le Roi me fait mander pour le Conseil. Le jour que cette Comtesse fut exilée, un des Courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. Sans doute, dit le Dauphin ; mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet.

L'Archevêque de Toulouse (Brienne), disait à M. de Saint-Priest, grand pere de M. d'Entragues : il n'y a eu en France, sous aucun Roi, aucun Ministre qui ait poussé ses vues & son ambition jusqu'où elles pouvaient aller. M. de Saint-Priest lui dit : & le Cardinal de Richelieu ? Arrêté à moitié chemin, répondit l'Archevêque. Ce mot peint tout un caractere.

Le Maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant. Il eut deux filles. On lui proposait, en présence de Made. de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. Je me suis fermé, dit-il, en épousant Madame, l'entrée de tous les chapitres.... Et de l'hôpital, ajouta-t-elle.

La Maréchale de Luxembourg arrivant à l'Eglise un peu trop tard, demanda où en était la Messe, &

dans cet instant la sonnette du lever Dieu sonna. Le Comte de Chabot lui dit en bégayant : Madame la Maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin.

Ce sont deux vers d'un opéra comique.

La jeune Made. de M.... étant quittée par le Vicomte de Noailles, était au désespoir & disait : j'aurai vraisemblablement beaucoup d'amans ; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le Vicomte de Noailles.

Le Duc de Choiseul à qui on parlait de son étoile, qu'on regardait comme sans exemple, répondit : elle l'est pour le mal autant que pour le bien.—Comment ?—Le voici. J'ai toujours très-bien traité les filles : il y en a une que je néglige : elle devient Reine de France, ou à-peu-près. J'ai traité à merveille tous les Inspecteurs ; je leur ai prodigué l'or & les honneurs : il y en a un extrêmement méprisé que je traite légérement : il devient Ministre de la guerre, c'est M. de Monteynard. Les Ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux, sans exception, hormis un seul. Mais il y en a un qui a le travail lent & lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage : c'est

M. de

M. de Vergennes, & il devient Ministre des affaires étrangeres. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien.

M. le Président de Montesquieu avait un caractere fort au-dessous de son génie. On connaît ses faiblesses sur la gentilhommerie, sa petite ambition, &c. Lorsque *l'Esprit des Lois* parut, il s'en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu'il méprisa fortement. Mais un homme de Lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnaître l'auteur, & qui contenait d'excellentes choses. M. de Montesquieu en eut connaissance & en fut au désespoir. On la fit imprimer ; & elle allait paraître lorsque M. de Montesquieu alla trouver Made. de Pompadour qui sur sa priere, fit venir l'imprimeur & l'édition toute entiere. Elle fut hachée & on n'en sauva que cinq exemplaires.

M. & Made. d'Angevilliers M. & Made. N. paraissent deux couples uniques, chacun dans son genre. On croirait que chacun d'eux convenait à l'autre exclusivement & que l'amour ne peut aller plus loin. Je les ai étudiés ; & j'ai trouvé qu'ils se tenaient très-peu par le cœur, & que quant au caractere, ils ne se tenaient que par des contrastes.

 Le

Le Maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. Moi ! dit le Maréchal, point du tout ; mais comme il pleurait lui-même dès la premiere scene, j'ai cru honnête de prendre part à sa douleur.

M. Th. me disait un jour, qu'en général dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête & courageuse, par un motif digne d'elle, c'est-à-dire très-noble, il fallait qne celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête & plus vulgaire.

Louis XV. demanda au Duc d'Ayen (depuis Maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnoye. Le Duc répondit que non. Moi, dit le Roi, j'ai envoyé la mienne. Ah, Sire ! dit M. d'Ayen, quand J. C. mourut le Vendredi Saint, il savait bien qu'il ressusciterait le Dimanche.

Dans le tems qu'il y avait des Jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'Archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfans ; mais à chaque équipée de cette espece, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin le collet s'allongea tellement qu'il a passé quelque-

quelque-tems pour Janséniste & été suspect à la Cour.

Un Français avait été admis à voir le cabinet du Roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil & son bureau, c'est donc ici, dit-il, que ce grand Roi travaille. Comment, travaille! dit le conducteur: quelle insolence! ce grand Roi travailler! Vous venez chez lui pour insulter Sa Majesté! Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'il n'avait pas eu l'intention d'offenser la Majesté de son maître.

M de.... ayant apperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit: Vous jaloux! Mais savez-vous bien que c'est une prétention? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas cocu qui veut: savez-vous que pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête. Commencez par acquérir toutes ces qualités, & puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu? Une espece. Quand il sera tems de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment.

Made,

Un homme d'esprit me disait un jour : que le Gouvernement de France était une Monarchie absolue, tempérée par des chansons.

L'Abbé de Lille entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit ; c'était celui des Mois de M. Roucher. L'Abbé de Lille s'en douta & dit en plaisantant : odeur de vers se sentait à la ronde. Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs.

M. de Fleuri, Procureur-général, disait devant quelques gens de lettres : il n'y a que depuis ces derniers tems que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit de Gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que *Tiers n'est qu'adventice dans Constitution ?* (cela veut dire en d'autres termes, que 23 millions 9 cent mille hommes ne sont qu'un hasard & un accessoire dans la totalité de 24 millions d'hommes.)

Milord Hervey voyageant dans l'Italie & se trouvant non-loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt. Ah, ah ! dit-il, l'eau est salée : ceci est à nous.

Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles: pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout?—J'ai craint de déranger l'auditoire & de le scandaliser.—Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point.

M. d'Aiguillon, dans le tems qu'il avait Made. du Barr, prit ailleurs une galanterie: il se crut perdu, s'imaginant l'avoir donnée à la Comtesse. Heureusement il n'en était rien. Pendant le traitement qui lui paraissait très-long & qui l'obligeait à s'abstenir de Made. du Barri, il disait au médecin: ceci me perdra, si vous ne me dépêchez. Ce médecin était M. Busson qui l'avait guéri en Bretagne, d'une maladie mortelle, & dont les autres médecins avaient désespéré. Le souvenir de ce mauvais service rendu à la Province avait fait ôter à M. Busson toutes ses places après la ruine de M. d'Aiguillon. Celui-ci devenu Ministre fut très-long-tems sans rien faire pour M. Busson, qui en voyant la maniere dont le Duc en usait avec Linguet, disait, M. d'Aiguillon ne néglige rien; hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur & la vie.

M. de

M. de Turenne voyant un enfant passer derriere un cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appella & lui dit: mon bel enfant, ne passez jamais derriere un cheval sans laisser entre lui & vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entiere; & souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit.

On demandait à Diderot, quel homme était M. d'Epinai. C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot & sans faire une bonne action.

M. de Thiars pour exprimer l'insipidité des Bergeries de M. de Florian, disait: je les aimerais assez, s'il y mettait des loups.

M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme ne le connaissant pas, & lui voyant une croix de St.-Louis, ne l'appelait que M. le Chevalier. La vanité de M. de Fronsac blessée de ne pas être appelé Duc, lui fit inventer une histoire, dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appelait Monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot & lui dit: qu'est-ce

que

que tu dis-là, Monseigneur ? On va te prendre pour un Evêque.

M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins, pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

M. d'Alembert eut occasion de voir Made. Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. Heureuse ! dit-il, je vous en réponds ; heureuse à faire mal au cœur.

Quelqu'un ayant entendu la traduction des Géorgiques de l'Abbé de Lille, lui dit : cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile.

M. de B. & M. de C. sont intimes amis, au point d'être cités pour modeles. M. de B. disait un jour à M. de C. Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle ; si tu m'ai mais mieux qu'elle.—Oui, répondit celui-ci.— Qui donc ?—Made. de M.... C'était la maîtresse de son ami.

M....me racontait, avec indignation, une malversation de vivriers. Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes qui moururent exactement de faim : *& voilà, Monsieur, comme le Roi est servi.*

M. de Voltaire voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : cela est pourtant fâcheux, car de qui nous moquerons-nous ? Oh ! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous, les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. Ah, Monsieur ! reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'église point de salut.

Le Prince de Conti disait dans sa derniere maladie à Beaumarchais, qu'il ne pourrait s'en tirer vu l'état de sa personne, épuisée par les fatigues de la guerre, du vin & de la jouissance. A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le Prince Eugene a fait vingt-une campagnes & il est mort à 78 ans ; quant au vin, le Marquis de Brancas buvait par jour six bouteilles de vin de champagne, & il est mort à 84 ans. Oui, mais le coït, reprit le Prince—Madame votre mere, répondit Beaumarchais ; la Princesse était morte à 79 ans. Tu as raison, dit le Prince, il n'est pas impossible que j'en revienne.

M. le

M. le Régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est à-dire d'en faire un important & de le placer. Le jeune poëte attendit le Prince au sortir du Conseil, au moment où il était suivi des quatre Secrétaires d'Etat. Le Régent le vit & lui dit: Arouet, je ne t'ai pas oublié, & je te destine le département des Niaiseries. Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux, en voilà quatre. Le Prince pensa étouffer de rire.

Quand le Maréchal de Richelieu vint faire sa cour à Louis XV après la prise de Mahon, la premiere chose ou plutôt la seule que lui dit le Roi fut celle-ci : Maréchal, savez-vous la mort de ce pauvre Lansmatt ? Lansmatt était un vieux garçon de la chambre,

Quelqu'un ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le Journal de Paris ; avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air.

Un bon trait de Prêtre de Cour, c'est la ruse dont s'avisa l'Evêque d'Autun, Montazet, depuis Archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'Evêque de Mirepoix, le Théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une let-

tre anonyme pleine de calomnies absurdes & faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'Evêque de Narbonne ; il entra ensuite en explication avec lui, & fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arriverent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, & contenant des inculpations réelles. Ces lettres furent méprisées. Le résultat des premieres avait mené le Théatin à l'incrédulité sur les secondes.

Louis XV se fit peindre par La Tour. Le Peintre, tout en travaillant, causait avec le Roi, qui paraissait le trouver bon. La Tour, encouragé & naturellement indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : au fait, Sire, vous n'avez point de marine. Le Roi répondit séchement : que dites-vous-là ? Et Vernet, donc ?

On dit à la Duchesse de Chaulnes, mourante & séparée de son mari : les Sacremens sont là.—Un petit moment.—M. le Duc de Chaulnes voudrait vous revoir.—Est-il là ?—Oui.—Qu'il attende : il entrera avec les Sacremens.

Je me promenais un jour avec un de mes amis qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce qui c'était que cet homme : il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa

Patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

M. Lemiere a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa Veuve de Malabar, jouée en 1770, & sa Veuve de Malabar, jouée en 1781, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la piece.

Un Philosophe retiré du monde, m'écrivait une lettre, pleine de vertu & de raison. Elle finissait par ces mots : adieu, mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la Société, mais cultivez les sentimens qui vous en séparent.

Diderot, âgé de 62 ans, & amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : je me dis souvent à moi-même, vieux fou, vieux gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ?

M. de C.... parlant un jour du gouvernement d'Angleterre & de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques Evêques & quelques Abbés ; un d'eux, nommé l'Abbé de Seguerand, lui dit : Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là,

je

je ne suis nullement tenté d'y vivre, & je sens que je m'y trouverais très-mal. M. l'Abbé, lui répondit naïvement M. de C...., c'est parce que vous y seriez mal, que le pays est excellent.

Plusieurs Officiers Français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le Roi, sans uniforme & en bas blancs. Le Roi s'approcha de lui, & lui demanda son mon.—Le Marquis de Beaucour.—De quel Régiment ?—De Champagne.—Ah oui, ce Régiment où l'on se f . . . de l'ordre, & il parla ensuite aux Officiers qui étaient en uniforme & en bottes.

M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé ; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mad. Quinaut, à qui il disait son embarras, lui dit : faites-vous peindre en hébété.

Le Médecin Bouvard avait, sur le visage une balafre, en forme de C, qui le défigurait beaucoup. Diderot disait que c'était un coup qu'il s'était donné, en tenant maladroitement la faulx de la mort.

L'Empereur, passant à Trieste incognito, selon sa coutume, entra dans une Auberge, il demanda s'il y avait une bonne chambre : on lui dit qu'un Evêque d'Allemagne venait de prendre la derniere, &

qu'il

qu'il ne restait plus que deux petit bouges. Il demanda à souper. On lui dit qu'il n'y avait plus que des œufs & des légumes, parce que l'Evêque & sa suite avaient demandé toute la volaille. L'Empereur fit demander à l'Evêque si un étranger pouvait souper avec lui. L'Evêque refusa. L'Empereur soupa avec un Aumônier de l'Evêque, qui ne mangeait point avec son maître. Il demanda à cet Aumônier ce qu'il allait faire à Rome. Monseigneur, dit celui-ci, va solliciter un bénefice de 50,000 livres de rente, avant que l'Empereur soit informé qu'il est vacant. On change de conversation, L'Empereur écrit une lettre au Cardinal dataire, & une autre à son Ambassadeur. Il fait promettre à l'Aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse, en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le Cardinal dataire fait expédier les provisions à l'Aumônier surpris. Il va conter son histoire à son Evêque qui veut partir. L'autre ayant à faire à Rome, voulut rester, & apprit à son Evêque que cette aventure était l'effet d'une lettre écrite au Cardinal dataire & à l'Ambassadeur de l'Empire, par l'Empereur, lequel était cet étranger avec lequel Monseigneur n'avait pas voulu souper à Trieste.

Le Comte de . . . . & le Marquis de . . . me demandant quelle différence je faisais entre eux, en fait de

de principes ; je répondis : la différence qu'il y a entre vous, est que l'un lécherait l'écumoire, & que l'autre l'avalerait.

Le Baron de Breteuil, après son départ du Ministere, en 1788, blâmait la conduite de l'Archevêque de Sens. Il le qualifiait de Despote, & disait : moi, je veux que la Puissance Royale ne dégénere point en Despotisme, & je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de Citoyen, & risquer de se perdre à la Cour.

Mad. Desparbès, couchant avec Louis XV. le Roi lui dit : tu as couché avec tous mes sujets.— Ah, Sire !—Tu as eu le Duc de Choiseul.---Il est si puissant !---Le Maréchal de Richelieu. Il a tant d'esprit !—Monville.—Il a une si belle jambe ! A la bonne heure ; mais le Duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. Ah, Sire ! il est si attaché à Votre Majesté !

Mad. de Maintenon & Mad. de Caylus, se promenaient autour de la piece d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, & on y voyait des Carpes dont les mouvements étaient lents, & qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maîgres. Mad.

de

de Caylus le fit remarquer à Made. de Maintenon, qui répondit : elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe.

Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus, & à 10 pour cent, chez un Financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. Monsieur, lui dit Collé, dans une visite qu'il fit : quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant.

Un Ambassadeur Anglais à Naples, avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, & on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, & en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, & que la fête serait superbe. On accourt. Grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit de vin. On s'attendait à quelque miracle. Messieurs, dit-il, c'est les dépenses, & non l'agrément d'un fête, que vous cherchez. Regardez bien, dit-il & il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure. C'est un tableau du Dominicain, qui vaut cinq mille guinées. Mais ce n'est pas tout : Voyez ces dix billets : ils sont de

mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. Il en fait un rouleau, & les met sur le réchaud allumé. Je ne doute pas, Messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, & que vous ne vous retiriez tous contens de moi. Adieu, Messieurs, la fête est finie.

La postérité, disait M. de B. . . . , n'est pas autre chose qu'un public qui succede à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent.

Trois choses, disait N . . . , m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre ; le bruit, le vent & la fumée.

A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, Madame de L. . . . disait : si j'étais une Catin, je serais encore une fort honnête femme ; car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser.

Madame de G . . . . , disait M . . . , a trop d'esprit & d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables.

Feue Made. la Duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari, dans les commencemens de son mariage ;

&

& il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allerent faire visite à la Duchesse Douairiere qui était malade Pendant la conversation, elle s'endormit; & le Duc & la jeune Duchesse trouverent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en apperçut, & dit à sa belle-fille : Il vous était réservé, Madame, de faire rougir du mariage.

Le Maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : misérable, si tu continues, je te ferai souper avec le Roi. C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

TAYLOR INST.

Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'Abbé d'Olivet, disait de lui : c'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre.

Duclos parlait un jour du Paradis que chacun se fait à sa maniere. Made. de Rochefort lui dit : pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage & la premiere venue.

Je ne sais quel homme disait : je voudrais voir le dernier des Rois étranglé avec le boyau du dernier des Prêtres.

C'était l'usage chez Madame Deluchet que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait. . . . Combien en voulez-vous ? . . . Tant. Il arriva que Made. Deluchet, demandant à sa femme-de-chambre l'emploi de 100 écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de 36 liv. ; lorsque tout-à-coup elle s'écria : Ah ! Madame, & cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, & que j'ai payée 36 liv. !

M. de Bissi, voulant quitter la Présidente d'Aligre, trouva, sur sa cheminée, une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue, qu'elle voulait ménager M. de Bissi, & s'arranger pour qu'il la quittàt le premier. Elle avait même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, & la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

M. de R. a beaucoup d'esprit, mais tant de sottises dans l'esprit, que beaucoup de gens pourraient le croire un sot.

M. d'Epreménil vivait depuis long-tems avec Made. Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la Pierre Philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme & la superstition aux sottises

tises de l'alchimie. D'Epreménil se plaignant de ce que cette Pierre Philosophole n'arrivait pas, & une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec Made. Tilaurier. Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles, & avec leur chef, l'Etre Suprême. Epousez ou quittez Made. Tilaurier. Celle-ci redoubla de coquetterie ; d'Epreménil épousa, & il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre Philosophale.

On disait à Louis XV. qu'un de ses Gardes qu'on lui nommait allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. Ah, bon Dieu! dit le Roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartiniere, Lassone. Sire, dit le Duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. —Et qui donc?—Sire, c'est l'Abbé Terray.—L'Abbé Terray, comment?—Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixieme, un second dixieme, un premier vingtieme, un second vingtieme: le gros écu sera réduit à 36 sols, comme les nôtres, il s'en ira par les voies ordinaires, & voilà le malade guéri. Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray. C'est la seule dont il eût conservé le souvenir ; il le dit lui-même au Marquis de Sesmaisons.

M. d'Or-

M. d'Ormesson, étant Contrôleur-Général, disait devant vingt personnes qu'il avait long-tems cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, Lafontaine, & qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait; car quand on est Contrôleur-Général, tout passe. M Pelletier de Mort-Fontaine, son beau-pere, lui dit avec douceur: je sais que c'est votre façon de penser; mais ayez pour moi le ménagement de ne la pas dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine & Boileau, qui les menait à sa maison de campagne, & disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs Evêques: qu'on leur montre le château, les jardins, tout, excepté moi.

La source des mauvais procédés du Cardinal de Fleury, à l'égard de la Reine, femme de Louis XV., fut le refus qu'elle fit d'écouter ses propositions galantes. On en a eu la preuve depuis la mort de la Reine, par une lettre du Roi Stanislas, en réponse à celle où elle lui demandait conseil sur la conduite qu'elle devait tenir. Le Cardinal avait pourtant 76 ans. Mais quelques mois auparavant, il avait violé deux femmes. Madame la Maréchale de Mouchi & une autre femme ont vu la lettre de Stanislas.

De

De toutes les violences exercées à la fin du regne de Louis XIV., on ne se souvient gueres que des Dragonades, des persécutions contre les Huguenots qu'on y retenait par force, des lettres de cachet prodiguées contre Port-Royal, les Jansénistes, le Molinisme & le Quiétisme. C'est bien assez : mais on oublie l'inquisition secrete, & quelquefois déclarée, que la bigoterie de Louis XIV. exerça contre ceux qui faisaient les Evêques & les Intendans, sur les hommes & les femmes qui étaient soupçonnés de vivre ensemble, recherches qui firent déclarer plusieurs mariages secrets. On aimait mieux s'exposer aux inconvéniens d'un mariage déclaré avant le tems, qu'aux effets de la persécution du Roi ou des Prêtres. N'était-ce pas une ruse de Made. de Maintenon qui voulait par-là faire deviner qu'elle était Reine ?

On appela à la Cour le célebre Levret, pour accoucher la feue Dauphine. M. le Dauphin lui dit : vous êtes bien content, M. Levret, d'accoucher Made. la Dauphine ; cela va vous faire de la réputation. Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'Accoucheur, je ne serais pas ici.

Duclos disait un jour à Made. de Rochefort & à Made. de Mirepoix, que les Courtisanes devenaient bégueules, & ne voulaient plus entendre le moindre conte

un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes ; & là-dessus, il enfile une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte ; enfin, une troisieme qui commençait encore plus vivement. Made. de Rochefort l'arrête, & lui dit : prenez donc garde, Duclos ; vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes.

Le Cocher du Roi de Prusse l'ayant renversé, le Roi entra dans une colere épouvantable. Eh bien ! dit le Cocher, c'est un malheur ; & vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ?

M. de Choiseul-Gouffier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans, exposées à des incendies, ils le remercierent de sa bonté, & le prierent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les Subdélégués augmenteraient leurs tailles.

Le Maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée, dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au Roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, & qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, & il dit au Roi : me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté.

Made.

Made. Geoffrin disait de Made. de la Ferté-Imbaut, sa fille : quand je la considere, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de canne.

Le Lord Rochester avait fait, dans une piece de vers, l'éloge de la Poltronnerie. Il était dans un café ; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre. Milord Rochester, après beaucoup de complimens, lui dit : Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous ? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit.

Louis XIV., se plaignait chez Made. de Maintenon du chagrin que lui causait la division des Evêques. Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposans, on éviterait un schisme ; mais cela ne sera pas facile. Eh bien ! Sire, dit en riant Madame la Duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir à l'avis des neuf ? ils ne vous refuseront pas.

Le Roi, quelque tems après la mort de Louis XV., fit terminer, avant le tems ordinaire, un concert qui ennuyait, & dit : voilà assez de musique. Les concertans le surent, & l'un deux dit à l'autre : mon ami, quel regne se prépare !

Ce fut le Comte de Grammont lui-même qui vendit 1500 liv. le Manuscrit des Mémoires où il est si clairemeut traité de fripon. Fontenelle, Censeur de l'Ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le Comte. Celui-ci s'en plaignit au Chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le Comte, ne voulant pas perdre les 1500 liv., força Fontenelle d'approuver le Livre d'Hamilton.

M. de L...., misantrope, à la maniere de Timon, venait d'avoir une conversation un peu mélancolique avec M. de B..., misantrope moins sombre, & quelquefois même très-gai. M. de L... parlait de M. de B... avec beaucoup d'intérêt, & disait qu'il voulait se lier avec lui. Quelqu'un lui dit: prenez garde, malgré son air grave, il est quelquefois très-gai; ne vous y fiez pas.

Le Maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un Mémoire pour le Roi, par le Jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce Mémoire, & le porte-feuille fut porté à M. le Duc de Choiseul, qui y trouva le Mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture. Il n'y songeait plus, lorsqu'un Jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui, dans l'Oraison funebre du Maréchal de Belle-Isle.

composée par le Pere de Neuville. La lecture se fit sur le Manuscrit de l'Auteur, & M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au Pere de Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'Oraison funebre, que dans celui des Mémoires au Roi.

M. d'Invau étant Contrôleur-Général, demanda au Roi la permission de se marier. Le Roi, instruit du nom de la Dlle., lui dit: vous n'êtes pas assez riche.. Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse. Oh! dit le Roi, la place peut s'en aller, & la femme reste.

Des députés de Bretagne souperent chez M. de Choiseul. Un d'eux, d'une mine très-grave, ne dit pas un mot. Le Duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au Chevalier de Court, Colonel des Suisses: je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. Le Chevalier lui adresse la parole.—Monsieur, de quelle Ville êtes-vous?—De St.-Malo. — De St.-Malo! par quelle bizarrerie la Ville est-elle gardée par des Chiens?—Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le Roi est bien gardé par des Suisses.

Pendant la guerre d'Amérique, un Ecossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers Américains : vous vous êtes battus pour votre maître, moi pour le mien ; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils ? Ce trait vaut bien celui du Roi de Pégu, qui pensa mourir de rire, en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de Rois.

Un Vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie.

L'Abbé de la Galaisiere était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût Contrôleur-Général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu Suisse, semblait ne pas le reconnaître. Mon ami, lui dit l'Abbé de la Galaisiere, vous êtes insolent beaucoup trop tôt : votre maître ne l'est pas encore.

.Un femme de 90 ans disait à M. de Fontenelle, âgé de 95 : la mort nous a oubliés. Chut, lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

M. de Vendôme disait de Made. de Nemours, qui avait un long nez courbé, sur des levres vermeilles : elle a l'air d'un Perroquet, qui mange une cerise.

M. le

M. le Prince de Charolais ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit: sortez. M. de Brissac lui répondit: Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons.

M. de Castries, dans le tems de la querelle de Diderot & de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : *cela est incroyable* ; *on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela.*

M. de Voltaire, étant chez Made. du Châtelet, & même dans sa chambre, s'amusait avec l'Abbé Mignot, encore enfant, & qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui, & à lui donner des instructions. Mon ami, lui dit-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi ; pour avoir les femmes pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses & catins....Comment, toutes les femmes? que dites-vous-là, Monsieur, dit Mde. du Châtelet en colere ?—Madame, dit M. de Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance.

M. de Turenne, dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée, au commencement d'une bataille. Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation ;

mais

mais il y a dans l'Armée plusieurs Officiers subalternes & un grand nombre de Soldats qui n'en éprouvent aucune.

Diderot, voulant faire un Ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui, le connaissant bien, lui dit : mais vous-même garderez-vous bien le secret ? Et en effet, ce fut Diderot qui le trahit.

C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible que j'ai entendu conter, & qui me parut une fable. Etant à l'armée, son Cuisinier fut pris comme maraudeur. On vient le lui dire. Je suis très-content de mon Cuisinier, répondit-il ; mais j'ai un mauvais marmiton. Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le Grand-Prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, & est pendu.

Je proposais à M. de L. un mariage qui semblait avantageux. Il me répondit : pourquoi me marierais-je ? le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement, en ne me mariant pas.

Fontenelle avait fait un Opéra où il y avait un chœur de Prêtres, qui scandalisa les Dévots. L'Ar-

chevêque

chevêque de Paris voulut le faire supprimer. Je ne me mêle point de son Clergé, dit Fontenelle ; qu'il ne se mêle pas du mien.

M. d'Alembert a entendu dire au Roi de Prusse, qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût attaqué les ennemis & secondé M. de Contades, le Prince Ferdinand était battu. Les Broglies ont fait demander à M. d'Alembert s'il était vrai qu'il eût entendu dire ce fait au Roi de Prusse, & il a répondu qu'oui.

Un courtisan disait : ne se brouille pas avec moi qui veut.

On demandait à M. de Fontenelle mourant comment cela va-t-il ? Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va.

Le Roi de Pologne Stanislas avait des bontés pour l'Abbé Porquet, & n'avait encore rien fait pour lui. L'Abbé lui en faisait l'observation : mais, mon cher Abbé, dit le Roi, il y a beaucoup de votre faute, vous tenez des discours très-libres ; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu ; il faut vous modérer ; tâchez d'y croire. Je vous donne un an pour cela.

M. Tur-

M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis long-tems, dit à cet ami, en le retrouvant : depuis que je suis Ministre vous m'avez disgracié.

Louis XV. ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartemens, & lui disant de s'adresser au Trésor Royal, Lebel lui répondit : pourquoi m'exposerais-je aux refus & aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? Le Roi lui répondit : je n'aime point à me dessaisir : il faut toujours avoir de quoi vivre. *(Anecdote contée par Lebel à M. Buscher).*

Le feu Roi était, comme on sait, en correspondance secrete avec le Comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un Ambassadeur en Suede. Le Comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople. Le Roi ne voulait pas. Le Comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au Roi à mi-marge, & le Roi mettait la réponse à côté. Sur la derniere lettre, le Roi écrivit : je n'approuve point le choix de M. de Vergennes, c'est vous qui m'y forcez ; soit, qu'il parte, mais je défends qu'il amene sa vilaine femme avec lui. *(Anecdote contée par Favier qui avait*

vu

vu la réponse du Roi dans les mains du Comte de Broglie).

On s'étonnait de voir le Duc de Choiseul se soutenir aussi long-tems contre Made. Dubarri. Son secret était simple ; au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le Roi, & lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au Trésor Royal. Le Roi entendait ce que cela voulait dire, & lui répondait : parlez à Bertin ; donnez lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. Le Roi partageait ainsi avec le Ministre, & n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul, malgré les intrigues de Made. Dubarri.

M. Harris, fameux Négociant de Londres, se trouvant à Paris, dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premieres années, mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale.

On sait que M. de Maurepas se jouait de tout; en voici un epreuve nouvelle. M. Francès avait été instruit par une voie sûre, mais sous le secret, que l'Espagne ne se déclarerait, dans la guerre d'Amérique, que pendant l'année 1780. Il l'avait affirmé à M. de Maurepas; & une année s'étant passée, sans que l'Espagne se déclarât, le prophete avait pris du crédit. M. de Vergennes fit venir M. Francès, & lui demanda pourquoi il répandait ce bruit. Celui-ci répondit: c'est que j'en suis sûr. Le Ministre prenant la morgue ministérielle, lui ordonna de lui dire sur quoi il fondait cette opinion. M. Francès répondit que c'était son secret, & que, n'étant pas en activité, il ne devait rien au Gouvernement. Il ajouta que M. le Comte de Maurepas savait, sinon son secret, au moins tout ce qu'il pouvait dire là-dessus. M. de Vergennes fut étonné; il en parle à M. de Maurepas, qui lui dit: je le savais, j'ai oublié de vous le dire.

M. de Tressan, autrefois amant de Made. de Genlis & pere de ses deux enfans, alla, dans sa vieillesse, les voir à Sillery, une de leurs terres. Ils l'accompagnerent dans sa chambre à coucher, & ouvrirent les rideaux de son lit, dans lequel ils avaient fait mettre le portrait de leur défunte mere. Il les embrassa, s'attendrit. Ils partagerent sa sensibilité;

&

& cela produisit une scene de sentiment la plus ridicule du monde.

Le Duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne, dans l'affaire de M. de la Chalotais; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scene plaisante entre lui & M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un porte-feuille, numérotées, les parcourait, & disait à chaque fois: en voilà une bonne à brûler, ou telle autre plaisanterie. M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, & M. de Calonne se divertissant de son embarras, & lui disant: si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scene. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne: je sais, Monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul relatives à l'affaire de M. de la Chalotais, je vous prie de garder toutes les miennes.

Un homme très-pauvre qui avait fait un livre contre le Gouvernement, disait: morbleu, la Bastille n'arrive point; & voilà qu'il faut tout-à-l'heure payer mon terme.

Quand l'Archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son Siege, une vieille Chanoinesse de...., sœur du Cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, & entr'autres, de l'enfant qu'il avait eu de Made. de Mazarin. Le Prélat nia tout, & ajouta: Madame, vous savez que la colomnie ne vous a pas ménagée vous même. Mon histoire avec Made. de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le Cardinal. En ce cas, dit la Chanoinesse tranquillement: l'enfant est de vous.

Le Roi & le Reine de Portugal, étaient à Belem pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne. C'est ce qui les sauva; & une chose avérée, & qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le Roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques Eglises; & n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe, qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

Madame de C.... disait à M. B...: j'aime en vous.... Ah, Madame! dit-il avec feu: si vous savez quoi, je suis perdu.

J'ai

J'ai connu un Misantrope, qui avait des instans de bonhommie, dans lesquels il disait : je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin, & que personne ne connaisse.

Le Maréchal de Broglie, affrontant un danger inutile, & ne voulant pas se retirer ; tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucour, s'approcha, & lui dit à l'oreille : M. le Maréchal, songez que si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. C'était le plus sot des Lieutenans-Généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

Le Prince de Conti pensait & parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV. lui dit un jour : on songe pourtant à le faire Contrôleur-Général. Je le sais, dit le Prince ; & s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. Le Roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au Prince & lui ajouta : je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au Conseil. (*Anecdote contée par Madame de Boufflers.*)

Le

Le jour de la mort de Made. de Chateauroux, Louis XV. paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna. *Etre malheureux, pendant* 90 *ans ! car je suis sûr que je vivrai jusque-là.* Je l'ai ouï raconter par Made. de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, & qui ajoutait: je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. Ce trait méritait pourtant d'être su pour le singulier mélange qu'il contient, d'amour & d'égoïsme.

Un homme buvait à table d'excellent vin, sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. Voilà de bon vin, dit le buveur silencieux. C'est du vin à dix sols, dit le maître, & l'autre est un vin des Dieux. Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué. C'est celui-ci qui a besoin de recommandation.

Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes, *un Italien de Rome.*

Dans ma jeunesse même, me disait M... j'aimais à intéresser j'aimais assez peu à séduire, & j'ai toujours détesté de corrompre.

M...

M... me disait : toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif.

Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M... : je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans, qui épouse une femme de 55.

M. de L...., me disait de M. de R...... : c'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les Crapauds, & le darde comme les Viperes.

On disait de M. de Calonne, chassé après la déclaration du déficit : on l'a laissé tranquille, quand il a mis le feu, & on l'a puni quand il a sonné le tocsin.

Je causais un jour avec M. de V. qui paraît vivre sans illusion dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui témoignais la surprise qu'on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : on ne peut pas être & avoir été. J'ai été dans mon tems tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-tems d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante. Que

 peut-

peut-on être de plus ? L'ami d'une femme sensible.— Ah ! nous voilà dans les Romans.

Je vous prie de croire, disait M... à un homme très-riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque.

M... à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : cette place ne convient ni à l'amour propre que je me permets, ni à celui que je me commande.

Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'Elocution oratoire, sur la Poësie, sur l'Ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : tout le monde ne peut pas être sec.

Je repousse, disait M...., les bienfaits de la protection ; je pourrais peut être recevoir & honorer ceux de l'estime, mais je ne chéris que ceux de l'amitié.

M... qui avait une collection des Discours de réception à l'Académie Française, me disait : lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la St. Jean.

On

On demandait à M... qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société. Il répondit: c'est de plaire.

On disait à un homme que M...., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espere qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'ai besoin de lui conserver.

M.. tient à ses idées. Il aurait de la suite dans l'esprit, s'il avait de l'esprit. On en ferait quelque chose, si l'on pouvait changer ses préjugés en principes.

Une jeune personne, dont la mere était jalouse & à qui les 13 ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour: j'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née.

M..... homme de Lettres connu, n'avait fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs, qui, dans l'espace de trois ans, sont venus en France l'un après l'autre. Je lui demandai la raison de ce peu d'empressement. Il me répondit: je n'aime, dans les scenes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple & vrai les uns avec les autres. Je

sais, par exemple, ce que c'est qu'un pere & un fils, un amant & une maîtresse, un ami & un amie, un protecteur & un protégé & même un acheteur & un vendeur, &c., mais ces visites produisant des scenes sans objet, où tout est comme réglé par l'étiquette, dont le dialogue est comme écrit d'avance, je n'en fais aucun cas. J'aime mieux un canevas Italien qui a du moins le mérite d'être joué à l'impromptu.

M... voyant, dans ces derniers tems, jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des Ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : faites-nous en sa faveur un peu d'opinion publique.

Je demandais à M. N... pourquoi il n'allait plus dans le monde ? il me répondit : c'est que je n'aime plus les femmes, & que je connais les hommes.

M.... disait de Ste.-F...., homme indifférent au mal & au bien, dénué de tout instinct moral : c'est un chien placé entre une pastille & un excrément, & ne trouvant d'odeur ni à l'une ni à l'autre.

M... avait montré beaucoup d'insolence & de vanité, après une espece de succès au Théâtre ; c'était

son

son premier Ouvrage. Un de ses amis lui dit : mon ami, tu semes les ronces devant toi, tu les trouveras en repassant.

La maniere dont je vois distribuer l'éloge & le blâme, disait M. de B..., donnerait a un plus honnête homme du monde l'envie d'être diffamé.

Une mere après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfans étaient très-égoïstes. Oui, dit M..., en attendant qu'ils soient polis.

On disait à M.... vous aimez beaucoup la considération. Il répondit ce mot qui me frappa : non, j'en ai pour moi, ce qui m'attire quelquefois celle des autres.

On compte 56 violations de la foi publique, depuis Henri IV. jusqu'au Ministere du Cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos Rois ces deux vers de Racine :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, & rarement gardée.

On disait à M..., Académicien : vous vous marierez quelque jour. Il répondit : j'ai tant plaisanté l'Académie, & j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage.

M... disait de Mlle...... (qui n'était point venale, n'écoutait que son cœur, & restait fidelle à l'objèt de son choix) : c'est une personne charmante, & qui vit le plus honnêtement qu'il est possible, hors du mariage & du célibat.

Un mari disait à sa femme : Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi, je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule mais en ma présence, c'est me manquer à moi-même.

J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avait devant lui n'était pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme.

Je demandais à M. de.... s'il se marierait. Je ne le crois pas, me disait-il; & il ajouta en riant : la femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas.

Je demandais à M. de T.... pourquoi il négligeait son talent, & paraissait si completement insensible à la gloire ; il me répondit ces propres paroles :

roles : *Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes.*

On disait à un homme modeste : il y a quelque fois des fentes au boisseau, sous lequel se cachent les vertus.

M... qu'on voulait faire parler sur différens abus publics ou particuliers, répondit froidement : tous les jours j'accroîs la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue.

Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs & aux méchans le traité que voici. Je dirais aux premiers, je veux que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie ; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas ; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même tems que les circonstances ; en un mot pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois & du fond & de la forme. Je dirais aux méchans : je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive.

On

On disait d'un Escrimeur adroit, mais poltron; spirituel & galant auprès des femmes, mais impuissant : il manie très-bien le fleuret & la fleurette, mais le duel & la jouissance lui font peur.

C'est bien mal fait, disait M ..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire, de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours, celui de joueur. A présent ce n'est plus rien du tout.

M. de L...., connu pour misantrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir.

M.... aime qu'on dise qu'il est méchant à peu près comme les Jésuites n'étaient pas fachés qu'on dît qu'ils assassinaient les Rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

Un Célibataire qu'on pressait de se marier, répondit plaisamment : je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage.

Un homme parlait du respect que mérite le public. Oui, dit M......., le respect qu'il obtient de la prudence

dence. Tout le monde méprise les Harengeres. Cependant qui oserait risquer de les offenser en traversant la Halle ?

Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit & de talens, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la Révolution de 1789, il me répondit: c'est que, depuis 30 ans, j'ai trouvé les hommes si méchans, en particulier & pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public & pris collectivement.

Il faut que que ce qu'on appelle *la police* soit une chose bien terrible, disait plaisamment Made. de..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs & les assassins, & que les Turcs aiment mieux la peste.

Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de L..., ce sont les fripons, & puis les honnêtes gens ; de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns, & corriger les autres. Il faudrait détruire l'Enfer & récomposer le Paradis.

D.... s'étonnait de voir M. de L..., homme très-accrédité, échouer dans tout ce qu'il essayait de faire pour un de ses amis. C'est que la faiblesse de son caractere anéantît la puissance de sa position. Celui

qui ne sait pas ajouter sa volonté à sa force, n'a point de force.

Quand Made. de F.... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait ; de façon que si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de.... disait d'elle : que quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée.

Un homme d'esprit définissait Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter ; c'est-à-dire, s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

M..... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes. Parler toujours bien du sexe en général ; louer celles qui sont aimables ; se taire sur les autres ; les voir peu ; ne s'y fier jamais ; & ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit.

Un Philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil & politique des sociétés, il n'étudiait plus que les sauvages, dans les livres des voyageurs, & les enfans, dans la vie ordinaire.

Made. de.... disait de M. B...., Il est honnête, mais médiocre & d'un caractere épineux ; c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide & pleine d'arêtes.

M..... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : je ressemble à un homme qui, étant à cheval, & ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet & se précipite avec elle.

Je demandais à M..... pourquoi il avait refusé plusieurs places ; il me répondit : je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d'un homme.

Ne voyez-vous pas, me disait M...., que je ne suis rien que par l'opinion qu'on a de moi ; que lorsque je m'abaisse je perds de ma force, & que je tombe lorsque je descends ?

C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés & panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral & libertin, Crébillon & Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder Made. de Voyer jusqu'au dernier moment, & la passionner pour le Vicomte de Noailles, tandis que de son côté, M. de

 Voyer

Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

Qu'un homme d'esprit (disait en riant M. de ...) ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit; mais sur sa femme! il faut être bien bête.

C'est un caractere curieux que celui de M. L....; son esprit est plaisant & profond; son cœur est fier & calme; son imagination est douce, vive, & même passionnée.

Dans le monde, disait M....., vous avez trois sortes d'amis: vos amis qui vous aiment: vos amis qui ne se soucient pas de vous, & vos amis qui vous haïssent.

M..... disait: je ne sais pourquoi Made. de L.... désire tant que j'aille chez elle; car quand j'ai été quelque tems sans y aller, je la méprise moins. On pourrait dire cela du monde en général.

D...., misantrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes: il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.

On

On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires, sur quoi M.... dit : tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de Mlle. Bertin, & pour élever sa boutique, je croirai que le célibat pourrait bien avoir une autre cause.

N.... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme & d'un homme est d'ame à ame, ou de corps à corps ; si celle d'un particulier & d'un homme en place ou d'un homme de la Cour, est de sentiment à sentiment, ou de position à position, &c.

M. de.... disait qu'il ne fallait rien lire dans les séances publiques de l'Académie Francaise, par-delà ce qui est imposé par les statuts, & il motivait son avis en disant : *En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire.*

M.... disait que le désavantage d'être au-dessous des Princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

On proposait un mariage à M...., il répondit : il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes & le célibat. J'ai perdu ma

premiere passion, il faut que je conserve la seconde.

La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues, à regarder un chien ronger un os ; c'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau (disait M. de....) que je suis plus curieux de ce spectacle.

M. Thomas me disait un jour : je n'ai pas besoin de mes contemporains ! mais j'ai besoin de la postérité : il aimait beaucoup la gloire. Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivans, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés !

N..... disait à M. Barthe : depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami, mais je suis trompé, il y en aurait un moyen.—Et lequel ?—Celui de faire une parfaite abnégation de soi & d'adorer sans cesse votre égoïsme.

M. de R.... était autrefois moins dur & moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence, & le peu qui lui en reste, il le garde pour lui.

On

On proposait à un célibataire de se marier, il répondit par de la plaisanterie ; & comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : votre femme ne s'ennuierait pas ; sur quoi il répondit : si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre.

On accusait M... d'être misantrope. Moi, dit-il, je ne le suis pas ; mais j'ai bien pensé l'être, & j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher ?—Je me suis fait solitaire.

Il est tems, disait M...., que la philosophie ait aussi son index, comme l'inquisition de Rome & de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscrit, & cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres mêmes qu'elle approuve en général, combien d'idées particulieres ne condamnerait-elle pas, comme contraires à la morale, & même au bon sens ?

Ce jour là je fus très-aimable, point brutal, me disait M. S...., qui était en effet l'un & l'autre.

M.... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes & de leurs défauts : il faut choisir, d'ai-

mer

mer les femmes ou de les connaître : il n'y a pas de milieu.

M...., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le tems d'essuyer son écume.

M...., jeune homme, me demandait pourquoi Made. de B.... avait refusé son hommage, qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. de L...., qui semblait se refuser à ses avances ; je lui dis : mon cher ami, Gênes, riche & puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs Rois, qui l'ont refusée, & on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fiere & indépendante.

Un des parens de M. de Vergennes lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministere de Paris le Baron de Breteuil, qui était dans le cas de lui succéder. C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée ; que quantité de gens le croient digne du ministere : il faut les détromper, le mettre en évidence, &

faire

faire voir ce que c'est que le Baron de Breteuil.

On reprochait à M. L...., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'Almanach de Liége est defendu de tems en tems ?

M.... disait de M. de la Reyniere, chez qui tout le monde va pour sa table, & qu'on trouve très-ennuyeux : *on le mange, mais on ne le digere pas.*

M. de F...., qui avait vu à sa femme plusieurs amans, & qui avait toujours joui de tems en tems de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. Eh quoi, lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M.... ?— Belle raison, dit-il ; ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T...? Oh ! quelle différence ! Etait-ce de l'amour que j'avais pour eux ! Rien ; pures fantaisies ; mais avec M... c'est un sentiment ; c'est à la vie & à la mort.—Ah ! je ne savais pas cela ; n'en parlons plus : & en effet, tout fut dit. M. de R...., qui entendait conter cette histoire, s'écria : mon Dieu ! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses !

Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M...., car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser ni celle de bien faire.

Je demandais à M.... s'il se marierait, il me répondit : pourquoi faire ? Pour payer au Roi de France la capitation & les trois vingtiemes après ma mort ?

M. de... demandait à l'Evêque de.... une maison de campagne où il n'allait jamais ; celui-ci lui répondit : ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point & où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait ! M. de...., après un instant de silence, répondit : cela est vrai, & c'est ce qui a fait la fortune du paradis.

Milton, après le rétablissement de Charles II., était dans le cas de reprendre une place très-lucrative qu'il avait perdue ; sa femme l'y exhortait, il lui répondit : vous êtes femme & vous voulez avoir un carosse ; moi je veux vivre & mourir en honnête homme.

Je pressais M. de L..., d'oublier les torts de M. de B.... (qui l'avait autrefois obligé) il me répondit : Dieu a recommandé le pardon des injures, il n'a point recommandé celui des bienfaits.

M...,

M.... me disait : je ne regarde le Roi de France que comme le Roi d'environ cent mille hommes, auxquels il partage & sacrifie la sueur, le sang & les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, anti-morales & anti-politiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siecles.

M. de Calonne voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clé n'entrait point dans la serrure. Il lâcha un f—— d'impatience, & sentant sa faute : pardon, Mesdames, dit-il, j'ai fait bien des affaires dans ma vie, & j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. En effet, la clé entra tout de suite.

Je demandais à M.... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire. Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli.

M. de.... promettait je ne sais quoi à M. L...., & jurait foi de Gentilhomme ; celui-ci lui dit : si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme ?

Le fameux Ben Johnson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de

 faim,

faim, & que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela, c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

J'espere qu'un jour, disait M...., au sortir de l'Assemblée nationale, présidée par un Juif, j'assisterai au mariage d'un Catholique séparé par divorce de sa premiere femme Luthérienne, & épousant une jeune Anabatiste; qu'ensuite nous irons dîner chez le Curé, qui nous présentera sa femme, jeune personne de la religion Anglicane, qu'il aura lui-même épousée en secondes noces, étant veuf d'une Calviniste.

Ce n'est pas, me disait M. de M..., un homme très-vulgaire, que celui qui dit à la Fortune: je ne veux de toi qu'à telle condition; tu subiras le joug que je veux t'imposer; & qui dit à la Gloire: tu n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je repousserai si tu en risques avec moi de trop familieres & qui ne me conviennent pas. C'était lui-même qu'il peignait, & tel est en effet son caractere.

On disait d'un Courtisan léger, mais non corrompu : il a pris de la poussiere dans le tourbillon, mais il n'a pas pris de tache dans la boue.

M.... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir & d'être tranquille : puis celui des vivans, de penser, sentir & s'amuser.

M. de Vergennes n'aimait point les gens de lettres, & on remarqua qu'aucun Ecrivain distingué n'avait fait des vers sur la paix de 1783 ; sur quoi quelqu'un disait : il y en a deux raisons ; il ne donne rien aux Poëtes & ne prête pas à la Poësie.

Je demandais à M.... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. *Je ne veux point me marier*, dit-il, *dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble.* Comme j'étais surpris, vu que c'est un très-honnête homme ; oui, dit-il, oui, dans la crainte d'avoir un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, & ait à subir les mêmes épreuves que moi.

Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, & ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit, dit là-dessus : à quoi bon toute

cette forfanterie ? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela ?

Dans le tems de l'Assemblée des Notables, un homme voulait faire parler le perroquet de Made. de..... Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec.—Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot ? Ayez-en un qui dise au moins *vive le Roi*. Dieu m'en préserve, dit-elle : un perroquet disant vive le Roi ! je ne l'aurais plus. On en aurait fait un Notable.

Un malheureux portier, à qui les enfans de son maître refuserent de payer un legs de 1000 livres, qu'il pouvait réclamer par justice, me dit : voulez-vous, Monsieur, que j'aille plaider contre les enfans d'un homme que j'ai servi vingt-cinq ans, & que je sers eux-mêmes depuis quinze ? Il se faisait de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

On demandait à M...., pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison. C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espece, & pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli, que si j'eusse obtenu

Clarisse

Clarisse après deux ans de soins; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille & de Clarisse même peut-être. A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être pere & se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie d'une année entiere? La nature en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire; & voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zenobie & sa fille de bassecour, Marc-Aurele & son palefrenier.

M.... est un homme noble, dont l'ame est ouverte à toutes les impressions, dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la belle action qu'on lui raconte, & un sourire pour le ridicule qu'un sot essaye de jeter sur elle.

M.... prétend que le monde le plus choisi est entierement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu, par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au Vauxhall, il s'approche d'elle, & lui demande en quel endroit ont pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. Monsieur, dit-elle, *je demeure chez Made...., c'est un lieu très-honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plûpart en carosse; un porte cochere, un joli salon*

salon où il y a des glaces & un beau lustre. On y soupe quelquefois & on est servi en vaisselle plate.— Comment donc, Mlle. ! j'ai vécu en bonne compagnie, & je n'ai rien vu de mieux que cela.—Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. M.... reprenait toutes les circonstances, & faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

M.... jouit excessivemsnt des ridicules qu'il peut saisir & appercevoir dans le monde. Il paraît même charmé lorsqu'il voit quelque injustice absurde ; des places données à contre sens, des contradictions ridicules dans la conduite de ceux qui gouvernent, des scandales de toute espece que la société offre trop souvent. D'abord j'ai cru qu'il était méchant, mais en le fréquentant davantage, j'ai démêlé à quel principe appartient cette étrange maniere de voir. C'est un sentiment honnête, une indignation vertueuse qui l'a rendu long-tems malheureux, & à laquelle il a substitué une habitude de plaisanterie, qui voudrait n'être que gaye, mais qui devenant quelquefois amere & sarcasmatique, dénonce la source dont elle part.

Les amitiés de N...., ne sont autre chose que le rapport de ses intérêts avec ceux de ses prétendus amis. Ses amours ne sont que le produit de quel-

que

ques bonnes digestions. Tout ce qui est au-dessus ou au-delà n'existe point pour lui. Un mouvement noble & désintéressé en amitié, un sentiment délicat lui paraît un folie non-moins absurde que celle qui fait mettre un homme aux Petites Maisons.

M. de Ségur, ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'Artillerie, que des Gentilshommes, & d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante. C'est que l'Abbé Bossut, examinateur des Eleves, ne donna d'attestation qu'à des Roturiers, & Chérin, qu'à des Gentilshommes : sur une centaine d'éleves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

M. de L...., me disait relativement au plaisir des femmes, que lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, & qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre d'échange payable à vue & la lettre à échéance, j'ai quitté la banque.

Un Homme de lettres à qui un Grand Seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit: Monsieur le Duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir,

savoir, mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté.

Made. de L... est coquette avec illusion en se trompant elle-même. Made. de B.... l'est sans illusion, & il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

Le Maréchal de Noailles avait un procès au Parlement avec un de ses fermiers. Huit à neuf Conseillers se récuserent, disant: tous en qualité de parens de M. de Noailles; & ils l'étaient en effet au huitieme degré. Un Conseiller, nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant: je me récuse aussi. Le premier Président lui demanda en quelle qualité. Il répondit: comme parent du fermier.

Made. de.... âgée de 65 ans, ayant épousé M.... âgé de 22. Quelqu'un dit, que c'était le mariage de Pyrame & de Baucis.

M.... à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait: je puis dire sur elles, ce que Made. de Créquy disait sur les enfans. J'ai dans la tête un fils dont je n'ai jamais pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve

préserve des femmes comme il en a beaucoup. J'ai bien des obligations à cette femme-là.

Ce qui me paraît le plus comique dans le monde civil, disait M...., c'est le mariage, c'est l'état de mari : ce qui me paraît le plus ridicule dans le monde politique, c'est la Royauté, c'est le métier de Roi. Voilà les deux choses qui m'égayent le plus : ce sont les deux sources intarissables de mes plaisanteries. Ainsi, qui me marierait & me ferait Roi, m'ôterait à la-fois une partie de mon esprit & de ma gaîté.

On avisait dans une société, aux moyens de déplacer un mauvais Ministre déshonoré par vingt turpitudes. Un des ennemis connus, dit tout-à-coup : ne pourrait-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête, pour le faire chasser ?

Que peuvent pour moi, disait M...., les Grands & les Princes ? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout ?

Made. de.... disait un jour à M...., je ne saurais être à ma place dans votre esprit, parce que j'ai beaucoup vu pendant quelque tems M. d'Ur.... Je vais

vous en dire la raison, qui est en même-tems ma meilleure excuse. Je couchais avec lui; & je hais si fort la mauvaise compagnie, qu'il n'y avait qu'une pareille raison qui pût me justifier à mes yeux, & je m'imagine, aux vôtres.

M. de B.... voyait Made. de L... tous les jours; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi il dit à l'un de ses amis: Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi & réciproquement. Il serait bien étrange, que dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipatiques l'un à l'autre.

L'illusion, disait M...., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions.

On agitait dans une société la question, lequel était plus agréable, de donner ou de recevoir. Les uns prétendaient que c'était de donner; d'autres, que quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat & plus vif. Un homme d'esprit à qui on demanda son avis, dit: Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif, mais je préférerais celui de donner; il m'a semblé qu'au moins il était le plus durable, & j'ai

 toujours

toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus long-tems.

Les amis de M.... voulant plier son caractere à leurs fantaisies, & le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible, il leur répondit : si je n'étais pas incorrigible, il y a bien long-tems que je serais corrompu.

Je me refuse, disait M...., aux avances de M. de B...., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, & que s'il savait quelles sont les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte.

On reprochait à M. de...., d'être le médecin tant pis. Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin tant mieux. Au moins si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot.

Un homme qui avait refusé d'avoir Made. de S...., disait : à quoi sert l'esprit, s'il ne sert pas à n'avoir point Made. de S.... ?

M. Joly de Fleuri, Contrôleur-général en 1781, a dit à mon ami M. B.... : vous parlez toujours de Nation. Il n'y a point de Nation. Il faut dire le Peuple ; le Peuple que nos plus anciens publicistes

 définissent,

définissent, *Peuple serf; corvéable & taillable à merci & miséricorde.*

On offrait à M.... une place lucrative qui ne lui convenait pas, il répondit : je sais qu'on vit avec de l'argent, mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent.

Quelqu'un disait d'un homme très-personnel : il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs.

Le Duc de...., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier & la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de tems & à qui on en demandait la raison, répondit : c'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi.

Je crois, disait M...., sur le Duc de...., que son nom est son plus grand mérite, & qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie.

On

On accusait un jeune homme de la Cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes & considérables avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis qui était présent, répondit : exagération, méchanceté, il a aussi des femmes.

M.... qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire, pour tempérer la sévérité de ses pensées, & occuper la sensibilité de son ame. J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête, & du Tibulle dans le cœur.

M. de L...., disait qu'on aurait dû appliquer au mariage, la Police relative aux maisons qu'on loue par un bail, pour trois, six & neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M.... c'est que vous avez dit à tous les masques, je vous connais. & moi je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, & l'amusement pour vous-même.

Quand

Quand M. de R.... a passé une journée sans écrire, il répete le mot de Titus, j'ai perdu un jour.

L'homme, disait M...., est un sot animal, si j'en juge par moi.

M.... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : c'est l'avant dernier des hommes—Pourquoi l'avant dernier, lui demandait-on ?—Pour ne décourager personne, car il y a presse.

Au physique, disait M...., homme d'une santé délicate & d'un caractere très-fort, je suis le roseau qui plie & ne rompt pas ; au moral, je suis au contraire le chêne qui rompt & ne plie point. *Homo interior, totus nervus*, dit Vanhelmont.

J'ai connu, me disait M. de L..., âgé de 91 ans, des hommes qui avaient un caractere grand, mais sans pureté, d'autres qui avaient un caractere pur, mais sans grandeur.

M. de C. . avait reçu un bienfait de M. d'A..., celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après ils se brouillerent, alors M. de C. revela le sécret du bienfait qu'il avait reçu. M. T..., leur ami commun, instruit, demanda à M. de

C...,

C..., la raison de cette apparente bisarrerie. Celui-ci répondit : j'ai tû son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son sécret, à présent, c'est le mien.

M. ., disait du Prince de Beauveau, grand puriste : quand je le rencontre dans ses promenades du matin, & que je passe dans l'ombre de son cheval, (il se promene souvent à cheval pour sa santé) : J'ai remarqué que je ne fais pas une faute de Français de toute la journée.

N... disait, qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se convient entre parens qui héritent les uns des autres, mais entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet ?

J'ai vu, disait M...., peu de fiertés, dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le Paradis Perdu.

Le bonheur, disait M..., n'est pas chose aisée. Il es très-difficile de le trouver en nous, & impossible de le trouver ailleurs.

On

On engageait M. de... à quitter une place, dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissans : il répondit : on peut couper à Samson sa chevelure ; mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque.

On disait que M... était peu sociable, oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses, qui dans la société choquent la nature.

On faisait la guerre à M..., sur son goût pour la solitude, il répondit : c'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui.

M. de... se prétendant ami de M. Turgot, alla faire compliment à M. de Maurepas, d'être délivré de M. Turgot.

Ce même ami de M. Turgot fut un an sans le voir après sa disgrace, & M. Turgot ayant eu besoin de le voir, il lui donna un rendez-vous, non chez M. Turgot, non chez lui-même, mais chez Duplessis, au moment où il se faisait peindre.

Il eut depuis la hardiesse de dire à M. Bert..., qui n'était parti de Paris, que huit jours après la mort de M. Turgot : moi qui ai vu M. Turgot dans tous les

momens

momens de sa vie, moi son ami intime, & qui lui ai fermé les yeux.

Il n'a commencé à braver M. Neker, que quand celui-ci fut très-mal avec M. de Maurepas, & à sa chûte, il alla dîner chez Sainte-Foix avec Bourboulon, ennemis de Neker, qu'il méprisait tous les deux.

Il a passé sa vie à médire de M. de Calonne, qu'il a fini par loger; de M de Vergennes, qu'il n'a cessé de capter, par le moyen d'Henin, qu'il a ensuite mis à l'écart; il lui a substitué dans son amitié Renneval, dont il s'est servi pour faire faire un traitement très-considérable à M. d'Ornano, nommé pour présider à la démarcation des limites de France & d'Espagne.

Incrédule, il fait maigre les Vendredi & Samedi à tout hasard. Il s'est fait donner 100,000 liv. du Roi, pour payer les dettes de son frere, & a eu l'air de faire de son propre argent, tout ce qu'il a fait pour lui, comme frais pour son logement du Louvre, &c. Nommé tuteur du petit Bart..., à qui sa mere avait donné cent mille écus par testament, au prejudice de sa sœur, Mde. de Verg..., il a fait une assemblée de famille, dans laquelle il a engagé le jeune homme à renoncer à son legs, à déchirer le testament. Et à la premiere faute de jeune homme qu'a faite son pupille, il s'est débarrassé de la tutelle.

On se souvient encore de la ridicule & excessive vanité de l'Archevêque de Reims, *le Tellier-Louvois*, sur son rang & sur sa naissance. On sait combien, de son tems, elle était célebre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra toute entiere le plus plaisamment. Le Duc d'A.., absent de la Cour depuis plusieurs années, revenu de son Gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa & se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour là remettre en état. Il vit un relai & demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'Archevêque de Reims qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'Archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le Duc charge un des gens de l'Archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser, & qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le Domestique va & fait la commission. Quel homme est-ce ? dit l'Archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut?—Je le crois, Monseigneur ; il a un air bien honnête. Qu'appelle-tu honnête ? est-il bien mis ?—Monseigneur, simplement, mais bien.—A-t-il des gens?—Monseigneur, je l'imagine.—Va t'en le savoir. Le Domestique va & revient : Monseigneur il les à envoyés devant à Versailles.—Ah! c'est quelque chose. Mais

Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est Gentilhomme. Le Laquais va & revient. Oui, Monseigneur, il est Gentilhomme.—A la bonne heure : qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. Le Duc arrive, salue. L'Archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de St-Louis. Monsieur, dit-il au Duc : Je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture, à un homme de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes Gentilhomme. Vous avez servi à ce que je vois ?—Oui, Monseigneur.—Et vous allez à Versailles ?—Oui, Monseigneur.—Dans les Bureaux apparemment ?—Non, je n'ai rien à faire dans les Bureaux. Je vais remercier—Qui, M. de Louvois ?—Non, Monseigneur, le Roi.—Le Roi ! (ici l'Archevêque se recule & fait un peu de place.)—Le Roi vient donc de vous faire quelque grace toute récente ?—Non, Monseigneur, c'est une longue histoire.—Contez toujours.—C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille, à un homme peu riche (l'Archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très-grand nom (l'Archevêque recede la place). Le Duc continue. Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (l'Archevêque fait beaucoup de place) & avait même promis à mon gendre le premier Gouvernement qui vaquerait—Comment donc ? Un petit Gouvernement sans doute !

I De

De quelle ville?—Ce n'est pas d'une Ville, Monseigneur, c'est d'une Province.—D'une Province, Monsieur! crie l'Archevêque, en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une Province!—Oui, & il va y en avoir un de vaquant.—Lequel donc?—Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre.—Quoi! Monsieur.... Vous êtes Gouverneur de... Vous êtes donc le Duc de... Et il veut descendre de sa voiture... Mais M. le Duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable. Mais à quoi m'exposez-vous? Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de Laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru sur votre parole, que vous étiez Gentilhomme: tant de gens le disent sans l'être! & puis ce d'Hosier est un fripon. Ah! M. le Duc, je suis confus.—Remettez-vous, Monseigneur. Pardonnez à votre Laquais, qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture, un vieux Militaire non-titré; & pardonnez-moi aussi, de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carosse.

FIN.

TABLE
DES
MATIERES.

CHAPITRE

73742500

26
37

38
40

43

Rebacked J+D 12/1983

